

ebv

# Fille de l'Alliance

Michele  
Guinness



# Fille de l'Alliance

Michèle  
Guinness

Collection **ebv**

Livre de poche n° 202

L'édition originale a paru en anglais sous le titre «Child of the Covenant»

© Michèle Guinness

Elle a été publiée par Hodder & Stoughton, Londres, Angleterre, en 1985

Traduction d'Etienne Huser

© de l'édition française

Editions Brunnen Verlag Bâle

première édition 1987

Graphique: Rachel Mahler, Bâle

Imprimé en Allemagne par Clausen & Bosse, Leck

ISBN 3-7655-7202-0

# 1

J'ai une prédilection pour les arbres généalogiques. Car ils m'inspirent un sentiment très fort de continuité, de finalité, je dirais presque d'immortalité. Celui de mon mari est particulièrement impressionnant. Il peut se flatter d'avoir eu des brasseurs, des banquiers, des milliardaires, et même des membres de la Chambre des lords comme ancêtres. Si seulement les miens étaient de la même trempe ! Je peux bien sûr revendiquer le patriarche Abraham comme Dieu-seul-sait-combien-de-fois arrière-grand-père, et le nom de Moïse figure aussi quelque part dans ma généalogie. Mais tout cela, c'est du passé. Notre histoire plus récente, bien qu'ayant aussi ses points culminants, n'est pas aussi reluisante.

«Vous n'êtes donc pas une vraie Anglaise ?» me demandent parfois les gens. Je me fâche chaque fois et j'ai envie de leur fourrer mon passeport sous le nez.

«Je suis tout aussi anglaise que vous — ou presque.»

Je fais partie de la deuxième génération née dans ce pays. Même si je n'ai pas le type anglo-saxon, dans mon for intérieur je me sens aussi anglaise que juive. Tel est le rêve que caressaient mes arrière-grands-parents. J'en suis l'accomplissement ou du moins je l'aurais été si les événements n'avaient pas pris une tournure autre que prévu.

J'avais douze ans à la mort des mes arrière-grands-parents maternels. En voyant, comme jamais auparavant, tout le monde pleurer, discuter, se disputer, j'ai compris qu'il s'agissait d'un épisode d'une importance exceptionnelle dans la vie de la famille. Personnellement, leur décès ne m'a pas beaucoup affectée, car je connaissais mal mes arrière-grands-parents. La visite que nous leur faisons deux fois par mois dans leur maison sombre et maussade, qui dégageait une étrange odeur de moisi

et de lavande, était pour nous une punition plutôt qu'un plaisir. Arrière-grand-papa ne quittait jamais son siège près de la cheminée. La kipa noire posée sur sa petite tête ratatinée comme une pomme, il marmonnait des phrases en hébreu et, en une sorte d'accompagnement rythmé, ne cessait de faire plonger et replonger une tranche de citron dans sa tasse de thé. Arrière-grand-maman était généralement courbée au-dessus de sa cuisinière, remuant une mixture de son cru dans un immense chaudron de cuivre et pouffant de rire en se remémorant quelque plaisanterie piquante.

«Des histoires scabreuses, me dit un jour ma mère, lors qu'elle crut que j'étais en âge de comprendre. L'humour de ton arrière-grand-mère s'est toujours nourri des phénomènes producteurs de la vie.» Je n'avais aucune idée de ce qu'elle voulait dire.

«Allons, mon petit chuckele», disait arrière-grand-maman en se tournant vers moi. Elle utilisait toujours ce terme d'affection yiddish ou son équivalent «little pet», usuel dans la région de Newcastle. Puis elle me pinçait les joues avec ses doigts décharnés, jusqu'à ce que les larmes me montent aux yeux, et s'écriait: «Mange !

— Mais grand-maman, je n'ai pas faim. J'ai déjà dîné.

— Tu veux devenir une fille grande et forte, oui ou non ?

— Pas trop forte», s'exclamait maman. Sa corpulence à l'âge de l'adolescence était proverbiale dans la famille — une sérieuse mise en garde contre les exploits culinaires d'arrière-grand-maman.

«Manges-en la moitié, me soufflait maman à l'oreille. Le reste, tu le mettras là-bas.» Elle me montrait du doigt une pile d'assiettes sales au bout de la table. Une de plus ne se remarquerait pas.

Si seulement j'avais su à cette époque ce que je sais maintenant: quelle richesse insoupçonnée d'aventures et d'expériences se cachait derrière ces formes ratatinées et flétries. Je leur aurais posé mille questions, je les aurais suppliés de me raconter un tas d'histoires. Mais au cours de nos nombreuses visites, je n'ai jamais échangé plus d'une ou deux

phrases avec eux. La pièce était toujours remplie d'oncles et de tantes, de cousins et de cousines, papotant tous en même temps à voix haute, de sorte que je n'entendais que rarement ce qu'ils disaient. Et s'il m'arrivait d'en saisir quelques bribes, c'était un tel mélange de yiddish et de mauvais anglais, parlé avec l'accent newcastlien, que j'avais toutes les peines du monde à les comprendre.

Ce n'est qu'à l'adolescence, après quelques week-ends passés chez ma grand-mère, la sixième des huit enfants de mes arrière-grands-parents, que j'ai commencé à me rendre compte de ce qu'ils avaient vécu.

Une nuit, alors que tout le monde dormait depuis longtemps, je vis mamie se glisser en robe de chambre et en bigoudis dans la cuisine pour y fumer une dernière cigarette. Je la suivis et, tandis qu'elle se chauffait les mains en serrant sa tasse de thé, je lui demandai de me raconter l'histoire de ses parents.

«Ils sont venus de Lituanie, me dit-elle tout en faisant tomber les cendres de cigarette dans la soucoupe de sa tasse et en les regardant se mélanger au thé qui y avait débordé.

— D'où ?

— De Russie.

— Pourquoi sont-ils venus ici- ?

— Ils pensaient que les rues étaient pavées d'or, qu'un jeune homme pouvait acquérir ici richesse et célébrité.

— Cela n'était pas possible en Russie ?

— Oh non ! Le tsar Nicolas, tu sais, le mari d'Alexandra ...

— Etaient-ils méchants ?

— Pas exactement, mais lui était un faible. Il permettait à ses cosaques de traverser à cheval les villages juifs, pillant et massacrant sur leur passage. On était heureux de sauver sa peau, même s'il fallait abandonner l'idée d'amasser un pécule ou d'assurer l'avenir de ses enfants.» Mamie leva les yeux, mais sans les fixer sur moi. Je vis briller dans son regard l'admiration affectueuse d'une petite fille pour le fier et bel homme qu'était son père.

Il arriva ici sans un sou en poche. Le bateau surchargé débarqua son troupeau d'immigrants sur le quai de la Tyne.

«Nom ?» cria un fonctionnaire. Mon arrière-grand-père regarda ses compatriotes. L'un avait l'air plus perdu, plus hébété que l'autre. Soudain, il se rendit compte que c'était lui qu'on interpellait. Il dit son nom. Le fonctionnaire continua à le regarder d'un air interrogateur. Combien de fois dut-il le répéter, l'épeler — à se demander si cela valait vraiment la peine. En quête d'inspiration, il jeta un coup d'œil autour de lui. Un peu plus loin, un homme vendait du poisson dans une brouette. Arrière-grand-papa montra du doigt le tas de déchets provenant du prélèvement des filets.

«Fish skin (peau de poisson) ? fit le fonctionnaire en l'interrogeant du regard.

— Fishkin», acquiesça arrière-grand-papa d'un signe de tête et aborda ainsi sa nouvelle vie avec un nouveau nom.

«Et comment a-t-il rencontré arrière-grand-maman ?»

Ma question arracha mamie à son silence. Elle esquissa un sourire, puis se mit à glousser :

«Selon la coutume, on lui avait recommandé une famille juive déjà établie ici. Rien de plus normal, car il était seul et ne connaissait personne. Quelqu'un à la maison avait griffonné sur un bout de papier l'adresse de «Landsleit», de parents éloignés installés depuis longtemps à Newcastle. Un nom et une adresse dans sa poche valait son pesant d'or. Il est vrai que papa ne savait pas si ces gens étaient en mesure de l'aider. Mais il a eu de la chance. Le parent en question était le *chochet*, le boucher rituel de l'endroit, un homme cultivé et estimé par la petite communauté juive. H fut en mesure de lui donner des leçons d'anglais et de payer une dot suffisante pour démarrer une petite affaire. Or, il y avait, comme par hasard, plusieurs filles dans la famille, toutes en âge de se marier. Mais père n'avait pas l'intention d'épouser maman. Il avait l'œil sur Kitty, sa sœur cadette. Tu aurais dû la voir. Elle avait des yeux mauves et de longs cheveux auburn.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi ne l'a-t-il pas eue ?

— Elle avait une sœur aînée qui était encore célibataire, et, en ce temps-là, la coutume faisait loi.

— Est-ce pour cette raison qu'arrière-grand-maman et lui se

sont si souvent disputés ?» Enfant, j'avais déjà compris que tout le yiddish que je les entendais proférer ne pouvait être répété parmi les gens bien.

Mamie se mit à rire. «Ne t'arrête pas à l'apparence, me dit-elle. Ils savouraient leurs disputes et, grâce à elles, ils ont su maintenir leur vivacité d'esprit. D'ailleurs, ils ont toujours partagé le même lit, et ce n'est pas peu dire.» Mamie éteignit sa cigarette et se disposa à se lever.

«Et a-t-il oublié Kitty ?»

Elle se rassit et se tut. «Non, jamais, dit-elle après un moment. Kitty épousa une espèce de nullité, un charlatan. Ils l'avaient pris pour un comte — un excellent parti ! Mais il ne valait rien. Il la laissa tomber durant ses cinq grossesses. Elle lui donna quatre fils et à la naissance du cinquième enfant, une fillette, elle mourut. Je me souviens fort bien du jour où arriva la lettre nous annonçant sa mort. Père l'emporta dans son bureau et la posa sur sa table de travail. Quelques instants plus tard, j'entrai sans qu'il me voie. La tête enfouie dans ses bras, il pleurait à chaudes larmes.»

Son pays d'adoption n'a pas déçu arrière-grand-papa Fishkin. Comme beaucoup de ses parents, il s'est enrichi en faisant le commerce des chiffons. Le samedi soir, après le coucher du soleil et la fin du repos sabbatique, les portes de sa vaste demeure s'ouvraient pour accueillir de jeunes juifs de toute la région qui venaient y manger et danser. Les réjouissances prenaient toujours fin à minuit pile, lorsque le pianiste recevait sa dernière commande: «Joue l'hymne national anglais.» Un soir, ma grand-mère qui était encore trop jeune pour participer à la fête regardait par le trou de la serrure. On était en train de jouer aux gages. Une jeune fille venait juste de tirer un gage l'obligeant à embrasser le plus beau jeune homme dans l'assistance. Un garçon élégant s'avança: «C'est moi le plus bel homme ici, me semble-t-il.»

Mamie retint son souffle et pressa l'oeil contre le trou de la serrure tant qu'elle put. «n a raison, se dit-elle. Mais un jour, je l'aurai, et je lui rabattraï le caquet d'un cran ou deux.» C'est exactement ce qu'elle fit.

«Le mariage de maman l'a rendue tatillonne sur un point», me confia mamie lors d'une autre rencontre nocturne dans la cuisine. Le calme de la nuit et une tasse de thé fort avaient un effet étrangement libérateur sur notre conversation. «N'importe quel mariage peut réussir, indépendamment des circonstances.» Elle s'arrêta, tenant la bouilloire au-dessus de la théière, et se retourna pour me regarder, comme si elle hésitait à continuer son histoire. Puis son visage se détendit, et elle se mit à rire : «Tu ne devineras jamais ce que j'ai fait pendant ma nuit de noces: je me suis enfuie !

— Quoi ? Enfuie ? Pourquoi ?

— Je n'allais pas me laisser faire ce genre de chose, ou bien ?

— Tu veux dire qu'en dépit de son évidente largeur d'esprit, arrière-grand-maman ne t'avait jamais parlé des faits essentiels de la vie ?

— Elle n'y avait même pas songé, mais cette nuit-là, quand elle m'a trouvée sur le pas de sa porte, elle l'a fait.

— Et que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a renvoyée à la maison, chez grand-père. Elle m'a dit de le laisser faire, ajoutant que j'avais de la chance que ce n'était pas un mariage de convenance, comme le sien et celui de certaines de mes amies.

— Et qu'as-tu fait ?

— J'ai fait ce qu'elle m'a dit, comme nous avons tous l'habitude de le faire, et comme nous l'avons effectivement fait jusqu'à sa mort. Entre frères et sœurs, nous étions parfois en bisbille, mais c'est elle qui maintenait l'unité de la famille. Maintenant, j'ai l'impression d'être brouillée avec tout le monde. Si seulement quelqu'un dans la famille était un peu comme elle !»

Je gardais le silence, n'osant pas arrêter ce flot de paroles, car j'espérais désespérément que mamie m'expliquerait ce qu'elle voulait dire. Qu'avait-elle de particulier, cette étrange vieille dame ? Mamie soupira, remua d'un air distrait les sachets de thé dans la théière avec sa petite cuiller, versa le liquide bouillant dans une tasse et, plongée dans ses pensées, se mit à le siroter.

«Vois-tu, c'était une bonne juive. Je veux dire qu'elle était une femme bonne et généreuse.» J'ai dû lui jeter un regard interrogateur.

«Je vais te donner un exemple. Lorsqu'elle est morte et qu'une semaine durant, nous observions la *chiva*, la cérémonie du deuil, ta mère nous a raconté, un soir avant la prière, que chaque fois qu'elle allait chez elle, maman l'envoyait au bas de la rue apporter un repas chaud à une certaine Mlle Weinberg, une dame âgée infirme et alitée.

<Tu as apporté des repas chauds à Mlle Weinberg ? Moi aussi.

— Mais elle m'a fait promettre de n'en parler à personne.

— A moi également.»»

Il s'avéra qu'à chaque fois que l'un de ses petits-enfants lui faisait une visite, elle l'envoyait apporter un repas à Mlle Weinberg. Ainsi, il y a de grandes chances que Mlle Weinberg ait eu un bon repas chaud tous les jours, jusqu'à la fin de sa vie.

«Telle était maman, tel était son judaïsme — elle le vivait et le respirait.» Mamie fixait sa tasse vide d'un air songeur et triste.

«Je ne suis pas comme elle, dit-elle d'une voix lente. J'essaie, oui, Dieu sait que j'essaie de l'être. J'observe les fêtes et les lois, du moins la plupart d'entre elles, je fais une cuisine strictement cacher, comme elle me l'a enseigné. As-tu jamais mangé de la viande et des produits laitiers à un même repas dans cette maison ? Bien sûr que non. Il y a pourtant une différence. Père et elle étaient en bons termes avec le Tout-Puissant. Ils lui parlaient comme on parle à un ami. Mais moi je n'y arrive pas. La vie est beaucoup trop compliquée. Mon frère, ton oncle Joe, est un homme intelligent. Il lit et étudie la Thora, le Talmud et d'autres livres sacrés du judaïsme. Il se peut que lui y voie un sens... Bref, s'exclama soudain mamie, aucun de nous n'a hérité de leur foi simple et spontanée. Voilà tout.» Sans mot dire, elle alla rincer sa tasse et sa soucoupe, et se dirigea vers la porte. Là, elle s'arrêta et se retourna lentement. «Peut-être, dit-elle d'un air songeur, peut-être est-ce quelque chose qui est donné quand on en a particulièrement

besoin, tu sais, dans le genre de difficultés auxquelles ils avaient eu à faire face. Et puis, avec tout ce que nous avons» — elle fit un geste vague en direction de sa cuisine bien agencée — «peut-être n'en avons-nous plus besoin, du moins pas de la même façon. Que sais-je ?» Elle haussa les épaules et disparut dans sa chambre à coucher. Après le bruit sec que fit la porte en se fermant, la maison silencieuse sembla très froide et vide.

Comment décrire la famille de mon père ? Prétendre qu'ils étaient riches, romantiques et prospères serait, hélas, prendre mes désirs pour la réalité. Originaires de Lettonie, ils étaient d'une race moins instable, plus sérieuse et plus solide. En fait, les relations avec leurs coreligionnaires émigrés de Lithuanie ou d'Autriche étaient souvent très tendues. Ils avaient beau tous être juifs, il y avait entre eux des différences considérables.

«Quoi ? Elle veut épouser un Letton ?» se lamenta mon arrière-grand-père, lorsque ma mère l'informa de son choix.

Tous les juifs n'ont pas le don de Midas : tout ce qu'ils touchent ne se change pas en or. La famille de mon père en est la preuve. Cela ne veut pas dire qu'ils n'ont jamais rêvé de gloire matérielle, mais d'une manière ou d'une autre leurs rêves se sont toujours dissipés au contact de la réalité.

Notre grand-oncle Isaac avait une place aux chemins de fer. Un jour, quand le train a passé, il n'a pas fait attention... Notre grand-oncle Marc partit en Afrique du Sud comme chercheur d'or, ne trouva rien et perdit tout l'argent qu'il avait au départ. Leur sœur, ma grand-mère, les suivit jusqu'ici, soi-disant pour leur faire le ménage. Elle avait déjà fait la connaissance de son futur mari et en était tombée amoureuse, mais ses parents le considéraient comme un mauvais parti pour elle. C'était un mercenaire, et l'avenir d'un mercenaire est toujours incertain. Restée à moitié infirme, à la suite d'une chute qu'elle avait faite dans son enfance, elle n'était peut-être pas non plus le genre de femme dont un homme avait besoin. Mais il la suivit en Angleterre où ils se marièrent, et mon grand-père monta la première entreprise de chars à banc à Teeside. Il réussit fort bien, jusqu'au jour où son associé disparut avec la caisse. Si la

chance n'a jamais souri à la famille de mon père, elle a jeté un regard franchement méchant à mon grand-père, qui était pourtant un homme doux et aimable.

Leur premier enfant, notre tante Vera, était la personne la plus glorieusement excentrique que j'aie jamais connue. Elle s'habillait toujours en rouge pourpre, sa couleur préférée. A tel point qu'elle portait des souliers, des bas, un chapeau, et des gants rouges, et allait jusqu'à se mettre du rouge sur les yeux. Lorsqu'elle achetait des souliers — une autre de ses lubies — elle voulait toujours trois paires du même modèle, l'une rouge, l'autre argentée et la troisième dorée. Un jour, je lui demandai de me prêter une paire de gants pour une certaine occasion. Dans mon imagination, je voyais une jolie petite pile de trois ou quatre paires dans le coin d'un tiroir, comme chez moi. Quelle ne fut pas ma surprise quand je la vis ouvrir son armoire et empoigner un énorme sac qui n'a pas voulu bouger avant que nous nous y mettions à deux. Elle en défît le nœud et, prenant son souffle, le renversa et en vida le contenu sur le plancher. Ebahie, je vis s'amonceler une montagne de gants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

«Chérie, tu n'as qu'à te servir», me dit-elle à bout de souffle. Mais voyant l'expression de mon visage, elle ajouta en pouffant de rire : «A condition que tu en trouves deux pareils.»

Pour elle, l'argent n'avait aucune importance (et je ne connais encore personne d'autre qui achète les meilleurs steaks pour faire le pot-au-feu). Mais en dépit de l'amour et de la générosité qu'elle m'a prodigués, je savais qu'elle était malheureuse, et pas uniquement du fait qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant.

Son mari, l'oncle Solly, était un homme bourru, incapable de témoigner la moindre affection, le seul à rire de ses propres blagues.

«Pourquoi l'a-t-elle épousé ?» demandai-je à mon père, après une de nos visites dominicales traditionnelles. Ils s'étaient boudés et chamaillés plus que d'ordinaire, et tante Vera avait doublé le nombre de choux à la crème qu'elle faisait atterrir d'habitude sur mon assiette, au point qu'ils me restèrent sur l'estomac. «L'a-t-elle aimé jadis ?

— Oh oui, du moins elle le pensait. Elle était folle de lui.

— Et lui, l'a-t-il aimée ?

— Chérie, je ne le sais pas, mais j'en doute. Il avait un besoin pressant d'argent pour terminer ses études de médecine et ouvrir ensuite un cabinet. A l'époque, le seul moyen d'y arriver était de trouver une fille avec une grosse dot.» Mon père se tut. Il posa le journal médical qu'il était en train de lire, et son visage s'assombrit. «Sais-tu, me dit-il, que quelqu'un est venu à la maison, peu de jours avant le mariage, dire qu'il ne l'épouserait que si mon père lui donnait deux cent livres de plus ?

— Tante Vera était-elle au courant ?

— Bien sûr. Elle était derrière la porte, l'oreille collée contre le trou de la serrure.

— Alors, pourquoi s'est-elle mariée avec lui ? Comment a-t-elle pu s'y résoudre ?

— Pour la bonne raison, fit maman d'un ton sévère comme si elle était lasse d'aborder ce sujet de conversation pour la énième fois, que ta grand-mère voulait à tout prix un médecin pour sa fille.» Papa acquiesça de la tête avec quelque réticence. «Mais ma parole ! poursuivit ma mère d'un ton qui trahissait une certaine satisfaction, ils l'ont regretté pendant le restant de leurs jours.»

Papa attendit qu'elle ait quitté la chambre, puis il se tourna vers moi et me dit : «Le jour où l'entreprise de mon père fit faillite, qui, à ton avis, fut le premier à frapper à sa porte pour réclamer ce qui lui avait été promis ?» Je ne répondis pas. J'étais horrifiée par une telle insensibilité morale. «Mais Solly a reçu son argent jusqu'au dernier centime, poursuivit papa. Père mendia et emprunta, puis il reprit le métier qu'il avait appris en Lettonie, celui de tailleur. Il travailla tous les jours et même parfois toute la nuit — pour rembourser ses dettes. Il l'a fait, parce qu'il n'avait qu'une parole, mais cela lui a coûté la santé. Il fut frappé d'hémiplégie deux ans avant de mourir à l'âge de cinquante-cinq ans.»

J'observai un moment le visage de mon père, essayant de deviner combien son air songeur pouvait cacher de haine à l'égard d'oncle Solly, mais il ajouta simplement : «Tu l'aurais

beaucoup aimé. Si seulement il avait pu vous voir, tous les trois.»

A ce moment-là, je compris que ses nombreuses qualités humaines étaient modelées sur celles de son père. Il était incapable de nourrir de l'amertume ou de la rancœur, et je l'aimais à cause de cela. La découverte accablante de la profusion de regrets et d'auto-accusations qui se cachaient derrière cet extérieur impassible s'est faite progressivement, et seulement beaucoup plus tard.

Après la mort de grand-père, grand-mère s'est retrouvée toute seule. Elle n'eut pas le choix : avalant son orgueil, elle dut aller vivre avec sa fille et son gendre. On n'aimait pas la voir dans le salon. Aussi restait-elle assise seule dans la prison qu'elle-même s'imposait : une petite chambre dans la vaste demeure de ma tante. Je l'y vois encore, frêle petite vieille aux épaules voûtées, le front couvert de rides.

«Ils s'imaginent que je ne sais pas qu'ils grillent du lard. Je ne suis peut-être plus ce que j'étais autrefois, mais j'ai encore bon nez.

— C'est du bœuf fumé, maman», disait mon père pour la rassurer.

Je n'arrivais plus à la faire sourire, même quand je m'affublais de ses chapeaux de sabbat les plus chics avec leurs plumes d'oiseau de paradis. Pour elle, le monde avait tourné à l'aigre. Un jour, elle prit la seule revanche possible, en mettant fin à ses jours.

Quand j'y pense, on était particulièrement doué dans la famille pour ce genre de revanche posthume. Dans son testament, tante Vera légua ses biens jusqu'au dernier centime à son frère, donc à mon père — fait que son mari, l'oncle Solly, eut beaucoup de mal à expliquer et que le notaire fut incapable de rendre effectif.

Mais venons-en à mes parents. Chose étrange, on n'arrive pas à concevoir que ses parents soient tombés amoureux. La seule pensée qu'ils se soient un jour épris l'un de l'autre semble

presque indécente, alors qu'on trouve la chose parfaitement normale chez les autres. C'est mon père qui m'a raconté comment cela s'est passé.

Il était invité à un mariage juif, terrain de chasse particulièrement giboyeux, comme le sait tout bon juif. Frisant la trentaine, il avait passé l'âge des fredaines et atteint celui où un homme aspire à être dorloté, à avoir quelqu'un qui, le matin, lui réchauffe ses sous-vêtements, comme le faisait sa mère. Il était rarement sorti avec des filles juives, mais le mariage, c'était une autre affaire : il fallait qu'il soit caché.

Il était en train d'exécuter un gracieux pas de deux, à la cadence un peu trop militaire, lorsque le talon d'un soulier féminin se prit malencontreusement dans le revers de son pantalon, provoquant sa chute et celle de la jeune dame en question. Elle était furieuse, lui était ravi. Après une présentation de ce genre, le galant chevalier ne put faire autrement que de prolonger le contact.

Maman avait dix-sept ans et était encore très naïve. Elle n'avait jamais quitté la maison ni posé son regard sur un garçon non juif. Et voilà que mon père, du haut de son mètre soixante, lui fait tourner la tête par son charme et sa mondanité. Et en plus, il était docteur en médecine, un atout non négligeable, synonyme de sécurité et de position sociale. Un seul petit nuage voilait cependant l'horizon enchanteur : il avait peu d'intérêt pour le judaïsme, sauf que les traditions juives éveillaient en lui le souvenir de son enfance heureuse.

«Mais ma chérie, il y a eu la guerre. J'ai vu des gens souffrir, plus que tout ce que tu peux imaginer. Comment puis-je encore croire qu'il y a un Dieu ?

— Cesse de parler ainsi. Tu ne penses pas ce que tu dis.

— Oh si ! Ce que vous voulez que les autres vous fassent, faites-le leur de même — voilà tout ce que je retiens du judaïsme. Toi, tu peux observer les traditions, si tu veux. Je ne t'en empêcherai pas.»

Maman reléguait la question dans un coin de sa mémoire. Qu'importe ! Elle lui créerait un foyer juif, l'entourerait de traditions juives, lui servirait de la nourriture juive, et utiliserait

tous les moyens à sa disposition pour faire de lui un bon juif. N'est-ce pas ce que Dieu attend de toute jeune femme juive: qu'elle soit une épouse et une mère parfaites ? Pourquoi rêver de faire carrière ? Elle jouirait déjà d'un grand prestige en étant la première de ses amies à se marier. Elle nourrissait tant d'espoirs et de rêves ! Non, elle ne laisserait aucun scrupule passer saper sa détermination de réaliser sa vocation. Après tout, c'est à cela qu'elle était destinée. Elle saurait sans nul doute éveiller dans le cœur de la génération montante la foi chère à ses ancêtres.

Je suis née à Gateshead, peu de temps après la guerre, à un endroit appelé Felling, dont la seule attraction était son cœur d'hommes. En ces jours difficiles, l'atmosphère à Gateshead était morne et déprimante, et Felling était son quartier le plus tème. A peine avait-on mis les cartes d'alimentation à la poubelle que plusieurs puits des houillères locales furent fermés, de sorte que la longueur de la queue devant l'agence chargée de payer les allocations de chômage a plus que triplé.

C'est ici que mon père acheta son premier cabinet. C'était tout ce qu'il pouvait se payer. D'autres jeunes médecins juifs pouvaient demander une aide financière à leurs parents, qui n'étaient que trop heureux de la leur accorder. Après tout, n'avaient-ils pas trimé, rogné, rabiôté, jeûné même pour voir leur progéniture accéder à une profession bien établie ? Pour un juif, devenir un membre cultivé et respecté de la société, capable d'apporter sa contribution, était la réalisation d'un rêve longtemps chimérique. Mais n'ayant pas de parents riches pour le soutenir, après avoir littéralement lutté pour achever ses études, mon père se délecta à envisager toutes les possibilités que lui offrait la grande maison de pierre qu'il venait d'acquérir.

Ce n'était pas tout à fait ce dont mes grands-parents avaient rêvé pour leur fille. Chacune des dix-sept pièces était dans un état de délabrement extrême. Ils constatèrent l'état des lieux en dissimulant leur déconvenue et s'efforcèrent d'éveiller un peu d'enthousiasme chez ma mère qui, lors de la première visite, avait fait une crise de nerfs. C'était un début, n'est-ce pas ? Et chacun devait bien commencer quelque part. En la voyant se dresser dans sa grandeur solitaire au sommet de la colline et dominer les rangées de ruelles pavées et de cheminées fumantes, la maison n'avait-elle pas une certaine dignité ? Mamie releva

le défi, supervisa les travaux de rénovation, commanda tapis et rideaux, et engagea une bonne et un jardinier.

«Tu vois ce qu'on peut faire avec un peu d'imagination ?» dit-elle à ma mère qui marmonnait une histoire de caves et de rats et de tunnels conduisant à la Tyne.

«Les rats ne s'attaquent jamais aux humains», fit mamie d'un ton sec.

Un jour, un cri déchirant traversa le cabinet d'auscultation de mon père et glaça de terreur les patients dans la salle d'attente. L'instant d'après, maman se précipitait dans la pièce, inconsciente de la gêne que pouvait éprouver le malade à demi déshabillé.

«Un rat ! Un rat ! Il y a un rat dans le four», hurla-t-elle. Et elle ajouta, comme si elle n'y avait pensé qu'après-coup : «Il a léché tout le dessus de la tarte que j'étais en train de préparer pour le dîner.

— Tu ne vois donc pas que je suis occupé ? gronda mon père. en la faisant sortir le plus rapidement possible. Toute cette scène pour une souris de rien du tout !» L'ayant suivie, il ouvrit la porte du four d'un air dégagé.

«Regarde, dit-il, jetant à son tour un coup d'œil à l'intérieur. Nom d'une pipe ! s'exclama-t-il, en claquant la porte. Il est gros comme un chat !»

Ils ouvrirent le gaz, attendirent un quart d'heure, mais lorsqu'ils entrouvrirent la porte avec précaution, le rat avait disparu aussi mystérieusement qu'il était apparu.

Depuis cet incident, un agent du service de dératization nous fit chaque mois une visite courtoise et discrète, emportant dans une valise noire ce qu'il avait pu trouver. Les rats ne m'ont jamais dérangée. Certes, leur raclage et leur grattage me contrariaient un peu lorsque j'essayais de m'endormir, mais c'était tout. Ils n'étaient d'ailleurs pas la seule cause des misères de maman. Etant souvent seule, elle s'ennuyait. Les journées lui paraissaient longues et monotones.

Felling fournissait les houillères locales en main-d'œuvre, et celle-ci en bronchite, pneumonie et pauvreté. Mon père disparaissait le matin dans son cabinet de consultation pour ne

réapparaître le plus souvent que très tard dans la soirée.

A l'époque, on ne connaissait pas encore le système des rendez-vous. Parfois, surtout par mauvais temps, les patients faisaient la queue jusque dans la rue.

Maman n'avait pas l'habitude d'avoir si peu de contacts avec des juifs, et malgré la gentillesse des gens, elle était mal à l'aise et se sentait très seule. Si d'après les normes de la région, notre maison avait une certaine classe, elle l'avait aussi aux yeux de maman. Désormais, elle lui consacra ses journées, s'efforçant de la rendre aussi parfaite que possible sous tous les rapports. Aucun tableau n'était de travers, aucun bibelot au mauvais endroit. Chaque pli de rideau était mesuré au centimètre près. L'esthétique passa au second plan. La valeur d'un objet dépendait de la facilité avec laquelle on pouvait l'épousseter.

Maman n'était pas la seule femme juive de sa génération à être obsédée par la tenue de sa maison. C'était presque un fléau culturel. Tante Vera se tenait derrière la porte des cabinets, un chiffon à la main chaque fois qu'ils étaient occupés, attendant  
lu'ils soient libérés pour s'y précipiter et en frotter la lunette.

les amies et parentes se chuchotaient à l'oreille que c'était pousser trop loin la manie de la propreté. Elles en riaient, mais n'en avaient pas moins chacune sa propre marotte.

Un livre de cuisine juif bien connu, qui a servi de manuel de savoir-faire à nombre de jeunes épouses juives, souligne que dans tout intérieur juif qui se respecte, tout devrait fonctionner avec la même précision et la même perfection qu'une montre suisse. Il fallait que tout soit balayé, épousseté, brossé et brique quotidiennement — sans oublier les enfants, bien sûr — pour qu'en rentrant du travail, le maître de la maison trouve tout en ordre, y compris son plat préféré fumant sur la table et prêt à être savouré.

Lorsqu'une jeune femme juive faisait ce qu'on appelle un beau parti, son mari devait normalement être en mesure de lui payer des employés de maison. De ce fait, elle était presque de trop dans le ménage, et il lui fallait trouver une activité qui justifiait sa présence au foyer. La croissance du mouvement sioniste lui donnait la possibilité de participer à la collecte de

fonds. Sinon, il lui restait l'alternative de faire de sa maison un modèle de parfaite propreté.

Quelque temps après son mariage, lorsque le charme de la nouveauté fut rompu, ma mère commença à regretter les bals et réceptions de ses années d'insouciance. Les œuvres de bienfaisance ne l'attiraient pas. Maman avait vingt ans, et son avenir lui paraissait horriblement long et ennuyeux. La maternité lui fit oublier momentanément la plupart de ses misères. Je naquis la première, puis dix-sept mois après, ce fut mon frère David qui vint au monde, à mon profond mécontentement, me dit-on. Je ne tardai cependant pas à m'attacher à lui, et, au fur et à mesure que nous grandissions dans notre vaste demeure, nous sommes devenus inséparables. La main dans la main, nous courions dans les couloirs obscurs et interminables, poursuivis par des fantômes, des lutins et de méchantes sorcières. Derrière chaque rideau, dans chaque placard, au bas de chaque escalier se trouvait un monde caché, mystérieux, peuplé de toute sorte d'êtres extraordinaires. Parfois, nous butions contre maman qui, à quatre pattes, lissait les rideaux que nous avions froissés au cours d'une de nos expéditions exploratrices.

En aucun cas il ne fallait déranger papa, ni au petit déjeuner lorsqu'il lisait son courrier debout devant la cheminée, ni pendant la pause café lorsque lui et ses collègues fumaient la pipe et riaient ensemble dans son bureau. A midi, il était sorti faire ses visites et à l'heure du souper, il était de retour dans son cabinet, de sorte que nous mangions d'habitude avec la nounou et le reste du personnel de la maison dans la cuisine pleine de courants d'air, autour de la grande table en pin. L'atmosphère dépendait en grande partie de l'humeur et de l'entente des adultes attablés avec nous. A certains repas régnait un silence gênant, parfois même glacial. David et moi osions alors à peine détacher les yeux de notre assiette. A certains autres, l'ambiance était plus détendue, plus gaie, tandis qu'à d'autres encore, ce n'étaient que jacasseries étourdissantes du début à la fin. Une chose était certaine : le personnel de la maison n'était jamais longtemps en place chez nous. Peu avaient les qualités requises pour faire face aux exigences extraordinairement élevées de

maman, et de ce fait la rotation du personnel était rapide. A peine m'étais-je attachée à une nouvelle aide ménagère, voilà qu'elle disparaissait de mon monde enfantin. Ce fut un facteur très déstabilisant dans mes années d'enfance.

Notre coucher se déroulait toujours de la même façon. Entre deux patients, papa en blouse blanche montait les escaliers quatre à quatre, pour nous border et nous souhaiter bonne nuit.

«Alors les enfants, qu'y aura-t-il au programme ce soir?»

— N'importe quoi, sauf *No bananas*.

— Misère ! J'ai oublié ma guitare hawaïenne.

— Alors raconte-nous une histoire.»

Quoi que nous lui demandions, il nous présentait toujours tout un spectacle de variétés. Il racontait une histoire après l'autre, toutes de son cru, puis tout son répertoire de chansons y passait, depuis *Your Tiny Hand is Frozen* jusqu'à *When I'm Clearing Windows*. Je ne connais que très peu de chansons enfantines, mais je pourrais encore vous chanter au moins une ou deux arias de Puccini ou de Verdi. Malheureusement, les bruyantes protestations de maman chaque fois que papa se mettait à chanter nous ont empêchés d'apprécier à sa juste valeur la qualité exceptionnelle de sa voix.

Nous adorions les vendredis soirs. C'était spécial — le début u sabbat. Mes parents ne sortaient jamais, et David et moi avions la permission de rester debout plus tard que d'ordinaire et de manger avec eux. Fraîchement baignés et brossés, nous attendions en silence l'arrivée de papa. Maman entrait en courant, jetait un regard inquiet sur l'horloge, maugréait, puis repartait comme une flèche pour voir si les pommes de terre étaient cuites. Une minute après, elle était de retour pour vérifier la table, dressée comme pour un banquet. Elle examinait surtout l'argenterie, observant une pièce après l'autre d'un œil critique.

«Lizzie oublie toujours cette partie près du manche des couverts.» Et elle sortait de sa poche l'inévitable torchon pour réparer la négligence de son aide ménagère. Un peu après sept heures, on entendait claquer la porte du cabinet médical. Suivait une pause — papa ôtait sa blouse et la jetait par-dessus un

crochet. Puis il se hâtait d'entrer dans la pièce, mettait sa kipa et cherchait l'endroit dans le livre de prières.

«La nourriture est gâchée ?

— Voyons, l'a-t-elle jamais été ? Le *Chabbat*, n'avons-nous pas toujours du *gefillte fish* ?

— Je me demande qui a lancé cette tradition. Crois-tu que la femme de Moïse lui infligeait chaque vendredi soir des croquettes de poisson froides ?» Papa souleva le couvercle de la terrine et y jeta un coup d'œil. «Et la salade ?

— Ne commence pas à réclamer. Tu vas donner le mauvais exemple aux enfants. J'ai fait, exprès pour toi, la sauce que tu aimes bien.

— Je n'aime pas non plus la sal...»

David fut réduit au silence par un regard foudroyant de maman. Elle prit la boîte d'allumettes en main, ce qui était le signal que la fête pouvait commencer. Lentement et solennellement, elle alluma les bougies du sabbat, marmonnant des phrases en hébreu d'un air absent. Tandis que les petites flammes s'allumaient l'une après l'autre, projetant des ombres sur le mur et donnant à la pièce un éclat magique, elle s'immobilisait comme pétrifiée, et l'expression de son visage changeait au point que David et moi restions à la regarder, ébahis. A quoi songeait-elle ? Nous pensions qu'elle priait, mais n'en étions jamais vraiment sûrs.

«*Vay' erev vay voker yom ha'shishi...* Et il y eut un soir, et il y eut un matin, le sixième jour...»

J'aimais le son rythmé et familier du *Kiddouch*, la prière du sabbat. C'était une des traditions que mon père respectait et un des rares textes hébraïques qu'il lisait couramment, parce qu'il le savait par cœur. Je connaissais jusqu'à l'inflexion de sa voix et récitais à voix basse les paroles avec lui. Je n'étais pas sûre de leur sens exact, car chaque tentative de mon père pour lire simultanément la traduction de la prière à notre intention était réprimée dès la première phrase par l'ordre péremptoire de maman d'arrêter ce «méli-mélo». Mais l'idée directrice était que Dieu avait créé le monde en six jours, qu'il s'était reposé le septième et que c'était pour cela que nous avions nos week

ends ; le raisonnement nous semblait logique. Si seulement il n'avait pas fallu les passer à visiter la parenté ! Parfois, le frère de maman, notre oncle Marc, qui n'avait que quatre ans de plus que moi, nous faisait monter au grenier pour nous montrer ses nouveaux disques et son train. Ou bien tante Vera nous laissait fouiller dans ses coffrets à bijoux et ses boîtes à fards. Mais le plus beau, c'était quand, un certain samedi, maman étant trop occupée pour aller voir la famille, papa nous emmenait au bord de la mer, à Whitley Bay.

«David, tiens-toi droit, et ne prends pas cette pose nonchalante sur ta chaise !» David et moi avons sursauté à la voix de maman qui revenait d'une autre de ses visites éclair à la cuisine.

«Amen», dit papa en poussant un soupir de lassitude. Il posa le livre de prières avec respect. «Peut-être qu'un de ces jours, nous pourrons terminer sans interruption ?» Il leva son grand gobelet d'argent, attendit que maman ait coupé quelques tranches du *'Halla*, le pain tressé du sabbat, en but, et le fit passer autour de la table, pour que nous en prenions tous une gorgée. «Heureux *Chabbat* !

— *Chabbat chalom.*»

Soudain, l'atmosphère de fête était revenue. Tout le monde s'embrassait. Même les collègues non juifs de mon père venaient nous saluer et recevoir le baiser sabbatique.

Le samedi soir, après que le sabbat ait pris fin, mes parents sortaient souvent. Ma mère aimait aller danser, et mon père lui faisait volontiers ce plaisir, l'emmenant aussi souvent que possible à un bal ou une soirée dansante. Sa somptueuse garde-robe, avec ses toilettes diaphanes ornées de sequins scintillants, était une véritable féerie pour moi. Occasionnellement, nous pouvions la voir, parée de ses plus beaux atours, lorsqu'on nous faisait descendre, David et moi, au salon — pièce dans laquelle nous n'entrions jamais le jour — et que, en robe de chambre et en pantoufles, nous recevions l'ordre de saluer ses invités. Nous étions en admiration devant elle. Mais lorsque nous avions besoin de nous blottir dans un giron tendre et douillet, nous étions obligés de nous contenter de celui de la nounou.

J'aurais aimé avoir une amie. Je m'entendais bien avec David, mais c'était mon frère. Nous pédalions sur nos tricycles jusqu'au portail et observions à travers ses barres en fer forgé la file de patients qui attendaient devant la porte du cabinet médical. Un fouillis de formes grises sans visages, un méli-mélo d'imperméables, de bonnets et de fichus, qui feignaient d'ignorer notre existence. Je n'en ai jamais su la raison. Était-ce parce que nous étions les enfants du médecin ou pensaient-ils que nous n'étions pas comme les autres, parce que nous étions juifs ? Maman ne cessait de nous dire que les juifs étaient différents des autres gens. «Ceux-ci ne s'habillent pas comme nous. Ils ne mangent pas comme nous. Ils vont dans des églises et ont d'autres fêtes et d'autres traditions que les nôtres.»

Parfois, elle les appelait «chrétiens». A d'autres moments, lorsqu'elle décrivait un comportement qui n'avait pas son entière approbation, elle les désignait du nom de *goyim*, un mot hébreu et yiddish que l'on peut traduire par «non-juifs». Quelle qu'en ait été la raison, notre petit monde à nous était bien différent de celui qui s'étendait là-dehors, au-delà du mur de deux mètres qui entourait notre jardin.

«As-tu envie de partir en exploration ?» demandai-je à David un matin où il n'y avait rien d'intéressant à observer à travers les barres du portail. J'avais environ huit ans à l'époque. «Je veux dire qu'on pourrait se sauver.»

U me regarda, horrifié. «Mais non, on ne peut pas. Où veux-tu qu'on aille ? Ils vont nous trouver et on aura une fessée.

—Mais non, il n'y en a pas pour longtemps. De la fenêtre de la voiture, j'ai vu un parc avec des balançoires et un toboggan. C'est là-haut, tout près, au bout de la rue.»

J'appuyai sur la poignée du portail. Il s'ouvrit. Il n'y avait personne dans les parages. Nous avons alors monté la rue en courant aussi vite que possible, ravis de l'extraordinaire sensation de liberté que nous éprouvions. Ma seule appréhension était de ne pas pouvoir me souvenir de façon précise où se trouvait le parc et d'être ainsi incapable d'y amener mon frère. Mais je n'allais pas le lui dire ! A ma grande joie, après avoir couru pendant ce qui me semblait une éternité

— nous étions presque à bout de souffle — des balançoires peintes de couleurs vives apparurent à l’horizon. J’avais l’impression d’avoir réalisé un exploit. J’étais dans un tel état d’exaltation que je ne remarquai la voiture qui fonçait sur nous qu’au moment où une main ferme m’empoigna au col de la robe, me fit tourner en l’air, puis me déposa sur le siège avant de l’auto. Deux minutes plus tard, nous étions à nouveau en sécurité derrière le mur de deux mètres. En fait, nous étions dans le bureau de papa, qui nous administrait une raclée magistrale avec sa savate. La grande aventure se soldait par la confusion et la honte. Plus jamais David ne s’est laissé entraîner par mon insatiable curiosité.

Une année, notre aide ménagère nous invita, David et moi, à l’accompagner chez elle le lendemain de Noël. C’était un après-midi froid et humide. Je glissai ma main dans la sienne et me blottis contre elle, lorsque le portail se ferma derrière nous et que nos pas se dirigèrent vers le centre-ville. Dans la brume de cette journée hivernale, toutes les rues se ressemblaient : une rangée après l’autre de maisons de style uniforme, et nulle part a moindre trace d’un arbre ou d’un jardinet. Nous avonsoudain pris une ruelle pavée à notre gauche et nous sommes arrêtés devant une porte vert bouteille. Lorsqu’elle la poussa, ce fut pour moi comme l’ouverture de la boîte de Pandore.

Je me trouvais à l’entrée du plus joli et du plus douillet petit monde que j’aie jamais vu. On aurait dit qu’il était sorti tout droit d’un livre d’images : pas de couloir, simplement la minuscule salle de séjour avec son poêle à charbon et, dans un coin, un majestueux arbre de Noël, couvert de dizaines de boules scintillantes. Je n’avais encore jamais rien vu d’aussi beau. Nous nous sommes serrés autour du feu, avons fait claquer des diabolins et mangé des petits gâteaux de Noël.

«Un jour, j’aurai un intérieur comme celui-là», me dis-je en ressortant dans le brouillard et en attaquant la montée de la côte pour réintégrer la grande maison à son sommet.

Après mon neuvième anniversaire, un beau jour tout changea. Nous avons déménagé dans un des beaux quartiers de

Gateshead. Laisant derrière nous la sonnerie incessante du téléphone et de la sonnette, nous nous sommes installés dans une maison jumelée de type standard. Ma sœur Vicky est venue au monde, et je soupçonne qu'elle a un peu pris mes parents par surprise. Ils avaient promis de lui donner un compagnon, mais comme elle a pleuré impitoyablement toutes les nuits des années durant, elle a dû, pour sa pénitence, grandir sans petit frère ni petite sœur. Cette fois-ci, il n'y a pas eu de nounou. Maman nous rappelait sans cesse qu'avec un salaire de médecin on ne pouvait plus se permettre les mêmes dépenses qu'autrefois. Nous jouions dans la rue avec les autres enfants et prenions tout seuls le bus pour aller à l'école.

Mais pour ce peu de vie normale, il y avait un grand prix à payer. Le moment était venu de commencer notre instruction hébraïque. Nous n'avions encore eu aucun contact avec d'autres enfants juifs, et cela inquiétait maman. Elle en parla au téléphone au rabbin qui l'avait mariée. Bien sûr, nous pouvions aller à son *'Heder*, son école hébraïque. Il y avait encore des places vacantes dans sa classe pour débutants. Cela ne prenait que deux heures le dimanche matin. C'était suffisant pour un début. Pourquoi avait-elle attendu si longtemps pour s'occuper de l'éducation juive de ses enfants ?

«Deux heures le dimanche matin, soupira David. Est-on vraiment obligé d'y aller ?

— Cela semble un peu beaucoup, dit papa mollement.

— Oh toi, si cela dépendait de toi, c'est une paire de vrais *goyim* que nous aurions pour enfants.» Comme la plupart des juifs, ma mère émaillait ses phrases de mots yiddish quand elle était énervée. Que ses enfants puissent grandir comme des *goyim*, ignorants de leur patrimoine juif, était à ses yeux la pire des menaces qu'elle pouvait suspendre sur la tête de mon père. Lui, elle avait perdu tout espoir de le changer. Il observait certaines traditions, comme celles du sabbat, pour avoir la paix et parce que cela faisait partie de notre vie de famille. Mais le fait d'être juif ne devait à aucun prix le gêner dans ses activités professionnelles ni ses loisirs. Mes parents ont eu de fréquentes altercations au sujet de ses consultations du samedi matin et de

sa présence au stade, le samedi après-midi, pour assister au match de foot.

«Veux-tu que je laisse tomber la médecine et que je me lance dans la vente de souvenirs bon marché ?» demanda-t-il un jour à maman dans un moment d'exaspération. L'allusion voilée à un des meilleurs amis de maman, qui avait arrêté ses études de médecine lors de son entrée par le mariage dans une famille très orthodoxe et qui s'était laissé persuader d'accepter une place d'associé dans leur commerce de porcelaine, finit par la réduire au silence sur cette question. Mais toute mère juive sait qu'il y a des moments dans la vie où il faut marquer le coup. Et un de ces moments était venu.

«Il se peut que je ne sois pas une aussi bonne juive que je le voudrais, dit-elle en foudroyant papa du regard, mais mes enfants le seront.»

Un dimanche matin, elle arrangea la cravate de David et tapota le nœud au dos de ma robe pour la énième fois avant de nous déposer sur les marches de la synagogue, attifés comme des poupées de porcelaine derrière une vitrine d'exposition. Les deux filles du rabbin nous escortèrent à l'intérieur, dans une grande salle bien aérée, où se tenaient plusieurs groupes d'enfants dont le bavardage s'arrêta net lorsque apparurent les deux étrangers.

«Nom ? Date de naissance ?» L'une des filles du rabbin, une jeune femme dont le teint sombre et les bras velus lui donnaient un air féroce, appela notre attention.

«Savez-vous l'alphabet ?

— Quelle question stupide, pensai-je. A notre âge, il est normal que nous le sachions.» Je jetai un coup d'œil sur David. U ne bougeait pas, et ses yeux bleus pétillants avaient l'air énormes. Je hochai la tête pour nous deux.

«Alors, lis-moi ce texte.»

Elle me fourra un grand livre sous le nez avec les plus étranges hiéroglyphes que j'aie jamais vus. Je la regardai d'un air désespéré.

«Tu ne lis donc pas l'hébreu ?»

Je me mordis les lèvres.

«Bon, soupira-t-elle, adoucissant un peu l'expression de son visage. Je ne sais pas ce que font les parents de nos jours. Je suppose qu'il faut commencer par le commencement. Retourne ton livre, nous lisons de droite à gauche. La première lettre est l'aleph.»

Aleph, beth, ghimel, dalet... Après une leçon, je pouvais accrocher deux ou trois consonnes et voyelles entre elles ; après deux leçons, je venais à bout d'un mot hébreu pas trop long ; après cinq ou six leçons, d'une courte phrase.

«Quand vous apprennent-ils ce que cela signifie ?» demandai-je à voix basse à un condisciple, profitant de ce que la maîtresse avait le dos tourné. Son visage aimable perdit toute expression. Il se contenta de hausser les épaules. J'attendis, et comme rien ne se produisait, je posai la question à la maîtresse.

«Eh quoi, ma petite, tu voudrais courir avant de savoir marcher ! Pourvu que tu puisses lire ton livre de prières, tout le reste est sans importance. Après tout, nous ne sommes que des femmes, toi et moi.»

Je me rappelai l'aversion qu'éprouvait maman quand elle allait avec papa à la synagogue, parce qu'il lui faisait toujours honte. Elle l'observait de sa place à la tribune des femmes: ria et plaisantait avec ses amis, il feuilletait son livre de prière et leur enfonçait son coude dans les côtes lorsqu'il perdait le bon endroit. Tous savaient qu'ils étaient aussi incapables les uns que les autres de traduire un traître mot de ce qu'ils lisaient, tout en donnant l'impression de le lire couramment. Mais les autres savaient au moins assez d'hébreu pour ne pas perdre le bon endroit. Mon père ne faisait pas le moindre effort pour cacher son ignorance dans ce domaine, et c'est ce qui irritait maman. Un semblant de piété l'aurait contentée, mais papa savourait trop la contrariété qu'il lui causait pour céder sur ce point. Elle avait une vive appréhension qu'un jour le rabbin ne lui fasse le grand honneur de l'inviter à monter sur la *Bimah*, sorte d'estrade au centre de la synagogue, pour lire un passage de la Loi sur l'un des rouleaux qu'il tirait de leur réceptacle en argent. Ce jour-là, il se rendrait ridicule devant tous. Mais moi j'avais dans l'idée que si cet événement devait un jour se produire,

papa serait comme toujours à la hauteur de la situation. De toute façon, notre fréquentation de la synagogue était si irrégulière qu'il y avait peu de chances que cela arrive.

«Vous deux, vous ferez bien de vous appliquer à l'étude, nous disait maman, lorsque nous nous plaignions que les leçons d'hébreu étaient barbantes, sinon vous finirez par devenir comme votre père.»

«N'es-tu donc jamais allé au *'Heder*, lui avons-nous demandé, étonnés.

— Votre grand-mère croyait que j'y allais, répondit-il en souriant malicieusement, mais j'y ai rarement mis les pieds. C'était plus amusant de nous retrouver sur la plage de Redcar avec nos guitares hawaïennes. Et comme il m'arrivait de surprendre tante Vera avec un de ses admirateurs chez Notoriani, le marchand de glaces, elle était bien obligée d'acheter mon silence au prix du sien.»

«La plage de Redcar ! Chez Notoriani, le marchand de glaces ! Ils avaient de la chance ! Si je devais faire l'école buissonnière, où irais-je ? De toute façon, malchanceuse comme je le suis, je me ferais pincer en flagrant délit dès la première fois», me dis-je, tout en m'approchant un peu plus du réchaud à paraffine de la cuisine de la synagogue et en regardant la vapeur s'élever de mon imperméable trempé. J'étais à présent dans la classe de M. Rosenberg. Voilà ce que m'avait valu mon application à l'étude. Quelle «promotion» ! En plus des deux heures le dimanche matin, le *"Heder* me prenait encore une heure trois soirs par semaine, donc un total de cinq heures. Mes pieds glougloutaient dans mes souliers. Je me serrais le ventre dans un vain effort d'en étouffer les gargouillements. Peut-être pourrais-je commencer à faire mes devoirs en attendant le début du cours. Mais mes doigts étaient trop engourdis pour écrire. Je pouvais à peine lire l'heure sur l'horloge — il me semblait qu'il y avait plus de brouillard dans la pièce que dans la rue.

Il sonne enfin cinq heures, Dieu merci ! D'abord l'exercice de la prière. Tous les soirs, c'est la même chose. Les garçons se mettent en rang, le visage tourné vers Israël. Les filles restent sagement assises sur leurs bancs. Les garçons se préparent à

leur rôle d'hommes. Un jour, ils fixeront matin et soir leur Tefdliné autour de leur bras gauche et à leur front pour réciter les prières traditionnelles dans leur foyer ; papa ne le fait pas, oncle Solly par contre le fait. Je l'ai déjà vu. En fait, il aime qu'on l'observe. Il se balance d'avant en arrière, tout en marmonnant dans sa barbe en prenant l'air inspiré. Je me demande si le balancement du corps facilite la prière. Maman prétend qu'après avoir dit ses prières, oncle Solly mange du bacon à son petit déjeuner. De ce fait, Dieu ne l'écoute de toute façon pas. Je me demande d'ailleurs pourquoi il n'entend pas non plus la prière d'une femme. Cela me semble un peu injuste. Je parie que je peux balancer mon corps aussi bien que n'importe quel garçon !

«Monsieur, dit Peter, un garçon de taille exceptionnelle que l'on coinçait à l'évidence chaque matin dans des culottes courtes trop étroites, de sorte que son corps ballonnait par toutes les ouvertures, êtes-vous sûr qu'Israël est dans cette direction-là ?» Il fixait du regard un graffiti sur le mur laqué beige, jusqu'à en loucher.

«Par contre, poursuivit-il, comme il ne recevait pas de réponse, si c'est dans l'autre direction, nous pourrions prier en regardant par la fenêtre.»

M. Rosenberg leva les yeux et aperçut l'énorme bout de chewing-gum rose qui boursoufflait la joue du gamin. Il suivit du regard son mouvement rotatoire, comme si c'était son linge dans la machine à laver, ouvrit la bouche, mais ne dit rien. Ou bien il avait été magnétisé, ou bien, remarquant la cravate jetée par-dessus une épaule et la kipa pendant négligemment par dessus une oreille, il avait décidé de ne pas se charger d'un autre cas désespéré. «Continue ta prière», dit-il d'un ton sec.

Lorsque Peter se retourna vers le mur, nos regards se rencontrèrent. Il roula les yeux vers le plafond, se mit à glouglouter comme un dindon, puis, me tournant le dos, se balança à un rythme toujours plus rapide, tout en feuilletant son livre de prières à une vitesse incroyable. Deux minutes plus tard — temps record dans notre classe pour la récitation d'un passage du livre de prières qui prend d'ordinaire environ quinze minutes

— il s'arrêta pile et retourna à sa place en grimaçant un sourire.

«Pas mal, n'est-ce pas ? demanda-t-il en regardant de mon côté. Moi aussi je peux prier comme le fils du rabbin.»

«Ouvrez vos livres à la page vingt et nous commencerons notre traduction. Abraham, vous vous en souvenez, est en train de traverser le désert.

— Plus à présent, Monsieur. Il le traversait la semaine dernière. En fait, il le traversait déjà l'année dernière.» Avec un sourire d'autosatisfaction, Alan, dont les oreilles s'écartaient horizontalement de la tête, servant ainsi de support à sa casquette, regarda autour de lui en quête d'approbation. Il s'attirait toujours des ennuis. J'ai oublié le nombre de fois où son large sourire a été comme effacé par une claque soudaine et violente sur la joue, lorsque la patience de M. Rosenberg avait été poussée au-delà de ses limites. Le petit insolent se mettait alors à sangloter avec frénésie, et M. Rosenberg, gêné de n'avoir pu se contrôler, le serrait dans ses bras et le couvrait de baisers.

«Pouah ! fit-il un jour, en s'essuyant la figure avec le coin de sa manche, je crois que je préfère ses gifles.»

M. Rosenberg avait la réputation d'être le plus grand érudit juif du nord-est de l'Angleterre. Si c'est vrai, il a perdu son temps avec nous. Nous le considérions comme le plus vieil homme au monde, alors qu'il avait à peine quarante-cinq ans à l'époque. Tout en lui nous faisait penser à un oiseau : son nez crochu comme un bec, sa tête ronde en grande partie déplumée, sa barbiche grise qui reposait sur son torse proéminent, ses petits yeux tout noirs qui vous fixaient à travers des lunettes aux verres comme des fonds de bouteille. Périodiquement, elles lui glissaient du nez et il les remettait en place par une rapide contorsion faciale qui vous donnait l'impression qu'il vous méprisait royalement ou qu'il venait de sentir une odeur plutôt écœurante.

«Malka, reprends la traduction.» Malka était mon nom hébreu. On m'avait nommée d'après ma pieuse arrière-grand-mère. Mais la moitié des filles de la classe s'appelaient Malka. Je ne pus m'empêcher de penser que nos parents juifs ont dû

être bien embarrassés lorsqu'il leur a fallu trouver un nom hébreu pour leurs filles. «Les garçons, écoutez la traduction de Malka. Elle ne fait jamais de faute.

— La petite chouchoutte !» chuchota Peter à mon immense satisfaction. J'étais seule à savoir qu'en fait, je ne pouvais pas traduire un traître mot d'hébreu. Au début de la classe, M. Rosenberg lisait la traduction, et comme j'avais une assez bonne mémoire, je répétais le texte comme un perroquet.

Je trouvais cet exercice particulièrement ennuyeux. Toute tentative d'évasion valait d'être entreprise.

«S'il vous plaît, Monsieur, puis-je aller quelque part ?

— Toi, Malka ? Cela m'étonne de ta part, mais bien sûr, vas-y.»

Je montai l'escalier en courant, puis traînassai autant que possible, savourant chaque minute de liberté et enfin réintégrai placidement la salle de classe.

«Et la prière ?» La question de M. Rosenberg me surprit à mi-chemin de mon banc.

«Quelle prière ?

— La prière que l'on prononce après... Viens par ici et lis-la devant tes camarades.» Dans le judaïsme, il y a une prière particulière pour chaque occasion — un voyage, une visite, un fruit cueilli à l'arbre ou un fruit tiré de la terre. M. Rosenberg s'était évertué à nous les faire connaître toutes, mais jusqu'à ce moment-là, celle-ci avait échappé à mon attention. Elle me parut la plus longue de tout le livre de prières. Il devait y avoir d'autres moyens de tuer le temps.

«S'il vous plaît, Monsieur, racontez-nous une histoire de la Bible.»

«S'il vous plaît, Monsieur, dites-nous pourquoi les petits garçons juifs doivent subir cette opération, vous savez bien.»

«S'il vous plaît, Monsieur, qui était Jésus-Christ ?» A ma stupeur, un silence de mort tomba sur la classe. Qu'avais-je dit de mal ? Pourquoi tous les yeux étaient-ils fixés sur moi ? «S'il vous plaît, Monsieur, bégayai-je, c'est parce que les filles à l'école me disent que je l'ai tué, je voulais savoir...»

M. Rosenberg semblait enfler à vue d'œil, et je crus un

moment qu'il allait éclater. Jamais je n'ai vu une telle colère.

«A aucun moment, dit-il d'une voix sifflante, et pour aucun motif, je ne veux entendre ce nom sur les lèvres d'une fille juive.»

Je me rassis. M. Rosenberg éclaircit sa voix, et la classe continua, mais il subsista un certain malaise.

Dieu exerçait une étrange fascination sur moi. Aussi assailliss-je M. Rosenberg d'innombrables questions. Malheureusement, celui-ci ne sut pas distinguer la vraie recherche de la technique de diversion dont nous faisons tous amplement usage. De ce fait, je ne reçus jamais de réponse satisfaisante.

«Pourquoi devons-nous toujours dire la bonne prière pour chaque occasion ?

— Parce que l'essence même du judaïsme est de témoigner constamment de notre attachement à Dieu.

— Mais, Monsieur, que faire lorsqu'on ne sait pas si le fruit a poussé en terre ou à l'arbre ? Comment dire la bonne prière ?» fit Alan, attendant que les rires éclatent dans la salle. Il gâchait toujours les choses.

«Mais, poursuivis-je, essayant désespérément de regagner l'attention de M. Rosenberg, comment s'y prendre pour plaire à Dieu ?

— Il faut que tu apprennes la Thora, Malka, les cinq livres de Moïse, les lois de notre peuple, et que tu les observes.

— Cinq livres ? Mais, Monsieur, nous n'avons même pas fini le premier. Jamais, nous n'arriverons au bout.

— Tu réfléchis trop — pour une fille.»

Un jour, M. Rosenberg me demanda de rester après la classe. «Malka, me dit-il en fronçant le nez pour mieux me voir à travers ses lunettes, j'ai une grande surprise pour toi. Comme tu traduis toujours sans faute et que tu as un tel désir d'apprendre, tu seras la première fille qui travaillera avec moi pour l'obtention du diplôme d'étude de la Thora.

— Oh, merci Monsieur», murmurai-je. Puis je sortis de la pièce. Je pouvais difficilement refuser. Dans quelle affaire m'étais-je aventurée ?

Je n'aurais pas eu besoin de me faire du souci. Je découvris

bientôt que pour obtenir le diplôme, il fallait que je passe un examen écrit, et non oral, où je n'avais qu'à faire une traduction de l'hébreu. Tandis que le reste de la classe continua à exaspérer M. Rosenberg par son ignorance, je fus envoyée dans la pièce à côté avec le fils du rabbin pour transcrire sur du papier ce que j'avais enregistré dans ma fidèle mémoire. Vingt minutes après, je fis mon entrée dans la salle de classe et présentai fièrement mon travail à M. Rosenberg. Il examina la page, poussant toutes sortes de grognements inintelligibles. Soudain, ils s'arrêtèrent net, et il dit en haletant : «Malka, qu'as-tu fait ?»

Je louchai par-dessus son épaule sur ma feuille. Qu'avais-je bien pu faire ?

«Là, chuchota-t-il, horrifié, regarde là.»

Je suivis du regard son long doigt osseux et lus : «D.i.e.u., Dieu. Ce mot veut dire Dieu.

— Je sais ce qu'il veut dire. Je t'en prie, n'aggrave pas ta faute en prononçant ce mot à voix haute. Jamais, sauf dans les prières les plus ferventes, nous n'employons le nom du Très-Haut, béni soit-il.

— Oh, je comprends. Voilà pourquoi, en lisant les Ecritures, nous l'appelons *Ha'chem*, le nom, plutôt que...

— Bien sûr, dit M. Rosenberg d'un ton sec, m'interrompant avant que je n'aie pu prononcer le mot hébreu *Adonai*. Nous n'osons l'écrire en toutes lettres en aucune langue.»

Je le vis sortir un canif de la poche de sa veste et découper un carré autour de la lettre *e*.

«Dorénavant, tu écriras Di-u, compris ?»

Hochant la tête d'un air abasourdi, je retournai vers mon banc. Dieu prêtait-il attention à la façon dont nous l'appelions ? Exigeait-il vraiment de notre part un geste aussi absurde ?

Un jour, maman découvrit que M. Rosenberg habitait dans notre voisinage et trouva que c'était la moindre des politesses de lui proposer de le conduire au '*Heder*, le dimanche matin, et de l'en ramener. David et moi n'en étions pas ravis. Comme si cela ne suffisait pas de l'avoir dans la voiture pendant quinze interminables minutes, papa aggravait encore la situation en

conversant sur un ton de badinage de divers sujets religieux. D'après son air gêné et le sourire figé sur son visage, on voyait bien que M. Rosenberg n'appréciait pas spécialement l'humour de papa, mais il n'osait rien dire parce qu'on avait eu la gentillesse de le prendre en voiture. Il devait se douter que mon père n'était pas très pieux, mais je souhaitais qu'il ne se rende pas compte quel mauvais juif il était. Parfois, j'avais l'impression que papa cherchait à le choquer délibérément et j'en étais tellement confuse qu'à l'arrivée devant le portail de la maison de M. Rosenberg, je me trouvais presque sous le siège arrière.

Un jour, sa femme l'attendait devant chez lui. Je fus ébahie, car elle était mignonne, jolie et assez jeune pour être sa fille.

«Oh, maman, dis-je en rentrant, tu devrais voir la femme de M. Rosenberg. Elle est vraiment jolie avec ses beaux cheveux roux.

— Elle n'est pas mal, en effet, répondit maman en souriant.

— Pas mal ? Que veux-tu dire ?

— Ce ne sont pas ses cheveux à elle. Elle porte un *sheitel*, une perruque. Lorsque les femmes très orthodoxes se marient, elles se font raser la tête et la gardent couverte le restant de leur vie.»

J'avais beaucoup de peine à le croire.

Maman, en voyant mon visage frappé d'horreur, se mit à rire. «Et son mariage a dû être arrangé par ses parents. Dans les familles ultra-orthodoxes, un homme cultivé est considéré comme un beau parti.»

Toute ambition que j'aie pu avoir de devenir une juive plus orthodoxe s'évapora en un clin d'œil. Dieu me semblait bien trop exigeant.

Ce fut avec un immense soulagement que je quittai ma classe d'hébreu après trois longues années d'étude. J'emportai un diplôme de lecture courante en hébreu, un diplôme d'initiation à la Thora et une foule de questions sans réponse. David n'était pas aussi chanceux que moi. Il avait encore sa *Bar-Mitsva* devant lui — moment le plus important de sa vie où, aux yeux de toute la communauté juive, il allait devenir un homme. Ce

jour-là, il se lèverait dans la synagogue devant tous ses oncles, tantes, cousins et parents plus éloignés pour psalmodier un passage de la Thora, sans faire la moindre faute. Ce n'était pas une mince affaire pour un garçon de treize ans.

Des leçons particulières d'hébreu furent la seule concession faite à son égard, vu l'importance de la cérémonie. Des mois à l'avance, maman avait couru la ville comme une folle, s'efforçant de trouver un traiteur pour organiser le buffet du samedi, choisissant des menus et engageant un orchestre pour le thé dansant du dimanche après-midi, essayant désespérément d'éveiller un peu d'intérêt chez mon père, qui ne réagit que lorsqu'il vit le devis du traiteur.

«Me prends-tu pour un Rothschild ? Avec deux filles à marier, voilà que tu invites deux cents personnes à un thé de *Bar-Mitsva* ! Où vas-tu trouver tous ces parents ? De ton côté, bien sûr, car Hitler a liquidé la plupart des miens.

— Certains des survivants sont assez peu recommandables...

— Et les tiens, les prends-tu pour des anges ?

— Tais-toi, et passe-moi le plan des tables. Nous ne pouvons pas faire asseoir oncle Solly et oncle Myer à la même table. Tout le monde sait qu'ils ne se parlent plus depuis des années. Ah, j'y pense ! Il y a dans le courrier une facture de la maison de confection Books. En fin de compte, tu as une femme et deux filles à habiller, et c'est l'affaire des cousins de papa. Ils nous font un bon rabais.»

Maman voulait garder l'argent dans la famille, et la famille n'y voyait pas le moindre inconvénient ! Nous avions à peine ouvert la porte de la maison de confection qu'une demi-douzaine d'essayeuses s'abattirent sur elle et l'entraînèrent au rayon des robes pour dames. De mon côté, je faisais le tour du magasin, promenant mes doigts sur tissus et dentelles, lorsque j'aperçus soudain la robe de mes rêves. C'était un modèle à volants, froncé et bouffant, taillé dans une mousseline de soie bleu royal, comme la robe portée par Blanche-Neige dans le film de Walt Disney. Je n'avais encore jamais eu de robe à volants auparavant. Maman préférerait cacher mes rondeurs d'adolescente «dans quelque chose de fait sur mesure», malheureuse

ment presque toujours beige et laid. J'ôtai la robe de son cintre, la mis le plus rapidement possible, puis courus vers maman qui, vêtue uniquement de son corset et de son soutien-gorge, criait des instructions à tout le rayon.

«Regarde, maman, dis-je, tourbillonnant autour d'elle en quête d'approbation, n'est-elle pas chouette ?»

Elle s'interrompit au beau milieu d'une phrase et jeta un coup d'œil de mon côté. «N'est-elle pas un peu trop décolletée ?

— Pas vraiment. J'ai seulement le buste un peu haut.»

«Votre fille est bien faite pour son âge, dit une des essayeuses, flairant tout de suite une nouvelle affaire.

— Vous voulez dire qu'elle a trop de poitrine ? cria maman de l'intérieur de la cabine d'essayage. Vous devez bien le savoir, car c'est de votre côté de la famille qu'elle la tient. Non, je ne veux pas que tu ressembles à une barmaid.»

Je finis par la persuader de me faire couper un morceau de l'ourlet et de le coudre de manière à réduire le décolleté. Quand on quitta le magasin, laissant des vêtements éparpillés un peu partout, tout le monde était heureux.

A l'approche du grand jour, un flot continu de cadeaux arriva la maison: cinq plumiers, sept réveils, neuf stylos à encre.

fallait tous les exposer pour que les invités puissent les admirer, sans que pour autant tante Sadie se rende compte que son présent était une version plus modeste de celui de tante Hilda. Dans notre maison, moins spacieuse que la précédente, se posait un problème de place. Mais tout était possible pour une *Bar-Mitsva*. Le photographe officiel, le décorateur avec ses fleurs en plastique, la parenté, les serveuses, le traiteur avec ses immenses terrines d'émincé de foie et de hareng qu'il mélangeait à la main, tous ces gens se frayèrent un chemin à l'intérieur et occupèrent jusqu'au dernier recoin. David et moi écarquillions les yeux. Jamais nous n'avions vu quelqu'un enfoncer les bras jusqu'aux coudes dans un émincé de foie. Plus tard, lors du buffet, je ne pus en avaler une seule bouchée.

«Quelle grande fille tu es devenue — ta mère toute craquée !» Ce jour-là, j'ai entendu ce refrain si souvent que j'étais tentée de l'entonner à mon tour.

«Bientôt un petit ami se pointera à l'horizon, et ensuite, s'il plaît à Dieu, il y aura un mariage. Ce sera la prochaine rencontre de famille. Rien de tel qu'une *sim'ha* pour rassembler toute la parenté.

— Elle a encore le temps», répondit papa à ma place, à mon grand soulagement. Il pensait à son compte en banque.

Briqué et tondu, vêtu pour la première fois d'un complet-veston, David avait un petit air de ne pas y croire, comme si ce qui se passait autour de lui concernait un autre que lui-même. Raide comme un piquet, il tendit la main pour saluer les hôtes, prit le bras de maman pour ouvrir la danse et lut l'allocution de circonstance après le dîner.

«J'aimerais remercier mes merveilleux parents pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.» C'était maman qui avait rédigé son discours. Et à présent, l'esprit légèrement embrumé par les calmants, elle était assise parmi ses invités, se délectant de leurs applaudissements.

J'éprouvais un malaise intérieur, sans trop savoir pourquoi. Des parents étaient présents que je n'avais pas vu depuis des années. D'autres, venus d'Israël, m'étaient complètement inconnus. C'était un grand jour pour David, et pourtant j'en ai détesté chaque minute. A quoi bon tous ces efforts, toutes ces dépenses ? Demain, David serait exactement le même qu'aujourd'hui : rien n'aurait changé en lui. Il y a des choses dans notre religion que je n'arrivais vraiment pas à comprendre. Mais il semblait bien que j'étais la seule à réagir ainsi. Tous les autres se payaient du bon temps. «Il y a quelque chose qui cloche chez moi», me dis-je. Mais je repoussai aussitôt cette idée, car j'avais trop peur de la creuser davantage.

I

Une jeune fille juive est censée acquérir son savoir, non sur les bancs d'une école, mais aux côtés de sa mère. Et quelle est la science dans laquelle elle doit exceller, sinon celle de dénicher un beau parti et de faire ensuite le bonheur de l'heureux élu ?

«Ton père n'est pas bien riche, me dit un jour maman avec un hochement de tête empreint de regrets. Tu n'auras pas grand-chose comme dot. Il faudra que tu te débrouilles avec tes talents culinaires.»

Si ses efforts et son dur labeur avaient reçu leur juste récompense, c'est pour le moins un Rothschild que j'aurais dû épouser. A l'âge de quatorze ans, je n'ignorais rien des secrets de la cuisine juive ni de la façon de tenir un ménage caché.

«Tiens-toi là et regarde... Remue ceci... bats cela... Combien le fois as-tu salé la viande ? Sale-la encore une fois. Il ne doit plus rester la moindre trace de sang dans l'eau de rinçage... Prépare le Yorkshire Pudding — avec de l'eau, et non du lait... Non, pas question de faire une sauce au fromage. Combien de fois dois-je te répéter que nous n'avons pas le droit de mélanger viande et laitages ?»

Dans son interprétation du précepte : «Tu ne feras point cuire un chevreau dans le lait de sa mère», maman n'est jamais allée aussi loin que certaines de ses amies qui utilisaient de la vaisselle, un évier, des torchons et, si elles pouvaient se le payer, même des lave-vaisselles différents pour les laitages et la viande. Elle refusait néanmoins de les servir ensemble au même repas. Elle tenait à ce que sa cuisine soit respectueuse des règles et n'achetait sa viande que dans une boucherie cachée.

«Pourquoi faire tant d'histoires ? grommelait papa lorsqu'elle se plaignait du prix de la viande cachée. Il n'y a qu'une seule

manière de trancher la gorge d'un animal et de laisser le sang s'écouler, quel que soit le boucher.»

Cependant, ma mère persistait dans son opinion qu'un mari juif ne pouvait goûter la vraie paix intérieure que s'il était sûr que sa femme lui faisait une cuisine strictement cachet et lui servait du *gefüllte fish* le soir du sabbat. Cette dernière coutume avait force de loi. Arrière-grand-maman offrait ce plat tous les *Chabbats*. Mamie faisait de même. Inévitablement, maman suivait leur exemple. Or, comme on suspendait notre linge à un séchoir fixé au plafond de la cuisine, il était tout aussi inévitable qu'en allant à l'école, le lundi matin, nous sentions comme des croquettes de poisson frit.

Ce qui comptait pour maman et ses amies juives, ce n'était pas tant le judaïsme que la *yiddishkeit*. On pouvait être aussi ignorant au sujet de la religion qu'on le voulait, rejeter tel et tel rite que l'on trouvait ennuyeux, ne jamais mettre les pieds à la synagogue, pourvu qu'on éprouvât cette impalpable et indescriptible attirance pour le mode de vie juif. La tradition passait avant la piété. Tout ce qu'on exigeait d'une bonne juive était qu'elle sache inculquer à ses filles l'art de créer un vrai foyer juif, comme le voulait la coutume depuis des générations. Tel était le secret de la stabilité de la famille juive et de la survie de la race.

«Ah, mais le foyer juif a quelque chose de très particulier !» C'est du moins ce qu'on ne cesse de me dire. Tant de non-juifs le vénèrent et l'idéalisent que tout porte à croire qu'ils savent des choses que moi j'ignore. Et tant de juifs succombent à son influence extraordinaire, au point d'être, à tout âge et en tout lieu, inextricablement liés à lui par mille liens émotionnels. Comment l'expliquer ? Le nôtre, tout en n'étant pas à proprement parler un foyer juif moyen, ne faisait pas pour autant exception à la règle. «Nous ne faisons pas cela, nous sommes juifs», tel était le refrain que j'entendais habituellement. Je ne tenais pas à me distinguer des autres. J'aurais aimé être comme mes amies, mais d'une certaine manière le fait que j'étais juive me donnait l'impression d'être différente d'elles. Voilà ce que je dois à mon chez-moi : un sentiment de finalité malgré les

frustrations, la nette impression que le fait d'être née juive était un privilège et non une lubie gênante du destin. Après tout, me disait-on, si Hitler ou les nombreux autres tyrans et nations qui ont tenté d'exterminer mes ancêtres étaient arrivés à leurs fins, je n'aurais jamais vu le jour. Je faisais partie du peuple élu. Elu par qui et pourquoi, je ne le comprenais pas bien, mais au début je ne m'en souciais guère. Nous avions nos fêtes et nos célébrations, complètement ignorées de mes camarades de classe. Elles faisaient partie intégrante de notre vie et étaient le lien secret qui nous unissait les uns aux autres, ainsi qu'à tout juif, proche de nous ou éloigné, mort depuis longtemps ou même pas encore né.

La seule fête chrétienne que j'enviais à mes camarades de classe était celle de Noël. Les autres me semblaient des plus ternes. J'aurais aimé avoir mon arbre de Noël, ruisselant de babioles étincelantes, et une féerie de lumières scintillant autour de la porte d'entrée. Maman achetait une dinde cachée, étant donné que Noël est un jour férié légal, mais ce n'était pas la même chose que de faire claquer des diabolotins ou de décorer un arbre de Noël. En fait, tout le monde célébrait Noël : on avait même une petite fête et un arbre de Noël à l'école. Après tout, nos fêtes juives avaient peut-être un charme secret que Noël n'avait pas.

David et moi étions nettement désavantagés pour ce qui était de connaître leur signification exacte. M. Rosenberg comptait sur maman pour nous en expliquer le sens. Mais maman n'arrivait jamais à les distinguer l'une de l'autre, ni à se souvenir pourquoi elle faisait telle ou telle chose.

«Maman, qu'allons-nous célébrer aujourd'hui ?» lui avons-nous demandé un jour de décembre, en nous adressant l'un à l'autre un sourire entendu. Elle était en train d'allumer la *'Hanoukia*, le chandelier à neuf branches, tout en vérifiant que chacune des minuscules bougies soit tout à fait verticale, pour éviter que la cire en gouttant sur le laiton ne gâche un peu la fête.

«Euh ! Euh ! ... Esther, fit-elle d'une voix hésitante.

— Faux ! avons-nous répliqué en chœur.

— Y aurait-il un lien avec le Temple ? demanda-t-elle avec un peu plus d'assurance.

— Oui.

— L'huile de quelqu'un a duré huit jours.

— Oui, mais de qui ?

- D'Elie ?»

Nous n'avions pas l'air convaincus. «Le nom de Judas Maccabée ne te dit rien ?»

Aucune lueur de réminiscence n'éclaira son visage.

«Maman, *'Hanouca*, la fête des lumières, commémore sa reconquête héroïque du Temple. La petite fiole d'huile consacrée a permis d'allumer la Menorah pendant toute la semaine de la Dédicace. Ce fut un vrai miracle.

— Peu importe son nom ! J'aurais préféré qu'il n'ait jamais lancé la chose. Maintenant, il faudra y penser chaque année.»

Pour maman, la plupart des jours de fête étaient une véritable épreuve. Elle observait les traditions comme si l'apaisement de la colère de Dieu en dépendait — non qu'elle en attendît un quelconque réconfort spirituel, mais parce que c'est ainsi qu'elle avait toujours fait les choses dans la famille. L'approche du mois de septembre la jetait dans un abattement profond.

«Trois fêtes juives, trois en un mois — et je n'ai pas encore commencé à réfléchir, à cuire, à nettoyer...»

*Roch Hachana*, le nouvel an juif, était la première des trois et comptait parmi les plus importantes. Vêtus de nos nouveaux habits, David et moi étions assis dans la synagogue attendant avec impatience l'étrange sonnerie de la corne de bélier. Réussir à tirer un son du *chofar* n'est déjà pas une mince affaire. Aussi n'ai-je pas souvent été témoin d'une performance éblouissante dans ce domaine. Un jour de l'an, le rabbin souffla si fort qu'il devint rouge comme une écrevisse et que nous pensions qu'il allait s'effondrer d'un moment à l'autre. Mais l'instrument n'émit aucun son. Ajustant son chapeau et s'armant de toute sa dignité, il gonfla à bloc sa poitrine et souffla tant qu'il put. Le *chofar* n'émit qu'un pitoyable grincement. Le silence respectueux qui suivit fut soudain rompu par le rire étouffé d'un enfant, incapable de le retenir plus longtemps. J'étais heureuse

que ce ne fût pas moi. Le rabbin ôta la corne de bélier de sa bouche et fixa le jeune renégat d'un regard qui dut le pétrifier de terreur. Après cela, nous avons encore attendu un quart d'heure, nous tournant les pouces, fixant le plafond, toussant poliment derrière nos livres de prières, mais l'instrument refusa toute contribution à la fête : cette année-là, aucun son joyeux n'inaugura le *Roch Hachana*.

La semaine suivante, comme la plupart des juifs, nous avons rendu notre visite annuelle aux tombes familiales. Je fus frappée du caractère morbide et ennuyeux de ce prélude au *Yom Kippour*, le jour du Grand Pardon. Tout le monde se regardait d'un air penaud. On ne dépose jamais de fleurs sur les tombes juives. Personne ne sait donc que faire de ses sentiments. On raclait le gravier avec la pointe de ses souliers, pour lire et relire les inscriptions sur les pierres tombales, à croire qu'on pouvait y déchiffrer autre chose que l'année précédente.

«Chéri, penses-tu que nous avons choisi le mot qui convient ?»

«Sont-ils morts depuis tant d'années ? Dieu leur donne de poser en paix ! Où s'en va donc le temps qui passe ?»

Enfants, on nous faisait attendre dans la voiture devant le cimetière. Lorsque les adultes nous rejoignaient, ils avaient l'air très sérieux et clignaient des yeux.

«Papa, dis-nous ce que tu as fait.

— J'ai récité une prière.»

Il a donc pour cela fallu faire quatre-vingts kilomètres jusqu'à cet endroit de Teeside, un dimanche après-midi, après avoir arraché le rabbin du quartier à son fauteuil près de la cheminée, puis poireauter dans le froid automnal pendant ce qui nous semblait une éternité !

«Tu aurais aussi bien pu la dire à la maison ?

— Oui.»

Aucune explication. Nous n'en recevions jamais. C'était quelque chose que, même en grandissant, je n'ai pas pu avaler.

*Yom Kippour* était la fête la plus solennelle du calendrier juif. C'était un jour de jeûne parmi plusieurs autres, mais le seul que maman nous faisait observer. A partir de l'âge de douze ans, je

n'eus pas le droit d'avaler la moindre gorgée d'eau du lever au coucher du soleil. C'était, nous disait-on, le jour où l'on confessait ses péchés à Dieu et où l'on prenait de bonnes résolutions pour la nouvelle année. Les premières années de mon adolescence, j'eus des difficultés à reconnaître mes péchés. J'allais donc à la synagogue pour passer le temps plutôt que pour des motifs religieux plus profonds. Car à la maison je m'embêtais à cent sous de l'heure.

«David, dis-moi quel sera le premier cette année à s'évanouir et à être porté dehors.

— Je parie que ce sera de nouveau Peter.

— Il cherche toujours à se faire remarquer.

— Alors, tu paries combien ?»

Nous attendions avec un plaisir macabre de voir la première victime du jeûne s'écrouler comme une masse. L'année précédente, comme presque toujours, ce fut un homme et nous les femmes, de notre place à la tribune, avions une vue plongeante sur l'assistance masculine. On savait quand cela se produisait. Soudain, on n'entendait plus le moindre bruit. Même mamie cessait de réclamer sa tasse de thé d'une voix gémissante. Puis le service continuait et les papotages, les trépignements de pieds, les bâillements, les étirements et les gargouillements d'estomac reprenaient de plus belle.

Il y avait une partie du service qui me fascinait chaque fois. Subitement, le son des voix s'éteignait, les enfants cessaient de propulser leurs voitures miniatures entre les bancs, et un silence respectueux tombait sur toute l'assistance. Dans la nef, quelques hommes appartenant à la classe des *cohanim* ou prêtres se couvraient la tête de leur châle de prière et, se balançant à la même cadence, se mettaient à psalmodier une prière pour l'assemblée, comme leurs aïeux autrefois dans le Temple. Personne n'était censé les regarder faire, mais je ne les quittais pas des yeux, tellement j'étais fascinée par le charme de la mélodie et le spectacle mystérieux de ces grandes pièces de satin blanc qui se contorsionnaient au-dessous de nous.

Sur ce, la tribune des femmes commençait à se vider. Les unes après les autres, les mères de famille étaient entraînées

vers leur cuisine par d'irrésistibles visions de poulets rôtis, de harengs émincés, de desserts succulents et des divers préparatifs rituels qui allaient marquer la fin du jeûne. Ce soir-là, tout le monde trouverait la nourriture particulièrement bonne. Il était surprenant de voir la quantité que l'on se mettait sous la dent, après avoir, bien sûr, pris la précaution d'amadouer l'estomac pour qu'il soutienne le choc, en avalant préalablement un verre de lait et d'eau de Seltz. Que va-t-il y avoir au menu ce soir ? Le seul fait d'y penser nous mettait l'eau à la bouche, et l'attente devenait quasiment insupportable. Heureusement, le son de la corne du bélier ne tardait pas trop à mettre fin à notre misère et la synagogue se vidait à une allure inhabituelle. Pourquoi traîner à bavarder lorsque le repas était sur la table à la maison ?

*Souccoth*, la fête des Cabanes et de la moisson, suivait de près le jour de l'an et celui du Grand Pardon et de ce fait, passait un peu inaperçue. Il était difficile de prendre des congés supplémentaires au travail ou à l'école.

«Papa, construis-nous une hutte dans le jardin.

— Quoi ?

— Une cabane en bois. Tous les juifs sont censés en faire me.»

David et moi avions l'intention de nous y installer pendant les huit jours que durait la fête et de passer la nuit à la belle étoile dans nos pyjamas et nos sacs de couchage.

«Votre père vous construire une cabane ? Vous n'y pensez pas ! Il sait à peine changer un fusible !»

Nos yeux allèrent de maman à papa, avec le secret espoir qu'il relèverait le défi que contenaient les paroles de maman. Pas de chance. Il fallut nous contenter de ce que le *Heder* allait nous offrir. On nous conduisit, une classe à la fois, dans une espèce de bicoque branlante élevée dans la cour et qui menaçait de s'écrouler au premier éternuement. Des branches et brindilles, auxquelles pendaient fleurs et fruits en plastique, tombaient jusqu'à la hauteur du visage au risque de vous étrangler si vous n'y preniez pas garde. Son petit torse en avant, M. Rosenberg se tenait là, droit et rondet comme un rouge-gorge bien nourri, nous distribuant à chacun un verre de limonade et un petit

beurre. Après la prière de circonstance, on nous permit de nous régaler. Au début, nous gardions les yeux baissés sur notre verre de limonade, puis quelqu'un leva les siens, et l'instant d'après, nous devions tous dissimuler dans la verdure artificielle un fou rire aussi ingrat qu'irrépressible.

Maman insistait pour que nous allions à la synagogue au moins à l'occasion des grandes fêtes juives, mais comme elle ne nous accompagnait que rarement, même cela nous semblait par moments de trop. Il y avait cependant une fête que nous n'aurions voulu manquer pour rien au monde — *Pourim*, la fête d'Esther. En tout temps, la synagogue était assez bruyante, du fait de son va-et-vient perpétuel et des embrassades accompagnant toutes ces allées et venues. Mais le rabbin n'interrompait le service que lorsqu'il n'entendait plus ses propres paroles. Il appuyait alors les coudes sur le pupitre, et tapant du pied, un air de lassitude feinte sur le visage, il fixait la tribune des femmes, d'où venait la majeure partie du bruit, jusqu'au moment où la prise de conscience de l'interruption du service amenait dans la salle un silence repentant et passager. Mais à *Pourim*, plus il avait de chahut, mieux cela valait. Lorsque le rabbin racontait la fameuse histoire d'Esther, nous huions Haman de toutes nos forces à chaque mention de son nom et acclamions bruyamment Esther et Mardochée. Le *'Heder* infligea un jour une pièce de *Pourim* à nos parents. M. Rosenberg m'autorisa à me joindre à une autre classe pour cette occasion. J'étais surexcitée. Enfin, j'allais devenir une star ! Et voilà que je découvris qu'on ne me voulait que pour jouer un rôle de figurant: celui d'un soldat babylonien même pas mentionné dans le récit biblique.

De toutes les fêtes juives, la Pâque était la préférée de tous. En comparaison d'elle, les autres semblaient presque insignifiantes. Huit jours sans gâteaux, biscuits ou cornflakes, huit jours où l'on avait envie de choses qu'on ne mangeait jamais en temps normal, huit jours où maman ne cessait de se plaindre de constipation chronique — je ne sais guère pourquoi j'aimais la Pâque, sinon que les deux premières nuits, connues comme les nuits de *Seder* ou de «service», compensaient largement tous les désagréments. Tout le monde devait être

présent: mamie, grand-papa, les oncles et tantes — bref, toute la famille se réunissait pour célébrer la délivrance de notre peuple de l’esclavage d’Égypte, il y a trois mille ans.

Chaque année, les choses se passaient exactement de la même façon. C’était l’un des attraits de la fête. On savait d’avance ce qui allait venir.

«On ne peut pas encore commencer, on ne peut pas encore commencer», dit mamie hors d’haleine en nous ouvrant la porte d’entrée. Et avant même que nous ayons franchi le seuil, elle était de retour dans sa cuisine.

«Les meringues n’ont pas levé, et Marc n’est pas encore sorti de la baignoire.

— Cela ne m’étonne pas, explosa maman. Sors de là, et vite ! cria-t-elle dans la direction d’où venait le chant rauque d’oncle Marc.

— D’accord, très chère sœur, fut sa réponse sur un ton qui imitait parfaitement celui qu’avait pris maman.

— Et cesse ce vacarme !

— Mais voyons, je m’exerce pour la fête.»

Il continua à rire, à faire du bruit avec l’eau et à fredonner comme si de rien n’était. Maman haussa les épaules et se précipita vers le fauteuil le plus proche.

«Il faut que je m’asseye. Quelle semaine ! Je n’en sup porterais pas une deuxième comme celle-ci. Je suis à bout.»

Elle se laissa tomber comme un sac sur le fauteuil à côté de celui de grand-papa. Comme toujours, il était courbé au-dessus du réchaud électrique à double résistance, s’efforçant de suppléer aux insuffisances de sa circulation en faisant monter un peu de chaleur dans ses mains.

«Ouh-houh» était tout ce qu’il disait, mais c’était suffisant pour sa fille.

«Quels prix ne demande-t-on pas cette année pour les denrées pascales ! Et personne n’a tout ce que l’on veut. J’ai dû aller chez Cohen pour le fromage, chez Steinberg pour le chocolat et chez Blum pour la boisson à l’orange.»

Se souvenant de l’énorme boîte en carton remplie à ras bords

de bocaux, boîtes, paquets et conserves, qui avait été déposée devant notre porte au courant de la semaine, David s'exclama soudain: «Je croyais qu'on pouvait manger de tout à condition que cela ne contienne pas quelque chose qui le fasse lever.

— C'est juste, dis-je d'un air entendu. Nous n'avons pas le droit de manger de levain.»

Après un moment de silence, David demanda : «Y a-t-il du levain dans le fromage, le jus de fruit et la confiture ?»

Papa, qui lisait le journal du soir à l'autre bout de la pièce, souleva la tête et regarda dans notre direction. «Non, répondit-il en jetant un regard oblique à maman, mais à l'époque de la Pâque, on ne peut les acheter que dans les magasins dont les produits portent le label «cacher pour la Pâque» !

— Ce qui signifie que le rabbin a surveillé leur production et l'a bénie, fit David, un peu sceptique. Quelle différence cela fait-il ?

— Une très grande différence : le prix en est doublé.»

Papa n'avait pas beaucoup de sympathie pour le système *Beth Din* déclarant tel ou tel produit cacher. «Pourvu qu'on f paie, ils garantiront n'importe quel produit.»

«A présent Manny, dit mamie à mi-chemin de la cuisine, tu sais qu'il faut faire les choses convenablement. C'est ce que j'ai toujours attendu de ma fille.» La tête de papa disparut derrière le journal. «Dis-moi, demanda-t-elle en regardant maman, tu as fait tremper la verrerie, n'est-ce pas ?

— Oui, maman.

— Et tu as sorti ton service de porcelaine pascal ?

— Oui, maman.

— Et tu as vérifié dans tous les coins qu'il ne restait plus la moindre miette de pain ?

— Pourquoi crois-tu que je suis épuisée de fatigue à ce point ?»

Je ne pus m'empêcher de sourire. Une des traditions dont nous nous dispensions dans notre maison était celle où le père, armé d'une torche électrique et suivi de ses enfants, allait à la recherche d'un éventuel reste de levain qui aurait échappé au nettoyage de printemps. Papa jugeait un tel exercice parfait-

tement inutile, étant donné qu'aucune miette de pain qui se respectait n'aurait osé défier ni l'aspirateur de notre aide ménagère ni le tour d'inspection fort méticuleux de maman.

«Bonsoir, tout le monde ! Marc entra dans la pièce, le teint frais, la mine superbe. Un baiser des enfants, puis nous allons commencer.

— Il était temps !» gronda maman qui ressentait la façon dont son plus jeune frère prenait toujours la conduite des opérations ce soir-là.

On passa à table — une table splendide ! La nappe, d'une blancheur éblouissante, rendait un son de papier froissé à chaque fois qu'on la frôlait du genou. La meilleure argenterie avait été polie au point de refléchir parfaitement l'image de la personne assise en face. Devant chacun, un minuscule gobelet d'argent étincelait à la lueur des bougies. Un napperon brodé couvrait trois morceaux de pain azyne, ajoutant au tableau une touche saisissante d'écarlate et de saphir. En allant nous asseoir à notre place, David et moi écarquillions les yeux et restions bouche bée devant une telle splendeur.

«A quoi cela sert-il ?» demanda David en montrant du doigt m œuf dont la coquille avait été marquée au fer rouge et qui se trouvait parmi d'autres objets symboliques sur un plat au milieu de la table. Nous étions tellement habitués à voir chaque année ces spécialités pascales, qu'il fallait un moment avant que nous nous rendions compte de leur présence et de notre totale ignorance de leur signification. Même si on nous l'avait expliquée l'année précédente, nous l'oublions toujours au cours des douze mois qui suivaient.

«Il symbolise le Temple détruit depuis des siècles. Certains rabbins sont d'avis qu'il parle aussi d'espoir et de vie nouvelle, expliqua oncle Marc.

— Et cela ? David désignait l'os qui se trouvait à côté.

— Il représente l'agneau que l'on sacrifiait autrefois pour nos péchés dans le Temple à l'époque de la Pâque, et bien sûr aussi les nombreux agneaux dont le sang était badigeonné sur le cadre de la porte des maisons Israélites.

— Et ceci ? David prit en main un brin de persil.

— Ceci nous rappelle le bouquet d’hysope qui servait à appliquer le sang sur les poteaux et le linteau.

— Et cela ?

— David, tais-toi et attends, gronda maman. Où sont les *Haggadahs* ?» Elle chercha du regard sur l’étagère du buffet les recueils contenant le rituel du soir de la Pâque, mais oncle Marc était déjà en train de les distribuer.

«Ne me donne pas celui-là. Je l’avais l’année dernière, et les caractères sont trop petits.

— Qui a le mien, celui avec la tache de vin sur la page cinquante-deux ?

— Quelqu’un a gribouillé sur celui-ci l’année dernière.

— Je veux celui qui a les images en couleurs des dix plaies.

— Zut, j’ai oublié mes lunettes.» Papa fouilla dans ses poches.

Maman soupira. «Quelqu’un voudrait-il commencer ?

— Bon, David, vas-y, dit oncle Marc, pose les quatre questions.

— Lesquelles ?» demanda David.

Il savait fort bien de quelles questions il s’agissait. En fait c’était pour lui le moment de gloire, où l’attention de tous était fixée sur le plus jeune enfant mâle dont les questions constituaient le point de départ de tout le rituel du soir de la Pâque. Mais il ne put s’empêcher de taquiner oncle Marc.

«Celles que tu veux», répondit celui-ci.

Après avoir ouvert nos *Haggadahs* et récité les prières d’introduction appropriées, mamie alluma les bougies, et David lut les fameuses quatre questions :

«Pourquoi cette nuit est-elle différente de toutes les autres nuits, et pourquoi mangeons-nous du pain sans levain ?»

«Pourquoi mangeons-nous des herbes amères à la place des légumes ?»

«Pourquoi mettons-nous deux fois la main dans le plat ?»

«Pourquoi mangeons-nous adossés à notre chaise ?

— Et pourquoi poses-tu les mêmes questions chaque année ? lui demanda Marc en grimaçant un sourire. Parce que tu reçois chaque année la même réponse !»

Grand-papa se mit à lire le long et savant commentaire

rabbinique de la *Haggadah*. Le mot *Haggadah* signifie «récit», car elle raconte l'histoire de notre fuite d'Égypte, mais je n'ai jamais pu me souvenir de toutes les réponses. Il devint de plus en plus lent, jusqu'au moment où ses mots finirent par s'en tortiller en un ronflement sonore. Je n'ai jamais su si les coussins que mamie arrangeait sur sa chaise pour le soutenir devaient l'aider à simuler qu'il s'y adossait ou à rester éveillé.

«Nom d'une pipe ! Lis la suite, cria mamie à Marc, sinon toute la nuit y passera.

— Pas encore, il n'est pas tout à fait endormi.

— Oh regarde ! s'exclama David, levant sa *Haggadah*. Tu vois cette image des soldats égyptiens au milieu de la mer Rouge ? Si je tire cette languette, l'eau reflue et les recouvre, et ils périssent tous noyés.

— Oh ! le vilain petit garnement !» s'exclama Marc, fasciné par les images du livre.

On entendit un nouveau ronflement à la tête de la table, et oncle Marc se mit à chanter dans un hébreu parfait. Je me souvins de la remarque de M. Rosenberg : «Votre oncle Marc — comme il chante bien, quelle diction, quelle intensité, quelle prononciation ! Il chante comme je ne l'ai pas entendu depuis

•ngtemps, à la manière des *'Hassidim*, les orthodoxes entre les ihodoxes. Il n'y a rien de plus beau.»

Il avait en effet une magnifique voix. On ne pouvait s'empêcher d'en être impressionné. Mamie l'observait, d'abord avec un regard tendre et admiratif, mais l'instant d'après avec indignation, car il venait de s'arrêter au beau milieu d'une phrase pour discuter avec papa des scores des matchs récemment disputés par *Newcastle United*.

«Continue», fit-elle d'un ton sec. Et lorsqu'il reprit le chant, elle poursuivit sa conversation avec maman derrière le paravent de leurs *Haggadahs*.

«Par quels moments affreux nous avons dû passer en Égypte !» murmura grand-papa. Tout le monde le regarda d'un air étonné. «Et dire qu'il a fallu endurer tout cela !» Chose étrange, on avait l'impression que pour lui c'était hier que cela était arrivé.

Mon père se mit soudain à pouffer de rire comme un écolier polisson. Les taquineries de Marc avaient toujours cet effet sur lui. Il croisa le regard de grand-papa, s'éclaircit la gorge, puis marmonna : «Nous étions esclaves en Egypte...

— Manny, cria mamie sur un ton de dignité offensée, lirais-tu par hasard le texte de la traduction anglaise ? Nous ne voulons pas de cela dans cette maison. Chez nous, on est orthodoxe, et non libéral.»

Je savais que papa était allé une fois ou l'autre à la nouvelle synagogue libérale voir ce qui s'y faisait. Leurs services étaient à moitié en anglais, et ils n'observaient les traditions juives que dans leurs grandes lignes. Cela lui convenait parfaitement. Il avait essayé de dissimuler l'intérêt éveillé en lui, mais rien n'échappait au flair de sa belle-mère.

«Ce vin est horrible, dit maman pour changer de sujet, celui qui a foulé ces raisins a dû oublier de se laver les pieds.

— Vide tranquillement ton deuxième gobelet, ma chère sœur, après cela, nous avons un vrai régal en perspective.»

C'était le tour des herbes amères. Grand-papa se réveilla ei grognant, vit que tout le monde fixait le plat pascal et prit un gros bout de raifort. Il le coupa en minces bûchettes, qui firent le tour de la table. Je les ai passées aux autres jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'une toute fine.

«Tu dois pouvoir en sentir le goût, me dit mamie en jetant un coup d'œil sur le minuscule fragment que je tenais en main, et ce n'est pas censé être une friandise. C'est pour te rappeler ce que tes ancêtres ont souffert.»

Chacun plongea son raifort dans un saladier contenant un mélange grisâtre appelé *'Harosseth*. Pouah ! On y avait mis de bonnes choses, comme du vin, des pommes et des noix, mais il était censé représenter le mortier utilisé par les Israélites, et pour moi, c'était exactement le goût qu'il devait avoir.

Puis on a mangé un sandwich de raifort et de *'Harosseth* entre deux petits morceaux de pain azyme. Comme il symbolisait l'une des briques confectionnées par les Israélites, ce n'était pas étonnant que grand-papa ait eu l'impression que l'exode avait eu lieu l'année dernière.

Il ne restait plus qu'une épreuve d'endurance avant le repas proprement dit : un récipient avec des œufs durs qui flottaient sur de l'eau salée — les yeux et les larmes de mes ancêtres. Je dus faire des efforts pour ne pas vomir, car je ne supporte pas les œufs, quelle que soit la façon dont ils sont préparés. A partir de ce moment-là, il nous fallut surveiller attentivement les faits et gestes de grand-papa. Des trois morceaux d'azyme disposés sous le napperon, il tira celui du milieu et le brisa en deux. L'une des moitiés était *Vafikomen*, le symbole de l'agneau pascal. Grand-papa devait le cacher et nous, après l'avoir découvert dans sa cachette, le lui revendre.

On nous servit un repas gargantuesque : pâté de foie maison, soupe au poulet, coquelets cuits à la broche, ragoût sucré du nom de *tsimmès*, fruits et meringues, gâteaux à la noix de coco et à la cannelle. Tout en nous régaland, nous ne quittions pas grand-papa des yeux.

«Grand-papa, l'as-tu déjà caché ?

— Oui.

— Mais pas comme l'année dernière, où tu avais oublié sa cachette jusqu'au moment où maman s'assit dessus. Nous avions été Gros-Jean comme devant !»

Tout le monde sauta de sa chaise pour fouiller la maison de fond en comble, derrière chaque rideau et dans le dernier des tiroirs. Marc nous observait, l'air amusé.

«Le voilà, s'exclama David, brandissant triomphalement le morceau de pain azyme.

— Ce n'était qu'un leurre, cria grand-papa en exhibant cinq morceaux identiques qu'il feignait d'avoir trouvés dans différents coins de la pièce.

— Allons, grand-papa, c'était le bon. Quinze shillings partagés entre David, moi et la petite !

— Je ne le veux pas cette année.

— Mais tu es obligé de le vouloir.

— Pourquoi ?

— C'est ... c'est la tradition.»

Après quelques taquineries supplémentaires, maman nous obtint un prix raisonnable. On se remit à table, et grand-papa

prit *V Afikomen*, le rompit et le bénit, puis le fit passer. Plus aucune nourriture solide ne devait toucher nos lèvres cette nuit-là. Il prit ensuite la troisième coupe de vin, et nous en avons tous bu. Mamie alla ouvrir la porte d'entrée — pour Elie. David et moi la regardions faire, retenant notre haleine. Viendrait-il cette année boire son gobelet de vin et nous annoncer la venue du Messie ? Non, il n'est jamais venu. Chaque année nous étions tous déçus — tous, sauf mon père qui buvait à sa place le vin qui lui était réservé. La pensée me vint que s'il devait un jour se montrer, il serait incapable de tenir sur ses jambes après avoir fait sa première rue ; mais je me dis que, comme le Père Noël, il devait avoir plus d'un tour dans son sac pour résoudre de tels problèmes.

Grand-papa pria que la colère divine frappe les nations qui ne croient pas en Dieu, puis nous avons bu une dernière fois. J'ignore de quelle manière papa s'y est pris, mais il heurta son gobelet avec le coin de sa *Haggadah* et le contenu en fut projeté à l'autre bout de la table. Comme hypnotisés, nos yeux étaient rivés sur la flaque rouge qui ne cessait d'envahir la nappe, jusqu'au moment où mamie, se rendant compte que le service était interrompu, leva la tête et courut chercher un chiffon à la cuisine.

«Manny, c'est à toi que j'enverrai cette année la facture de la blanchisserie.

— Mais maman, dit ma mère, prenant à notre grand étonnement la défense de papa, il n'a pas eu de chance. Nous avons laissé tomber les gobelets tant de fois que leurs pieds sont tout tordus et qu'ils se renversent pour un rien.

— Et c'est la faute de qui ?

— Hum ! répliqua maman, consciente du risque qu'elle prenait, n'est-ce pas toi qui as renversé ton gobelet l'année dernière ?»

Mamie ne réagit pas. «Marc, commence à chanter !

— A tous un joyeux *Pessa 'h* ! fit celui-ci en nous adressant un large sourire. Ce n'est pas un vrai *Pessa 'h*, si personne ne renverse son vin.»

Puis il entonna les chants populaires traditionnels, chantant de

plus en plus vite, nous forçant, David et moi, à abandonner la partie. Mamie préféra chanter d'autres mélodies, celles de sa jeunesse. Papa, le seul à avoir une belle voix, ne pouvait pas suivre les paroles en hébreu. La cacophonie atteignit son point culminant pendant le chant de *The Kid Sold for Two Farthings*, puis soudain ce fut la fin, et les recueils furent fermés pour une autre année.

«L'année prochaine à Jérusalem.

— Et je t'en prie, ô Dieu, fais que British Airways réduise ses tarifs.»

# 4

Je suis redevable à l'Église anglicane de mes études secondaires. A l'époque, il n'existait pas d'externat juif, et s'il y en avait eu un, mes parents l'auraient trouvé «trop étroit». Ils voulaient que leurs enfants se sentent à l'aise dans la société et la culture du pays de leur naissance et qu'ils fréquentent de bonnes écoles libres, réputées pour leurs succès scolaires. La *Newcastle Church High School* sembla le mieux satisfaire aux exigences de mes parents. La plupart de mes camarades de classe au *Heder* allaient à la *Roman Catholic Convent School*. Leurs parents étaient d'avis qu'un autre groupe religieux minoritaire\* aurait plus de compréhension pour les juifs, mais maman avait en horreur l'ambiance sombre et morose des couvents avec leurs murs couverts d'emblèmes et de symboles étranges, et elle ne pouvait supporter l'idée que sa fille soit enseignée par des religieuses. De plus, quand elle avait mon âge, elle avait fréquenté la *Sunderland Church High School* — et elle avait survécu. Cela avait été pour elle la seule occasion de se mêler à des non-juifs, mais comme il y avait trois autres jeunes filles juives dans sa classe, elle n'en avait guère profité.

«J'avais un professeur principal, me raconta-t-elle tout en préparant mes habits pour ma première journée d'école secondaire et en vérifiant qu'ils étaient tous étiquetés à mon nom, qui nous disait souvent : «Ces dernières années, nos élèves juifs ont été remarquablement brillants. Je suis très déçue que les quatre que j'ai actuellement dans ma classe fassent exception à la règle.»

— N'as-tu pas bien travaillé ?

— Nous étions toujours en difficulté, généralement pour avoir

\* C'est le cas de l'Église catholique en Grande-Bretagne (N.d.T.)

bavardé ou rigolé. D'ailleurs, à quoi bon nous appliquer à l'étude ? On n'a pas besoin de réussir des examens pour se marier et avoir des enfants, ou bien ? Il est vrai que les temps ont changé. Tu as des possibilités qui ne m'ont jamais été offertes.»

Si le lycée qu'elle a fréquenté n'a pas apporté grand-chose à maman sur le plan académique, il a du moins respecté sa religion, même si c'était à contre-cœur. Le moindre soupçon d'antisémitisme a toujours été soigneusement camouflé.

«L'Eglise anglicane est très tolérante. On y est plein de compréhension pour les juifs», me dit-elle.

Lorsque je me mis en route, ce matin-là, ses dernières paroles retentissaient à mes oreilles : «S'ils abordent un sujet relatif à la religion, tu n'as qu'à dire que tu es juive et ne pas participer.» La cloche du lycée retentit. En un instant, la classe se vida, et je m'y retrouvai seule, assise devant mon nouveau pupitre, passablement tailladé et branlant, le seul qui soit resté après que les autres filles aient choisi le leur. A l'évidence, j'étais la seule vive de ma classe. Le professeur continua à remplir le registre. Il me mis à remuer, et mon pupitre grinça. Elle leva les yeux ; et, m'ayant aperçue, fronça les sourcils.

«Eh bien ! Pourquoi n'es-tu pas allée avec les autres ?

— Je suis ... juive.

— Ne reste pas ici à ne rien faire. La prière pour les juives, c'est dans la troisième salle à gauche, en descendant le couloir.» Son regard ne me quitta pas avant que je n'aie refermé la porte de la classe sur moi.

La prière pour les juives ! Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Je descendis le long couloir mal éclairé, jetant un coup d'œil par la vitre de chaque porte en quête de quelque chose qui pouvait ressembler à des jeunes juives en train de prier. L'idée même me semblait incongrue. Jamais encore je n'avais prié qu'avec des filles ; en fait, je n'avais encore jamais prié réellement. Les hommes le faisaient toujours pour nous.

Ayant trouvé la salle, je me démenai pour tourner la poignée de la porte, tandis que cinq paires d'yeux m'observaient d'un air surpris à travers la vitre.

«Tourne-la dans l'autre sens», cria l'élève chargée de la surveillance. Assise sur le couvercle incliné d'un pupitre, elle faisait face aux autres filles.

«Entre donc et n'aie pas peur. Allons, présente-toi. Dis-nous qui tu connais et avec qui tu es en parenté.

— Marilyn, tais-toi et laisse-la s'asseoir.» La jeune surveillante sourit et m'indiqua d'un signe de tête un des bancs près du pupitre sur lequel elle était perchée. Je m'y affaissai. «As-tu apporté ton livre de prières ? demanda-t-elle gentiment.

— Non.

— Tu le feras demain.»

Je pris mentalement note qu'il fallait que je demande à maman où se trouvait mon *siddour* relié en ivoire, que j'avais reçu en cadeau lorsque j'avais été demoiselle d'honneur à un mariage.

«Nous sommes certainement cousines, car je suis en parenté avec tout le monde», me souffla Marilyn par-dessus l'épaule.

Les trois autres filles se taisaient et gardaient la tête baissée. L'une d'entre elles tournait et retournait son livre de prières sur son pupitre.

«Sharon !» Elle sursauta à la voix de la surveillante. «C'est à toi de lire.

— Hum ! Que dois-je lire ?

— Un passage du service du matin, bien entendu.»

Fébrilement, Sharon fit voler les pages couvertes de caractères hébraïques. «Il est très long, fit-elle la gorge serrée. Où dois-je commencer ?

— Où tu voudras, répondit la surveillante, exaspérée, ça m'est égal.

— Page huit, Sharon, suggéra Marilyn en poussant un petit rire étouffé, le paragraphe où l'on remercie Dieu de n'être ni une femme ni un non-juif.»

Sharon commença à lire le texte hébreu d'une voix hésitante, trébuchant sur chaque deuxième mot. Je poussai un soupir de soulagement. Quand mon tour viendrait de lire, je pourrais au moins le faire un peu plus facilement que cela. La surveillante bâilla. Marilyn pouffa de rire.

«Quelque chose d'amusant, Marilyn ? fit la surveillante.

— Oh, juste une pensée qui m’a traversé l’esprit, répondit-elle la tête penchée, fixant son aînée un petit moment. Devine avec qui j’étais hier soir ?» Elle roula son chewing-gum sous sa langue et l’y retint. «Danny Greenstone. Il m’a emmenée au Grey’s Club.

— Je ne te crois pas. Il ne sort jamais avec personne.

— Il prétend que son cousin t’aime bien.»

Marilyn étendit ses jambes sur le côté du pupitre. Ses collants noirs étaient tout troués, et les cercles de peau blanche qu’ils laissaient apparaître étaient encadrés de vernis à ongles. Je ne pouvais pas m’imaginer qu’un garçon ait pu l’emmener dans une boîte de nuit.

«Il me connaît à peine. Hum ! Sharon, ordonna la surveillante d’un ton sec, continue à lire, n’importe quoi, et le plus vite possible. Voilà le professeur de service. Faisons au moins semblant de prier.»

Sharon ânonna encore quelques phrases de sa voix sourde et monotone. Nous osions à peine lever la tête en entendant des pas lourds s’approcher, puis passer lentement devant la porte.

— Amen !» cria Marilyn, interrompant les louables efforts de baron. Elle ferma bruyamment son livre de prières, le baisa puis le lança sur son pupitre. Je surpris une expression douloureuse sur le visage de Sharon, et j’eus pitié d’elle.

«Sa mère a raconté à ma tante Phyllis qu’au mariage de Lisa, il a voulu à tout prix savoir qui tu étais.

— Venez, les filles, les portes sont ouvertes, c’est le moment des annonces.» La surveillante s’empressa de sauter de son pupitre pour courir à la salle des fêtes.

«Où allons-nous ? demandai-je à Sharon, déçue que la conversation passionnante dont j’avais involontairement été témoin ait été interrompue de façon si abrupte.

— Tu n’as qu’à suivre les retardataires et les musulmans.

— Les musulmans ont-ils aussi leur prière ?

’— Bien sûr que non. Ils font leurs devoirs de classe.»

Alors, me demandai-je en pénétrant dans la grande salle silencieuse où nous nous sommes mises en rang sous le regard pétrifiant de la directrice et du corps enseignant, pourquoi nous

obligeait-on à jouer une pareille comédie ? Je ne l'ai jamais su. Le faisait-on dans toutes les écoles confessionnelles ? J'avais des doutes là-dessus. Mais ce qui est certain, c'est que j'éprouvais le sentiment d'être mise en évidence et que j'aurais mille fois préféré être comme les autres.

C'était le même problème avec les «repas cachés», le service des repas scolaires organisé par plusieurs dames de la synagogue du quartier. A l'heure du déjeuner, j'étais obligée de me rendre toute seule dans la rue qui fait le coin avec celle du lycée, ce qui m'ôtait toute possibilité de fraterniser avec mes camarades de classe. Là, du fait que les autres enfants n'allaient pas à la même école et que je les connaissais à peine, je m'asseyais à l'écart et mangeais toute seule. La nourriture était médiocre. On nous servit un jour des œufs au plat sur de la purée de pommes de terre à peine écrasées — cela coûtait d'ailleurs les yeux de la tête — et maman se laissa attendrir. Je pus dorénavant manger avec les autres au lycée.

Même s'il m'arrivait parfois de me sentir seule, j'étais assez heureuse à l'école. Les lames des planchers et les marches de; escaliers de pierre étaient usées par le piétinement continu des solides chaussures des écolières. Les murs des longs couloirs étaient couverts de photos d'anciennes élèves, sans doute depuis longtemps mères et grand-mères. C'était comme si l'on faisait partie d'une grande machine d'un âge respectable dont les rouages tournaient d'année en année, formant une génération après l'autre et dont le produit manufacturé était les jeunes femmes de Tyneside. Nous portions toutes une robe-chasuble vert bouteille et une blouse bleu marine, des chaussettes marrons et un imperméable ficelé comme un sac à la taille, qui n'avantageait nullement nos rondeurs d'adolescentes. Le chapeau était obligatoire — un compotier de feutre, acheté deux tailles trop grand, parce qu'il rétrécissait sous la pluie. Nous le fixions sous le menton à l'aide d'un élastique noir qui nous gratouillait désagréablement et l'ôtions en moins de deux dès que des élèves du lycée de garçons du quartier apparaissaient à l'horizon.

Les garçons non juifs ! Ils étaient le cauchemar continu de

maman. Qu'advierait-il si je devais en rencontrer un, l'aimer et — horreur des horreurs — l'épouser ?

«Tu as atteint l'âge, me dit-elle après mon quinzième anniversaire, où tu dois comprendre que tu ne peux plus participer aux surprises-parties de tes camarades de classe.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles invitent ... des garçons.

— Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Rien, à condition qu'ils soient de la sorte qui te convienne, de la sorte cacher.

— Mais je ne veux pas encore me marier.

— Il vaut mieux ne pas jouer avec le feu !»

De toute façon, je n'avais pas souvent l'occasion de me mêler à mes camarades en dehors des heures de classe. Le samedi après-midi, on allait toujours en famille chez mamie à Sunderland, et le matin, il fallait faire les courses. Parfois, je passais toute une heure à attendre la liste des achats. Le cerveau de maman fonctionnait de façon très méthodique, et il était parfois onze heures quand il se branchait sur les courses.

ennui engendrait le ressentiment. «Je croyais que nous avions pas le droit de faire nos achats le jour du sabbat, j'arrivais-tandis qu'elle mordillait le vieux crayon qu'elle portait toujours dans la poche de son tablier.

— Mais si, fit-elle d'un air distrait.

— Et pourtant, tu ne me permets pas de jouer dans l'équipe de hockey ou de faire partie du groupe théâtral du lycée, parce que les répétitions ont lieu le sabbat.

— Ce n'est pas la même chose.»

Pas la même chose ? Et qu'en est-il donc des consultations de papa le samedi matin ou de notre voyage en voiture à Sunderland le samedi après-midi ? Pas la même chose, parce que cela ne concernait que mes affaires, et non les leurs ! Parfois je boudais pendant tout le trajet jusque chez mamie, regardant fixement par la fenêtre de la voiture, refusant de me mêler à la conversation. Nous dépassions de petits groupes d'hommes barbus portant de longues redingotes et des chapeaux noirs lustrés faisant leur promenade sabbatique.

«Voilà où mène le fanatisme, s'exclama ma mère, se tournant vers moi, et hochant la tête dans leur direction. Je n'irai jamais aussi loin qu'eux, mais il y a certaines normes que je tiens à maintenir.

— J'aimerais bien qu'ils se rendent compte qu'ils sont en Angleterre, et non en Pologne, marmonna papa, et que nous vivons au vingtième siècle ! Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait toujours de l'antisémitisme dans l'air. J'ai combattu pour ce pays, ne l'oublie pas.

— N'ai-je donc pas fait assez souvent briller tes médailles ?»

La voiture s'arrêta devant la porte de mamie. Maman se retourna et remarqua mon sac à ouvrages sur mes genoux.

«Shelly, tu n'as quand même pas emporté ton tricot ? Aujourd'hui, le jour du sabbat ! Que va dire mamie ? Elle va croire que je ne suis pas capable d'élever correctement ma fille.»

Je pris mon sac d'un air provocant et entrai dans la maison. Depuis que Marc était parti faire des études de sociologie à Londres, le tricot était mon seul remède contre la monotonie di samedi après-midi.

La voix des commentateurs sportifs retentissait dans toute la maison. Grand-papa, affalé dans un fauteuil devant la télé, ronflait à faire trembler les murs.

«Attendez un peu, marmonna mamie. Dès que commenceront les courses de chevaux, il se réveillera.

— N'a-t-il pas de nouveau fait un ou deux petits paris ?

— Tu appelles cela des «petits paris» ? Tu devrais connaître ton père.

— Je croyais qu'il nous était interdit de regarder la télé le sabbat, fis-je d'un ton hypocrite.

— C'est anodin en comparaison des jeux d'argent, rétorqua mamie.

— Est-ce à toi de parler ainsi avec ta cigarette à la bouche ?» demanda maman en riant.

Mamie haussa les épaules et se carra dans son fauteuil. Un coup de sonnette la fit sauter au plafond. «Vite, vite, où vais-je la mettre ? Je parie que c'est Moshé et Pearl.»

Moshé et Pearl étaient réputés dans la famille pour leur orthodoxie tatillonne. Ils avaient même conçu l'installation électrique de leur maison de manière à ce que la lumière s'allume automatiquement le sabbat. Mamie se précipita vers un pot de fleurs et enfouit les cendres et le bout de sa cigarette dans la terre. Grand-papa, qui venait de se réveiller, murmura : «Il ne faut pas s'étonner que rien ne pousse chez nous.» Je reléguai mon tricot sous la chaise, en poussant un soupir. Je n'allais quand même pas compromettre la réputation de la famille !

«Cette loi juive ! me dis-je. Je ne sais qu'en penser. N'est-elle là que pour être imposée aux enfants par les adultes et leur gâcher le plaisir ? Peut-on en grandissant se libérer de son emprise ?» Après tout, si l'on était aussi riche que Moshé et Pearl, il y avait moyen de la contourner. Dieu ne semblait pas prendre trop au sérieux les petits écarts de la plupart des juifs adultes de ma connaissance. Ils violaient le sabbat, mangeaient de la nourriture non cachée dans les restaurants, allaient à la synagogue quand ils en avaient envie — sans être pour autant frappés par la foudre. Le rabbin du quartier lui-même s'était résigné à autoriser sa communauté à garer les voitures devant

la synagogue, plutôt que dans la rue à côté. Car de toute façon, tout le monde savait que tout le monde venait en voiture. Quelle était l'attitude de Dieu ? Attachait-il de l'importance à ces choses ? En supposant que je concentre mes efforts sur les seules lois que je connaissais, j'aurais sûrement été incapable de me conformer à toutes. Et même si j'en avais été capable, cela ne m'aurait guère rapprochée de Dieu. Où était-il et qui était-il au juste pour mériter un tel effort de ma part ?

Un jour, je me rendis à la synagogue avec l'intention d'y chercher Dieu. Autrement, je ne savais pas où aller pour le trouver. Je me dis qu'une ambiance religieuse fournirait l'occasion à cet être mystérieux, qui se cachait derrière les nuages, de communiquer avec moi. J'avais besoin d'en savoir plus à son sujet — plus que le simple fait qu'il m'avait créée et élue. Je voulais savoir qu'il s'intéressait à moi, je voulais connaître et sentir sa présence à mes côtés. Quelqu'un me donna un coup de coude et me souffla à l'oreille : «As-tu remarqué

John Greenbaum là en-bas ? Il ne me revient qu'à moitié.» Je détournai la tête.

Derrière moi, une dame à la taille imposante chuchota juste assez fort pour que je l'entende : «Pourquoi Mme Davidman porte-t-elle ces chapeaux ridicules ? Ils ne lui vont pas du tout.» Je m'efforçai de ne pas écouter ces bavardages et commérages tout autour de moi.

«O toi qui demeures au-delà des voûtes dorées de cet édifice, es-tu là et m'entends-tu ?» Seul le silence me répondit. Les portes du ciel restèrent closes. Je ne ressentis rien et rentrai chez moi, déçue.

Par moments, la vie me semblait absurde et vaine. J'avais seize ans et je travaillais avec frénésie, jour et nuit, pour réussir le brevet, être ensuite reçue au baccalauréat, puis admise à l'université, pour ensuite trouver un bon emploi et gagner beaucoup d'argent — manger et trimer, trimer et manger, et un jour mourir. Et si je devais mourir sans savoir pourquoi j'avais vécu ? Quelle misérable existence, quel gaspillage !

Maman éprouvait de l'inquiétude à mon sujet.

«Maman, fis-je un jour, en la regardant déplacer pour k sixième fois les chandeliers sur le buffet, dis-moi, en quoi consiste la vie ?

— Eh bien, répondit-elle en poussant du bout du doigt l'un des chandeliers d'un quart de millimètre vers la gauche, tu vas rencontrer un gentil garçon juif, avoir une jolie maison, de charmants enfants, une belle voiture...

— Et après cela ?

— Après quoi ?

— Après avoir eu tout cela ?

— Que veux-tu de plus ? Oh, toi et tes questions ! Pourquoi ne pas prendre les choses comme elles sont ?»

La plus haute ambition de maman était de me voir bientôt sous la *Houppa*, le dais de fleurs dressé dans la synagogue à chaque mariage. C'est dans cette perspective et pour me permettre de sortir un peu «en toute sécurité» qu'elle m'expédia au club de jeunes juifs, mise sur mon trente-et-un. L'ennui, c'est que toutes les autres filles s'étaient également mises sur leur trente-et-un.

Malgré cela, je fis ma première touche en un rien de temps et la ramenait fièrement à la maison.

«Comment disais-tu qu'il s'appelle ? me demanda maman une fois l'entrevue terminée et la porte d'entrée fermée à clef. Cela me dit quelque chose... Une minute ! ça y est. Je sais qui est son père. Il a un commerce de sous-vêtements. Ce n'est rien pour toi. Tu peux faire beaucoup mieux.»

J'essayai une nouvelle fois.

«Sa famille est trop orthodoxe.»

Et encore une fois.

«Sa mère n'est qu'à moitié juive.»

Quand en fin de compte je fis une conquête satisfaisante, un certain Samuel, notaire en herbe mais pas bavard pour un sou, tout le monde fut ravi, sauf moi. Entre-temps, j'avais presque fait le tour des garçons du club et m'étais mis à dos presque toutes les filles, de sorte que j'avais de moins en moins de raisons d'y retourner. Il y avait d'ailleurs aussi les surprises-parties et les soirées discos. J'attendais ces festivités avec impatience, puis les détestais parce qu'elles avaient trompé mon attente. Le vrai plaisir, je le trouvais à me préparer pour mes sorties : l'agréable sensation à me prélasser dans mon bain, le coup de peigne et de fer à friser, la touche de rouge à lèvres et de mascara, la douceur soyeuse des collants neufs. L'œuvre d'art une fois achevée, l'on fait son entrée dans une coûteuse effluve de poudre et de parfum. On jette des regards furtifs à droite et à gauche pour voir qui a remarqué la grandiose arrivée. Personne. Tout est comme les autres fois : les mêmes invités, la même musique, les mêmes papotages, et l'on se demande pourquoi on a pris la peine de venir.

«Il doit y avoir plus que cela dans l'existence, mais où et comment le trouver ?»

Ma question reçut un premier élément de réponse de la façon la plus inattendue. Il y avait dans ma classe au lycée une fille qui s'appelait Mary. Pendant des années, je l'avais ignorée poliment ou, quand je ne l'ignorais pas, j'étais tout sauf polie avec elle. Elle avait de longues nattes, portait des lunettes intégralement remboursées par la Caisse de maladie,

et sa jupe tombait jusqu'à la hauteur de ses robustes chaussures. A l'époque, la mienne s'arrêtait un peu au-dessus de mes genoux, et cela uniquement parce que l'école l'exigeait ainsi. Mary détestait la musique pop, et moi j'étais attirée par tout ce qui était «dans le vent». Ses parents étaient missionnaires et de ce fait, il y avait un monde entre elle et moi. Soudain, je commençai à la remarquer. Je ne puis dire ce qui m'attirait vers elle. Peut-être avais-je été frappée par l'éclair de compassion qui passait dans ses yeux lorsque je la taquinais ou me moquais d'elle. Jamais le moindre reproche, aucune bouderie, pas de réplique blessante, mais une certaine dignité et un calme qui la distinguaient de toutes les autres filles.

«Mary ?

- Oui ?»

Nous étions dans le vestiaire, nous évertuant à mettre nos chaussures de hockey. Elle était penchée en avant et me tournait le dos. S'étant retournée, elle se redressa, en poussant un léger soupir.

«Ha, comme je déteste ce jeu !

— Oui, je l'ai remarqué. Tu cherches toujours à courir dar. la direction opposée, lorsque tu vois arriver la balle.» Elle sourit d'un air penaud. Je ramenai mon genou sous le menton. D'instinct, elle se rapprocha et vint s'asseoir sur le banc à côté de moi. Nos têtes étaient à moitié cachées par les imperméables verts suspendus aux crochets au-dessus de nous.

«Le nouveau prof de français va à ton église, n'est-ce pas ?

— Oui.»

Je me tus. Comment trouver les mots pour exprimer ce que je voulais lui dire ? «Elle a l'air ... très épanouie.

— Oui, et elle l'est. C'est d'autant plus étonnant qu'à la maison, elle soigne un père impotent.

— Qu'est-ce qui la rend alors si heureuse ?

— C'est le fait d'être chrétienne.

— Je ne sais pas. On n'a pas le choix en la matière : ou bien l'on naît juif, ou bien l'on naît chrétien.

— Pas du tout ! on ne naît pas chrétien, on le devient parce qu'on en a décidé ainsi.»

Je regardai Mary en silence. Ce qu'elle disait était incompréhensible. «Qu'est-ce qu'un chrétien ?» ai-je fini par lui demander.

Elle respira profondément. «Viens à mon église, et tu le verras toi-même.»

J'éclatai de rire. Quelle idée ! Moi, aller dans une église, avec une figure comme j'en ai une, pour que tout le monde me dévisage et se demande si je ne me suis pas trompée de lieu de culte ! «Non merci», répondis-je, empoignant ma crosse de hockey. Je sortis en courant vers le terrain de jeu.

Mais je ne pus chasser les paroles de Mary de mon esprit. Plusieurs de mes camarades de classe commencèrent à fréquenter son église et cela eut, de toute évidence, d'heureux effets sur leur comportement. Elles avaient l'air plus heureuses, plus aimables, plus confiantes. Je me privais peut-être de quelque chose d'important. Et si j'y allais, moi aussi ? Juste une fois, rien que pour voir ce qu'il en était ?

# 5

C'était un soir froid et humide, un de ces soirs où l'on a juste envie de rester au chaud devant son poste de télévision. Depuis un long moment déjà, je m'étais arrêtée devant le portail de l'église, les yeux levés vers le grand édifice grisâtre qui se découpait nettement sur le ciel menaçant. Les fenêtres éclairées semblaient me faire signe d'entrer, tandis que les murs de granit me le déconseillaient formellement. «Va-t-en, avaient-ils l'air de me dire, ta place n'est pas ici.»

Respirant à fond, j'attendis que le martèlement dans ma cage thoracique se calme un peu, pour autoriser mes pieds à s'engager sur les dalles de l'escalier et à me conduire l'intérieur de la vaste nef aux voûtes obscures et lugubres.

Quel silence ! J'entends le bruit de ma respiration. Je sens une vague odeur de cire d'abeille et d'objets vétustes. Je vois les saints d'autrefois, du haut de leurs vitraux faiblement éclairés, m'observer d'un air sévère. Quel contraste avec la synagogue ! Ici, pas de satin ni de velours, pas de pourpre ni d'or. On me donne discrètement une petite pile de livres. «Oh, merci !» Que dois-je en faire ? Vais-je me glisser sur le banc vide le plus proche et faire comme si je n'étais pas là ? Non, cela attirerait trop l'attention sur moi. Les dernières rangées de bancs sont vides, car tout le monde s'est regroupé vers l'avant. Je continue à marcher, sur la pointe des pieds. Les gens se retournent. Je me trouve exposée à une mer de visages aux regards inquisiteurs. Si seulement ils voulaient se mêler de ce qui les regarde ! J'arrive sans doute un peu en retard, mais je n'y peux rien. Comme d'habitude, maman a insisté pour que je donne son bain à Vicky avant de sortir. Et je n'ai guère pu lui dire : «Je regrette, maman, pas ce soir, autrement je vais être en retard à l'église.» Elle m'aurait obligée à rester à la maison.

J'ai donc simplement répondu : «Ce soir, il faut que je sois au club un peu plus tôt que d'ordinaire.» Ma réponse ne l'a pas satisfaite, car il n'y a que deux minutes de chez nous jusqu'au club. Je m'y rendrai tout à l'heure. Ainsi, je n'aurai pas dit de mensonges.

Voici une place, tout au bout du banc à droite. En m'y asseyant, je ne dérangerai personne. «Arrange à présent ta petite pile de livres sur le rebord en face de toi, comme les autres.» Bon, j'espère que cela fera bonne impression. Car j'ai l'étrange sentiment qu'on me suit du regard. Mais lorsque je lève la tête, je ne surprends personne à m'observer. Le bourdonnement à l'avant cesse subitement. Suit un silence prolongé. Puis tout le monde se met à remuer. Que vont-ils faire à présent ? Les voilà tous debout psalmodiant un texte que j'ignore. Si seulement je trouvais le bon endroit dans le livre ! Ou bien je pourrais faire semblant de le réciter par cœur ou regarder alentour, l'air désorientée. J'hésite. Et vlan ! le livre de prières me tombe des mains, et le bruit de sa chute, amplifié par l'écho, résonne dans tout le bâtiment. Une centaine de paires d'yeux suivent chacun de mes mouvements, alors que je le cherche à tâtons sous le banc. Si seulement mon imperméable en plastique ne faisait pas ce bruit de papier froissé ! Pourquoi l'ai-je mis justement ce soir avec le chapeau assorti ? Je n'ai vraiment rien d'un caméléon. Quand enfin j'émerge de dessous le banc, il n'y a plus personne : ils sont tous agenouillés. Jamais encore je ne me suis mise à genoux. Je ferais bien de m'y mettre, car si je ne fais pas comme tout le monde, ils risquent de mal le prendre. Comment sortir d'ici le plus rapidement possible ? Brrr ! C'est si froid et lugubre ; je ne me sens vraiment pas à ma place.

Le service a pris fin. Je me lève de mon banc et me précipite vers la sortie, lorsque soudain un groupe de camarades de classe me coupe la retraite.

«C'est formidable que tu aies pu venir. Tu viens boire une tasse de café ?

— Hum ! je dois aller à un bal du club de jeunes juifs, juste autour du coin.

— Ça ne prendra que cinq minutes.

— Bon, je vous accompagne, mais pas plus de cinq minutes.»

Elles me conduisirent au foyer de l'église, un petit bâtiment fade et défraîchi, au plancher nu et à la peinture écaillée, me mirent une grosse tasse de café fumant entre les mains et me présentèrent aux autres jeunes. Le café était affreux, mais l'accueil chaleureux. J'en fus très surprise. Pourquoi se donner tant de peine pour mettre à l'aise quelqu'un venant d'un tout autre milieu ?

Elles me persuadèrent de rester pour la réunion de jeunes. Je m'y plus énormément. Quelqu'un montra des diapos sur son travail missionnaire en Afrique. Ce fut une véritable révélation. Je ne savais pratiquement rien de ce qui se passait en dehors de mon petit monde à moi. J'avais laissé tomber la géographie en troisième année, parce que cette matière m'ennuyait mortellement. Comment pouvait-il exister une telle misère, une telle pauvreté ? Et qu'est-ce qui pouvait bien pousser certaines personnes à renoncer à leur confort, à quitter leur famille et à partir au loin, décidées à attaquer le mal à la racine ? A côté de cela, nos soirées discos avec leurs tournolements et leurs papotages me parurent aussi égoïstes qu'insipides.

«Je serais heureuse de faire partie d'un groupe de jeunes comme celui-ci», me dis-je. On pouvait s'asseoir et discuter ensemble de sujets intéressants. ,

«Aurais-tu envie de participer à notre excursion, samedi prochain ? me demanda Mary en m'accompagnant à la porte.

— Je n'ai jamais fait d'excursion.

— Notre pasteur est un fanatique de la marche, dit-elle en pouffant de rire, et il nous oblige tous à venir.

— J'irais bien avec vous, mais il faut d'abord que j'obtienne la permission de mes parents.»

Qu'allais-je leur dire ? me demandai-je en tournant le coin pour me rendre au club de jeunes juifs. Comment les persuader de me laisser partir avec les autres ? Je poussai la porte, et le son de la musique pop m'enleva toute possibilité de penser sainement. Je laissai mon imperméable au vestiaire des filles, puis me joignis à la file près de la glace avec mon peigne et mon bâton de rouge à lèvres.

«Avez-vous vu Marcia dans ses pantalons Lurex ? Avec un derrière comme le sien, je ne voudrais pas qu'on m'y voie morte !

— Ruth a bien meilleure allure ce soir que les fois précédentes. Ce qui me plaît chez elle, c'est qu'elle se donne tant de mal.\*

C'était exactement comme à l'école. Le même bavardage fade et superficiel. Ma décision était prise.

«Maman, quelques-unes des filles à l'école vont faire une excursion samedi. Puis-je les accompagner ?

— Dans la voiture de qui iras-tu ?

— Hum ! Je n'en sais rien. Celle du père de l'une d'elles, je présume.

— Tu sais comme je déteste que tu partes le sabbat.

— Oh, chérie, laisse-la aller, fit papa d'un ton suppliant en regardant par-dessus son *Reader's Digest*. Cela ne lui fera pas de mal.

— Puis-je mettre une vieille paire de pantalons ?

— Tu n'as pas de vieille paire de pantalons !

— Alors, une paire qui ne s'abîme pas, si on la salit ?

— Les habits, ce n'est pas fait pour être sali. Je ne t'achète pas de vêtements pour que tu les abîmes lors d'une stupide excursion.»

Qu'importe ! L'essentiel était qu'ils me laissent y aller. Mon cœur battait de surexcitation et de soulagement, à présent que l'interrogatoire avait eu lieu.

Le samedi arriva, chaud et ensoleillé, une journée idéale pour partir à l'aventure. J'étais sûre que maman allait trouver une excuse pour me garder à la maison, et j'en étais malade jusqu'au moment du départ. Trois quarts d'heure plus tard, nous étions au cœur du Northumberland. Après avoir garé les voitures, nous avons pris nos sacs à dos. Je ne pensais pas que j'allais apprécier la marche, et à ma grande surprise, je perdis rapidement toute notion du temps et de la distance, tellement j'étais fascinée par la beauté extraordinaire du paysage alentour. Après chaque tournant de sentier, le panorama qui se déroulait était encore plus beau. C'était à vous couper le souffle. Pourquoi

n'y ai-je jamais pris garde auparavant ? Mes parents n'étaient pas particulièrement attirés par la campagne. «Une bouffée d'air frais» sur la côte, c'est à cela que se limitaient en général nos sorties familiales. Et bien que je sois passionnée par la mer et la turbulence de ses humeurs changeantes, je n'avais encore jamais vécu le calme serein de la campagne. A chaque halte, je me délectai de sensations nouvelles : le souffle du vent dans mes cheveux, la chaleur du soleil dans le dos, le doux bêlement des brebis, la luxuriance de la végétation sur les collines onduleuses et la vaste étendue des plaines, la griserie du grand air et de l'éloignement de la civilisation. Certainement, il devait exister un Dieu qui avait créé tout cela et en avait fait don aux hommes pour qu'ils s'en délectent. Était-il donc si insensé de ma part d'espérer que ce Dieu daigne un jour entrer en contact avec moi et m'aider à comprendre pourquoi il m'avait placée sur cette terre ? En regardant autour de moi, je ne pouvais imaginer être obligée de la quitter un jour sans avoir connu autre chose que l'existence monotone que j'avais mené jusqu'alors.

Nous avons trouvé un coin idéal pour pique-niquer. J'aura pu y rester jusqu'à la fin de mes jours. En jouant à sauter d'une pierre sur l'autre, pour franchir un ruisseau, j'ai glissé et suis tombée à l'eau. Toute mouillée et sale, j'ai dû emprunter une paire de pantalons. Ils m'étaient deux fois trop grands, mais j'ai ri comme jamais auparavant. J'avais l'impression que quelque chose s'était réveillé en moi après un sommeil de plusieurs années. J'en étais à la fois fascinée et effrayée. D'instinct, je savais que là, un peu au-delà de la portée de mon intelligence, se trouvait le genre de vie que j'avais toujours désirée. Mais si je la saisisais, qu'advierait-il de l'autre vie, la seule que j'avais connue jusqu'ici ? Ce jour-là, j'eus un léger avant-goût d'une joie dont j'avais totalement ignoré l'existence, mais sans laquelle je ne pouvais plus subsister.

Pendant plusieurs mois, j'ai mené une vie que je qualifierais de schizophrénique. J'étais prise entre deux mondes. Le dimanche soir, je me dépêchais d'aller au groupe de jeunes, et auparavant

à l'église si toutefois je trouvais une excuse pour partir plus tôt de la maison. Puis je filais pour rallier les jeunes du club juif, remontais ma jupe de quelques centimètres, et j'étais prête pour la soirée disco. Peu à peu le monde auquel j'étais censée appartenir perdit tout son charme, et ma présence au club devint une véritable corvée, nécessaire il est vrai pour apaiser ma conscience, très sensible au mensonge. Le service à l'église, par contre, tout en me paraissant assez étrange, exerçait sur moi un attrait de plus en plus irrésistible.

«N'as-tu jamais lu le Nouveau Testament ? me demanda un jour Mary.

— Je pense que non, répondis-je, surprise qu'après ces mois de participation clandestine aux réunions de l'église, l'idée ne m'en avait même pas effleuré l'esprit.

— Mais tu crois à l'Ancien Testament, n'est-ce pas ?»

Je fis un signe de tête affirmatif. Elle semblait en être si certaine. Je ne pus m'empêcher de penser aux interminables exercices de traduction, et à Abraham et à ses pérégrinations dans le désert. Je ne savais pas grand-chose de l'Ancien Testament, mais je croyais en Dieu. C'était peut-être suffisant.

«Voilà un petit livre qui t'aidera. Commence par l'Evangile de Jean. C'est un bon point de départ.»

Le soir, en rentrant, je sortis le livret de notes bibliques de mon sac à main et me mis à la recherche de ma vieille Bible d'école. Elle était cachée au fond de ma bibliothèque, non pas couverte de poussière — jamais maman n'aurait toléré une chose pareille — mais inutilisée depuis des années. Quand nous avons dû l'acheter pour le cours de religion, cela l'avait fâchée de ne pas pouvoir se procurer l'Ancien Testament séparément.

«Nous sommes juifs, avait-elle crié d'une voix assez forte pour être entendue dans tout le magasin. Et nous ne voulons pas de ce bout rajouté.» J'aurais aimé disparaître derrière le comptoir. A l'époque, je ne m'y intéressais guère, mais à présent j'étais contente d'avoir la Bible entière en ma possession. La serrant sous le bras, je montai l'escalier quatre à quatre et la dissimulai sous les couvertures de mon lit.

Cette nuit-là, j'attendis dans l'obscurité que me parvienne du

lit de ma petite sœur le bruit de sa respiration régulière et de son léger ronflement pour tirer la Bible de sa cachette et en feuilleter les pages à la lueur de ma lampe de poche. «L'Évangile selon Jean» — cela devait être l'endroit que je cherchais. J'ouvris le livret et lus : «Prie et demande à Dieu de t'aider à comprendre le passage que tu as sous les yeux.»

«O Dieu, priaï-je à voix basse, suivant du regard les ombres qui se dessinaient sur le plafond, si tu m'entends, je t'en supplie, fais-toi connaître à moi, car autrement, je ne sais où et comment te trouver.»

Puis je me mis à lire, d'abord assez lentement, parce qu'il fallait que je m'habitue aux tournures archaïques de la version anglaise de 1611, puis de plus en plus vite, au fur et à mesure que le récit se déroulait, jusqu'au moment où, presque malgré moi, il me fascina à tel point que je poursuivis ma lecture sans pouvoir m'arrêter avant une heure avancée de la nuit.

Ce fut mon premier contact avec Jésus-Christ. Je ne savais pratiquement rien de lui. Vicky, qui fréquentait la classe d'hébreu de la synagogue libérale (car telle était maintenant l'influence de papa sur l'orthodoxie faiblissante de maman m'avait appris que Jésus était un de nos plus grands prophètes : Il n'était pas Dieu, comme le prétendaient à tort les chrétiens, mais un homme remarquable. Papa faisait allusion à lui en usant d'un mot yiddish passablement grossier. Et l'un de mes cousins l'appelait «Jésus, notre frère». Quelle qu'ait été leur opinion à son sujet, ils se le représentaient en fait comme une statue sans vie, aux yeux de verre et à la mine pitoyable : Jésus, le Dieu des non-juifs — idole créée de toutes pièces par l'Église pour nourrir l'imagination de ces pauvres chrétiens qui ne pouvaient pas croire à quelque chose d'invisible.

Mais malgré tout, il a toujours exercé sur moi une mystérieuse fascination. Il y a bien des années, maman m'avait un jour emmenée voir le film *Ben Hur* et, à son grand étonnement, j'ai pleuré comme une Madeleine en voyant le Christ, méprisé et abandonné, porter sa croix sur le chemin du Calvaire.

«Une fille juive ne pleure pas à ce passage du film», me dit-elle d'une voix sifflante.

J'ai eu beau refouler mes larmes et retenir mes sanglots, rien n'a jamais pu effacer de mon esprit l'expression extraordinaire d'amour et de compassion que j'avais vue sur son visage.

Bien que ma mère m'ait strictement interdit d'assister à l'école aux leçons de religion sur le Nouveau Testament, j'ai parfois mis une éternité à rassembler mes affaires et quitter la salle de classe. Ou bien j'ai collé mon oreille contre la porte fermée de la salle de fête. Je voulais en savoir plus long sur Jésus. Il semblait ne rien avoir fait pour être traité avec tant de mépris par les juifs. En fait, d'après les éléments que j'ai pu assembler, l'image qui apparaissait était celle d'un des êtres les plus extraordinaires qui ait jamais vécu. Les chrétiens le vénéraient et l'adoraient. S'étaient-ils tous fourvoyés ? Pour ce qui est du nombre, la balance penchait de leur côté plutôt que du nôtre. Maman disait avec fierté que cela provenait du fait que nous les juifs ne faisons pas de prosélytisme comme les chrétiens. Nous ne voulions pas de « convertis », mais je n'ai jamais été convaincue que c'était la vraie raison.

Cette nuit-là, en lisant pour la première fois ce qui est écrit lui, je sus que Jésus-Christ était vivant. Pour moi, il cessa d'être un personnage lointain qui avait existé il y a presque deux mille ans et devint un être palpitant de vie, ici et maintenant, aussi réel que les gens à côté desquels je m'asseyais chaque jour dans l'autobus, avec cette différence qu'aucun d'eux n'était comme lui. Car il était absolument incomparable et tout-puissant. Chacun de ses gestes et de ses mots avait de l'importance, non seulement parce qu'ils dévoilaient la cause du désordre qui règne de toute évidence dans ce monde, mais aussi parce qu'ils s'adressaient à moi personnellement. C'était cela que je trouvais tellement extraordinaire. Plus j'en étais fascinée, plus je ressentais la réciprocité de notre relation.

« Ne te fais pas d'illusions, me dis-je. Un homme qui est mort depuis si longtemps, comment peut-il lire tes pensées ? » Et pourtant chacune de ses paroles me conforta dans mon impression de plus en plus vive qu'il me connaissait jusqu'au fond de mon être. Rien ne semblait caché à ses yeux, aucune question, frustration ou aspiration, aucune de ces vilaines scènes

d'égoïsme qui se déroulaient dans ma petite tête. C'était un sentiment inconfortable, mais je ne tenais pas plus à m'enfuir qu'à me réfugier sous un voile protecteur de pharisaïsme. A quoi bon ? Pour Jésus, l'être humain était comme un livre ouvert. De plus, mon instinct me disait qu'il ne me rejetterait pas, mais plutôt, chose inouïe, qu'il m'aimait et qu'il avait tout ce temps attendu que je lui prête attention.

Je fus ravie de constater par son attitude envers les pharisiens qu'il semblait parfaitement comprendre ma réaction à l'hypocrisie. Lui aussi se fâchait. Si je devais opter pour une religion, il faudrait que ce soit du vrai, et je ne pouvais pas m'imaginer que cet homme m'offrirait autre chose que du vrai.

Je poursuivis ma lecture jusqu'au moment où je fus arrêtée net par une déclaration de Jésus :

«Il y a beaucoup d'endroits où demeurer dans la maison de mon Père ; et je vais vous préparer une place. Je ne vous l'aurais pas dit si ce n'était pas vrai.» (Jean 14,2)

Je la lus et la relus pour m'assurer que je ne m'étais pas trompée sur son sens. J'avais de la peine à croire que je tenais la réponse à la question qui m'avait obsédée depuis des années. Personne, pas même un rabbin, n'avait osé me parler du ciel avec tant soit peu de certitude. «Fais de ton mieux, me disaient-ils, et un jour, qui sait, il se pourrait que...» Mais un simple «peut-être» ne me satisfaisait guère. S'il n'y a plus rien au-delà de la tombe, la mort tourne en dérision chaque moment de la vie. A quoi cela sert-il de «faire de son mieux» en vue d'un objectif qui n'existe peut-être même pas ? A quoi bon continuer à vivre ?

Etait-il possible que Jésus ait raison : qu'il y ait effectivement une vie après la mort et une place pour moi dans le ciel ? Non, cela me semblait trop beau pour être vrai, un peu comme un conte de fée. Qui étais-je pour oser affirmer que des générations de juifs s'étaient trompés ? Que connaissais-je de la théologie ? Mais je pouvais du moins faire usage de ma raison comme n'importe quel autre être humain. S'il n'existait ni ciel ni enfer, Jésus était un menteur. Or, comment un homme, qui avait dit tant de choses ayant un tel accent d'authenticité,

pouvait-il être un menteur ? Soit, il avait pu se forger des chimères ou succomber à des hallucinations. Mais dans ce cas, on l'aurait enfermé en lieu sûr. Et si le maître de Vicky, au *'Heder* libéral, avait raison, et que Jésus n'était qu'un grand homme, un autre prophète ? Mais il semblait ressortir de ses propres paroles qu'il était Dieu. Aucun autre prophète juif n'avait osé prétendre cela. C'eût été un blasphème. Restait une dernière possibilité : Jésus était ce qu'il disait être, le Messie attendu par mon peuple depuis des millénaires.

Je fermai ma Bible, la fourrai sous l'oreiller, éteignis la lampe de poche et essayai de dormir un peu. Mais mon esprit galopait. «Charge-toi de ta croix et marche à ma suite.» Que signifiaient ces mots ? Si je me décidais à suivre Jésus, serais-je obligée de dire adieu à ma famille, mes amis, mes traditions — à la seule vie que j'avais connue jusqu'ici ? Eux, en tout cas, me feraient *leurs* adieux ! Oh non. Dieu, pas cela, je ne pourrais pas.

Reprends-toi, ne sois donc pas si bête ! A qui oses-tu parler ainsi ? A un Dieu qui vit bien au-delà de notre galaxie, dans une plendeur inaccessible. Quelle folie de penser qu'il s'intéresse un infime grain de poussière comme toi !

La nuit suivante, je sortis à nouveau ma Bible pour en continuer la lecture. Philippe, le disciple, avait trouvé les mots pour exprimer mon dilemme :

«Seigneur, montre-nous le Père, et nous serons satisfaits.»  
(Jean 14,8)

Oui, telle était la question que je me posais : à quoi Dieu ressemblait-il ? Je n'avais encore jamais osé me faire une image mentale de lui. On ne trouve aucune représentation de Dieu dans les livres juifs ou dans la synagogue. Ce serait une violation du deuxième commandement, interdisant la confection d'images taillées. D'une certaine façon, j'étais encline à étendre cette interdiction aux représentations de Dieu qui étaient le fruit de mon imagination. La réponse de Jésus m'a interloquée :

«Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père.» (Jean 14,9)

Soudain, je compris que c'étaient justement les choses qui m'attiraient vers Jésus-Christ qui reflétaient parfaitement la

personnalité de Dieu, son Père. Je pouvais donc enfin donner à mon imagination la liberté à laquelle elle aspirait. Je pouvais commencer à voir Dieu.

Mais je ne me doutais pas à quel point une telle pratique pouvait être déconcertante. Ma conscience ne m'avait pas souvent harcelée auparavant, mais à présent j'avais l'impression qu'une paire d'yeux invisibles observait tout ce que je faisais. Les longues heures passées à flirter lors de surprises-parties se mirent à me répugner. Des paroles ou des actes, auxquels je n'aurais jamais réfléchi à deux fois, commencèrent à troubler ma paix intérieure.

«Monter dans l'autobus sans payer, c'est du vol !»

«De nouveau en train de mentir ?»

«C'était une remarque vraiment blessante et injuste.»

J'avais conscience du fait que Dieu, du haut du ciel, jugeait tout ce que je faisais et que tout ce que je faisais n'était qu'une lamentable faillite. Allait-il me le pardonner et opérer un changement en moi ? |

Environ six mois après ma première visite dans une église, l'école organisa une sortie à York pour nous permettre d'assister à une représentation de «mystères». Un week-end loin de la maison, passé avec des amies, était un plaisir assez rare, et au moment où l'autocar prit le départ de Newcastle, mon cœur se mit par anticipation à battre la chamade. Vers le soir, la pluie avait répondu avec bienveillance à nos supplications en se muant en une légère bruine. Imperméabilisées contre la pluie jusqu'à la gauche, comme seuls les Anglais savent l'être, nous trottions, deux par deux, en une file onduleuse, sur le vaste terrain autour du château illuminé par la lumière des projecteurs. Notre groupe finit par trouver sa place parmi des dizaines d'autres délégations scolaires. Quelqu'un distribua des caramels et, tout en les mâchant, joyeux, nous nous serrions les uns contre les autres pour nous protéger de la fraîcheur du soir. Je ne m'étais pas rendu compte que les «mystères» étaient des mises en scène médiévales de récits bibliques, allant de la création à la fin des temps. Mais en voyant ainsi la Bible représentée dans son

. 1-

j

ensemble, je fus frappée de constater à quel point le Nouveau Testament était enraciné dans l'Ancien, dont il était à la fois la continuation et l'accomplissement.

Lorsque l'obscurité se fit dans les gradins, et que les lumières de l'immense scène s'allumèrent au-dessous de nous, les bruits de mastication et les remuements s'atténuèrent peu à peu, et la représentation commença à exercer son pouvoir magique sur l'assistance. La foule autour de moi cessa d'exister. Le banc, dont j'éprouvais douloureusement la dureté quelques instants auparavant, cessa de capter mon attention. J'étais en extase, consciente d'une seule chose : en avançant implacablement vers la crucifixion, nous nous approchions du point culminant de la soirée. Le Christ était jugé, hué, conspué, rejeté. Une énorme croix fut traînée d'un bout à l'autre de la scène. Les soldats romains lui arrachèrent ses vêtements et enfoncèrent les clous, frappant à coups de marteau qui résonnaient dans tout le domaine du château de York. Lorsque la croix fut dressée, le corps de Jésus étendu sur elle, tout se remit soudain en place pour moi, et je compris ce que j'avais lu les semaines précédentes. J'aurais voulu me lever, sauter et crier : \*Ça y est ! e vois : Jésus a dû mourir pour moi, pour mes péchés, pour que je puisse recevoir son pardon et le don de la vie éternelle.» Mais me cramponnant à mon banc, je restai assise.

J'étais si émue que j'en avais le vertige. Tous les reproches que je m'étais faits, les sentiments de faillite et d'inutilité qui depuis des années m'écrasaient et m'empêchaient de regarder Dieu en face, tout cela a été chargé sur Jésus, le Messie, et cloué avec lui à la croix. C'était là la vraie liberté dont il parlait. Quel qu'en soit le prix, je le suivrais avec tout ce que cela allait impliquer.

La représentation était terminée. Les spectateurs se levèrent,

riant et bavardant entre eux. Je restai assise à ma place, silencieuse. Je n'avais aucune envie de bouger, car je voulais retenir chaque minute aussi longtemps que possible pour essayer de mieux comprendre toutes ces choses. Quelqu'un m'enfonça un parapluie dans les côtes pour plaisanter. Hébétée, je suivis les autres filles à la pension de famille où nous logions.

J'étais incapable d'articuler un seul mot et sentais d'étranges gargouillements du côté de l'estomac. Allais-je me confier à l'une de mes compagnes, à Mary par exemple ? Mais que lui dirais-je ? «Une chose très importante s'est produite en moi ce soir.» Cela me semblait un peu forcé et assez banal. Je n'ai donc rien dit à personne et ai poursuivi allègrement mon petit bonhomme de chemin, inconsciente de tout ce qui se passait autour de moi. Je n'avais d'ailleurs ni les idées assez claires ni le vocabulaire nécessaire pour expliquer ce qui m'était arrivé ce soir-là. Mais une chose était certaine : jamais plus je ne serais comme avant.

«Mary ?

— Oui ?»

Nous nous étions dirigées vers la camionnette du marchand de glaces, profitant des dix minutes de l'entracte pour prendre un rafraîchissement. Mary sautait allègrement par-dessus les flaques d'eau pour éviter de se mettre de la boue sur les souliers et les collants, mais sans trop de succès. Elle leva la tête et me regarda d'un air distrait. Ses lunettes lui avaient glissé jusqu'au bout du nez.

«C'est quoi, le Saint-Esprit ?

— Tu veux dire qui ?

— Bon, qui est-il ?

— Hum !» Elle inspira profondément, puis poussa un grand oupir. «Tu choisis mal le moment pour poser une question aussi difficile. Je te répondrai plus tard, quand nous serons de retour à la pension.»

Elle tint parole. Plus tard dans la soirée, lorsque toutes les six, qui occupions la même chambre de la modeste pension, nous étions en pyjama et les couvertures sous le menton, elle chaussa ses pantoufles et s'approcha à pas feutrés de mon lit. Prenant ma Bible en main, elle l'ouvrit au début du livre des Actes et me dit : «Lis ce passage. S'il y a quelque chose que tu ne comprends pas, on en parlera demain.»

J'aurais voulu lui dire ce qui m'était arrivé, mais je ne savais pas par quel bout commencer. Lorsque j'ouvris enfin la bouche, elle était déjà à moitié dans son lit. J'ai lu un moment, et lorsque j'ai levé les yeux vers elle, elle ronflait, la bouche ouverte.

«Je ne comprends toujours pas qui est le Saint-Esprit», lui dis-je le lendemain, après une nuit assez agitée.

Mary s'assit sur son lit qui s'affaissa d'une dizaine de centimètres. «Le Saint-Esprit, me dit-elle, fait partie de la Trinité.» La Trinité ! C'était pour moi un mot étranger. Je frissonnai légèrement. «Je veux dire qu'il est la troisième partie de Dieu. Si nous sommes chrétiens, il vit en nous et nous aide à nous comporter en chrétiens.

— C'est très bien pour les chrétiens, murmurai-je, mais qu'en est-il de moi ? Je ne sais plus ce que je suis. Sans doute ne suis-je plus rien à présent. Nulle part je ne suis plus chez moi.»

Un silence profond remplit la pièce. Les quatre filles, qui s'étaient étendues sur leur lit pour se reposer après le culte dans la cathédrale de York et le déjeuner du dimanche, me regardèrent d'un air interrogateur. Joanna, la responsable de classe, posa son livre. Elle s'exprimait toujours avec beaucoup d'autorité. «Mais si, tu es quelque chose ! Tu es chrétienne.»

Chrétienne ! Comment pouvais-je être chrétienne ? J'étais juive. Qu'est-ce qui lui faisait dire cela ? Ma participatif au groupe d'étude biblique qu'elle et Mary avaient créé <sup>1</sup> l'école ? Auparavant, il ne m'était jamais venu à l'idée que l'on pouvait discuter de la Bible et tirer des leçons des erreurs d'hommes comme le roi David. Ou bien était-ce le fait que, poussée par ma curiosité insatiable de connaître Dieu, je m'étais glissée comme une criminelle parmi les participantes à la prière du matin, me sentant observée et mal à l'aise, comme si j'avais trahi un dépôt, et que tout le monde le savait ? J'ai toujours eu l'impression que Joanna compatissait avec les scrupules de conscience dont j'ai dû venir à bout pour faire ce pas.

Mais une juive pouvait-elle devenir chrétienne ? Le mot même de chrétien était en contradiction avec tout ce qu'impliquait le fait d'être juif. J'étais confuse, et mon visage a dû trahir les efforts que je faisais pour comprendre. Mes compagnes m'observaient en silence. Je me mis à repenser à la soirée précédente, revivant le moment crucial où l'Ancien et le Nouveau Testament s'étaient rejoints, faisant l'effet d'une tapisserie tissée avec harmonie et précision, et non d'un tissu de contradictions. C'est la crucifixion qui donne son sens à toutes choses. La punition que j'aurais méritée, c'est Jésus qui l'a

subie à ma place, pour que je puisse être pardonnée. Le pardon de Dieu était la pièce manquante du puzzle, que j'ai recherchée avec tant d'assiduité, et que le judaïsme était incapable de me fournir.

«Oui, dis-je lentement à Joanna, rompant le silence, tu as raison, je suis chrétienne.» De leurs visages épanouis émanait un rayonnement extraordinaire. J'observai Joanna et Mary, et attendis. «Je suis chrétienne», répétais-je d'une voix un peu plus assurée. La chose me semblait encore étrange à dire. «Quelle horreur !» J'eus le souffle coupé en prenant soudain pleinement conscience des implications de ce que je venais de dire. «Comment mes parents vont-ils réagir ?

— Ne sois pas trop pressée de le leur dire, me conseilla Mary sagement. Lorsqu'ils constateront le changement qui s'est opéré dans ta vie, c'est eux qui te poseront des questions.»

Elle avait raison, bien sûr. Je n'étais plus la même personne. Ils seraient stupéfaits en me voyant transformée. J'allais être aimante, serviable, patiente. Après tout, le Saint-Esprit ne vivait-il pas maintenant en moi pour mener toutes choses à >ien ?

Pendant les premières semaines à la maison, j'avais l'impression de flotter en l'air. Ma joie était telle que je faisais /olontiers la vaisselle ou les lits. Mais en voyant s'allonger la liste des corvées que la manie de l'ordre de maman imposait à toute la maisonnée, j'éprouvai un tel sentiment de frustration qu'un jour, n'arrivant plus à me contenir, j'explosai. Je réussis à ne rien flanquer en l'air, ce qui me fit penser que j'étais malgré tout en progrès, mais je n'en étais pas moins malheureuse pour autant. A moi qui étais chrétienne, des choses sortirent de la bouche que je n'aurais jamais voulu dire. A l'évidence, j'avais tout gâché.

A l'approche de Noël, j'en étais encore honteuse et consternée. C'était mon premier Noël en tant que chrétienne. Quel échec lamentable que le mien ! Le matin de Noël, j'étais à mon poste, près de la fenêtre de la chambre à coucher, la peau de chamois en main. Maman insistait pour que chaque vitre de la maison soit essuyée trois fois par jour avec trois peaux

différentes. Elle détestait la buée, dont la moindre trace pouvait si facilement se muer en gouttes, puis en filets, et finalement en flaques qui ne manqueraient pas d'abîmer les rideaux et les tapis.

Je me tenais là, observant les gens qui se dirigeaient lentement vers l'église au haut de notre rue. La brûlante envie de courir me joindre à eux devint une véritable torture. Je me forçai à continuer de frotter, les doigts gelés au point de ne plus sentir le contact du chiffon. Soudain, je pris conscience d'une présence invisible à mes côtés, si proche que je n'osais plus ni étendre le bras, ni respirer, ni faire le moindre mouvement, de peur qu'elle ne s'évanouisse. J'éprouvais un profond sentiment de joie et d'apaisement. C'était comme si Jésus, m'ayant attirée dans ses bras, me serrait contre lui, comme le faisait papa autrefois, quand nous étions plus jeunes. Au-dedans de moi, une voix semblait me souffler à l'oreille : «Je suis Emmanuel — Dieu avec toi, Dieu tout proche de toi. C'est le seul cadeau de Noël dont tu aies besoin.» Je prolongeai cet instant autant que je pus, redoutant de me retrouver à nouveau seule. Mais bien longtemps encore après cette expérience merveilleuse, je savais que Jésus mon Messie était près de moi, comprenant ce qu'il fallait que j'endure, sachant fort bien que je n'étais pas toujours la seule à blâmer pour mes emportements. Il compatissait à ma lassitude, ma solitude, ma frustration et mes larmes. Je pouvais lui confier tout ce que je ressentais, et il allait m'aider à m'en sortir. Il avait raison ; tout ce dont j'avais besoin était de savoir qu'il était proche de moi.

Jour après jour, j'étais aux prises avec la conviction sans cesse grandissante qu'il fallait que j'informe mes parents de ce qui s'était passé. Mais la seule pensée d'avoir à leur en parler me pesait sur l'estomac et me donnait la nausée. Jamais ils ne comprendraient. A leurs yeux, ce serait une trahison, la pire des choses que je pouvais faire. Je n'allais tout de même pas leur faire cet affront. Et le déshonneur qui les frapperait, ne serait-ce qu'au sein de la communauté juive, serait terrible. Je pouvais d'avance m'imaginer les commérages et voir mes parents s'esquiver, mourant de honte.

«Leur fille ...

— L'avez-vous déjà appris ?

— C'est tragique, n'est-ce pas ?

— Qui l'aurait cru d'elle ?»

La nuit, dans mon lit, je revivais en mon for intérieur d'innombrables scènes torturantes de ce genre, dans les couleurs les plus crues, et j'enfouissais ma tête dans mon oreiller, essayant en vain de les faire disparaître.

«Jésus-Christ est avec moi, il va m'aider», me répétais-je sans cesse, tout en n'ayant aucune idée de la façon dont il s'y prendrait. «Oh, fais qu'ils voient mon nouveau moi, priais-je. Et quand ils feront une réflexion à ce sujet, je leur dirai que c'est Jésus qui a opéré ce changement en moi. Et fais qu'ils en soient un tout petit peu contents.»

Mais il n'en fut pas ainsi. Cela ne servait à rien d'essayer de me dérober à mon devoir. En tant que famille, nous étions bien trop proches les uns des autres pour que je n'aie en horreur tromperies et mensonges. A la longue, le fait même de trouver des excuses pour sortir plus tôt le dimanche soir créait en moi des tensions insupportables. De plus, j'avais parfois l'impression que mes parents devinaient ce que je faisais derrière leur dos. Mais ils préféraient pratiquer la politique de l'autruche et se cacher la tête dans le sable. Il était plus facile de vivre avec des soupçons qu'en pleine connaissance de la vérité. Dans un an, je quitterais la maison pour entrer à l'université. Je saurais attendre jusque-là. N'était-ce pas la solution la plus sage ? Si alors les choses tournaient mal, j'aurais du moins une issue de secours.

Je m'accrochais à cette perspective comme le survivant d'un naufrage à sa planche de salut. Le fait de faire des études de français n'avait qu'un faible attrait pour moi en comparaison de mon profond besoin de liberté et d'indépendance. «Durham», marquais-je comme première option sur ma demande d'entrée à l'université.

«Durham ?» me demanda mon professeur de français.

Chaque fois qu'elle le pouvait, elle me consacrait un moment, soit pour m'expliquer un passage de la Bible que j'avais du mal

à comprendre, soit pour écouter mes malheurs et me donner quelques conseils. «Durham n'est qu'à vingt minutes d'ici en voiture. Ne devrais-tu pas porter ton choix sur une école un peu plus éloignée ?»

Comment lui expliquer mon appréhension à la pensée de quitter les lieux et les gens que j'aimais ? Elle rivalisait constamment avec mon envie de fuir et d'être moi-même — deux sentiments contradictoires luttant désespérément pour avoir le dessus. Durham semblait être une solution de compromis.

«Où voudrais-tu aller à part cela ?

— Hum ! J'aimerais faire de l'art dramatique en plus de mes études de français, et cela n'est possible qu'à Hull, Manchester...

— Manchester ? Mets Manchester comme deuxième option.

— Oh, je ne tiens pas à aller si loin.

— D'accord, mais la section française y a bonne presse et... je ne sais pourquoi, mais j'ai comme un pressentiment que ce ne serait pas si mal.»

N'y voyant aucun risque, c'est ce que je fis. Durham n'avait pas de raison de me refuser. Une lettre vint de Manchester m'offrant une place. On exigeait que je sois reçue au bac avec mention, mais du moins la place m'était réservée. J'attendis et un beau matin, je vis une longue enveloppe blanche sur le tapis, avec l'en-tête «Université de Durham» en grosses lettres noires. J'avais l'impression d'avoir des doigts en pâte à modeler, et le temps que je mis pour ouvrir l'enveloppe me parut interminable. La lettre était brève et précise, mais l'ayant lue, j'éprouvais la même sensation que si je venais de recevoir un coup de poing en pleine figure.

«Nous regrettons de ne pas être en mesure de vous proposer une place...»

Ma stupéfaction se mua peu à peu en colère, et j'entrai ce matin-là à l'école comme une furie. Mary sortit du vestiaire de la classe de terminale et se pencha par-dessus la rampe de l'escalier pour voir qui en faisait craquer les marches de façon si inhabituelle.

«Oh, oh !» s'exclama-t-elle, en réintégrant rapidement le vestiaire. Je la suivis, lançai mon imperméable sur un crochet et fourrai mes chaussures dans un placard. Elle m'observa en silence, un petit air amusé sur le visage. Ce n'était pas la première de mes colères dont elle était témoin. Je m'approchai de la glace pour me donner un coup de peigne rageur.

«Durham m'a rejetée, dis-je en serrant les dents.

— Cela ne m'étonne pas.»

Elle se tenait derrière moi et je voyais sa figure dans le miroir. Elle souriait. Je ne fis aucun commentaire.

«Ecoute, fit-elle en esquissant un mouvement d'impatience. As-tu, oui ou non, donné ta vie à Jésus-Christ ? Ne penses-tu pas qu'il ait le droit de dire non, parfois ?

— Mais je veux aller à Durham !» hurlai-je, jetant mon peigne dans un coin et faisant mon entrée dans la classe. Derrière moi, j'entendais le gentil petit rire de Mary.

Bien sûr, elle avait raison. Mais je ne l'ai vraiment compris que plus tard ; il ne pouvait y avoir de compromis entre mon besoin de sécurité et celui d'être moi-même. Le premier aurait fini par étouffer le second, m'ôtant toute possibilité de maturation sur le plan chrétien et dans tous les autres domaines. Il

illait que je m'éloigne davantage de la maison. En y pensant avec un certain recul, je suis aujourd'hui reconnaissante à Dieu de m'avoir parfois dit non ; pas pour me contrarier ni me gêner le plaisir, mais parce qu'il avait une vue plus juste que moi de mes états émotionnels et de leur complexité.

L'objectivité de son amour pour moi lui permit de prendre les décisions de loin les plus sages pour mon avenir. Je fourrai donc toutes mes affaires dans une énorme malle et partis pour l'université de Manchester.

Je passai ma première journée dans des immeubles universitaires, tous parfaitement identiques, à rechercher dans des dizaines de couloirs obscurs des numéros de chambre difficiles à déchiffrer, à faire des heures de queue et à remplir des piles de questionnaires administratifs, prouvant ainsi que j'étais assez intelligente pour être un jour une étudiante accomplie. Puis on nous expédia, nous les bizuts, au bâtiment

des associations, avec la consigne de nous faire inscrire dans celles de notre choix. Entraînée par les remous de la foule jusqu'au haut de l'escalier d'entrée et devant un écriteau, je m'arrêtai un instant pour en lire l'inscription : «Entrée interdite aux moins de dix-huit ans.» Je n'avais que dix-sept ans et n'étais pas habituée à enfreindre le règlement. J'eus donc une minute d'hésitation, puis me décidai à pénétrer quand même à l'intérieur. Là, je me trouvai immédiatement catapultée dans un monde bien plus bruyant, tapageur et agressif que tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Les murs étaient couverts jusqu'au dernier recoin de posters bon marché avec des noms bizarres et des dessins encore plus bizarres. Le long des couloirs s'alignaient les stands, des installations de fortune faites de tables à tréteaux et représentant les différentes associations estudiantines. A chaque stand se tenaient un ou plusieurs étudiants, farouchement décidés à racoler les novices candides et crédules. J'ai été littéralement bombardée de tracts et assourdie par le vacarme ambiant.

Le sol, recouvert d'une épaisse couche de prospectus, faisait un peu l'effet d'un tapis sous mes pieds. J'errais d'un stand à l'autre, tout étourdie, me sentant perdue et très seule. Par quel bout commencer ? L'association française ou le groupe d'art dramatique ? Mais il semblait y avoir des dizaines de groupes d'art dramatique, et je ne savais pas lequel choisir. Puis je me souvins qu'en nous faisant nos adieux, Mary m'avait prévenue qu'il en serait ainsi.

«N'oublie surtout pas de t'affilier aux Groupes Bibliques Universitaires», m'avait-elle conseillé d'un ton maternel. J'avais acquiescé de la tête d'un air soumis. «Je ne veux pas que tu lâches pied. D'ailleurs, ils ont déjà ton nom. Je le leur ai communiqué.»

«Elle n'a rien laissé au hasard», me dis-je.

Debout au beau milieu du bâtiment des associations, j'étais plutôt tentée de m'enfuir que de lâcher pied. «Excuse-moi», dis-je timidement à un jeune homme vêtu de blue-jeans décolorés et effilochés, nonchalamment adossé à un mur. Mais le bruit de la musique pop couvrait ma voix, et il continua à tapoter du pied

à la cadence de la batterie, sans me prêter la moindre attention. «Excuse-moi, fis-je un peu plus fort, pourrais-tu me dire où est le stand des Groupes Bibliques Universitaires ?»

Soudain, il se rendit compte qu'à la hauteur de ses coudes, il y avait quelque chose qui n'allait pas s'en aller tout seul. Il baissa les yeux en grommelant : «Hein ?

— Les Groupes Bibliques Universitaires», hurlai-je. Le bruit de ma voix me fit sursauter et je rapetissai encore de quelques centimètres.

«Là-bas, fit-il d'un air moqueur, en m'indiquant la direction d'un signe de tête, avec tous les autres cinglés qui s'occupent de religion.»

Les cinglés qui s'occupent de religion ! J'en restai interloquée. En tant que juive, j'étais habituée à ce genre de mépris, en tant que chrétienne, je ne m'y attendais guère.

Je suivis la direction qu'il m'avait vaguement indiquée de son signe de tête et aboutis dans une pièce ensoleillée plus tranquille. Il y avait des stands partout : celui du groupe méthodiste, du groupe baptiste, du groupe catholique, du groupe anglican.

éprouvai soudain de la tristesse et un certain malaise en voyant e les chrétiens étaient divisés en tous ces groupuscules. Un

If restait un juif, quelle que soit la manière dont il choisissait le servir Dieu. Mais il existait tant de variétés différentes de chrétiens.

Je fus arrachée à mes pensées par un éclat de rire provenant de l'autre côté de la pièce. Quelques jeunes tenaient une conversation animée autour d'un stand. Je levai les yeux et lus sur le mur : «Groupes Bibliques Universitaires de Manchester» en grosses lettres rouges. En me voyant approcher, ils cessèrent de parler et m'observèrent d'un regard interrogateur, mais se mirent à sourire et à me saluer chaleureusement dès qu'ils se rendirent compte que c'était leur stand que je cherchais.

«Salut, d'où viens-tu ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Dans quelle cité universitaire loges-tu ?

— Que vas-tu étudier ?

— S'il te plaît, remplis cette carte.»

Quelqu'un me tendit un stylo. J'obéis et remplis la carte. Puis on me reprit le stylo d'une main, et la carte de l'autre. Celle-ci fut examinée avec beaucoup d'intérêt par une jeune fille aux énormes yeux bruns et au sourire contagieux.

«Mon nom est Hilary. Je vois que tu loges au Langdale Hall. Ruth en est la responsable. Elle s'occupera de toi.

— La responsable de quoi ?

— Elle est responsable de l'organisation du groupe biblique dans ta cité universitaire. Elle t'informerait au sujet des études bibliques, des réunions de prières et de tout le reste. Et voici le programme pour ce trimestre. Nous aurons quelques orateurs formidables. Penses-tu venir à l'excursion samedi prochain ? Bien, tu feras la connaissance d'un tas de jeunes.»

J'aurais voulu l'embrasser, tellement j'étais soulagée. Mais j'étais encore un peu trop confuse. En me retournant pour partir, je remarquai pour la première fois le stand d'à côté. La grande étoile de David bleue sur la nappe blanche qui recouvrait la table à tréteaux ne pouvait prêter à équivoque. Inutile que je lève le yeux et lise sur le mur : «Association juive.» Une fille aux cheveux foncés tenait le stand. Rencontrant le mien, son regard se posa sur moi avec une curiosité évidente. Je détournai le visage, mais me sentis toujours observée.

«Elle sait que je suis juive, me dis-je. Moi aussi, je l'aurais repérée n'importe où.»

J'étais tentée d'aller lui parler, attirée par une impression d'appartenance et de compréhension mutuelle. Mais je fis demi-tour et m'éloignai, éprouvant un étrange mélange de culpabilité et de gêne. Son regard me brûlait le dos. Pourquoi ne m'étais-je pas jointe à eux ? N'avais-je pas le droit de le faire ? Paniquant intérieurement, je me dis que s'ils savaient que j'étais chrétienne, ils ne voudraient pas de moi. Je me fourrerais dans un nouveau fouillis inextricable de mensonges et de tromperies. De toute façon, elle m'avait vue près du stand des Groupes Bibliques Universitaires. La vérité ne pouvait être dissimulée bien longtemps. Que mes craintes soient fondées ou non, je ne pouvais courir le risque d'avoir à me justifier ou d'être rejetée par eux, en tout cas pas maintenant. Trop de changements

s'opéraient actuellement en moi et autour de moi. Tant pis si cela ressemblait à une fuite. Il y avait tant de choses auxquelles il fallait que je m'habitue. J'avais besoin de temps.

Cette première année à Manchester fut une grande aventure. La vie y était tellement trépidante qu'après la première semaine, je n'eus plus le temps d'avoir le mal du pays. J'aimais la ville, cette brillante métropole avec ses bâtiments élégants, ses théâtres et ses concerts. Pour une fille de la région de Newcastle, elle avait tout le charme de Londres. Et puis, j'avais la liberté de succomber à ses nombreuses attractions. L'université était assez proche du centre-ville pour me permettre d'aller faire quelques achats entre deux cours ou déguster à midi une salade au curry au Ceylon Center.

Je n'arrivais pas à travailler beaucoup et me bornais à jeter un regard impuissant sur d'interminables listes de livres, me demandant par quel bout commencer. Mais les contacts humains •n'ont apporté bien plus que je n'aurais imaginé. Pour la première fois, je rencontrai des jeunes gens chrétiens. Dans le groupe de jeunes de l'église de Newcastle, il n'y avait pratiquement que des filles. Tout spécimen de sexe mâle de l'espèce qui fréquentait l'église n'a jamais osé se montrer deux semaines de suite à ce type de rencontre. Mais dans les Groupes Bibliques Universitaires, ils abondaient. On y trouvait tous les genres : le beau, le charmeur, le timide, le maladroit, le prévenant, l'autoritaire — une variété infinie, un choix considérable. J'en avais le vertige.

Et puis il y avait le plaisir d'assister à autant de réunions chrétiennes que je voulais, sans éprouver ni honte ni crainte d'être découverte et sans avoir à fournir d'explications en rentrant. Ce trimestre-là, je fus entraînée dans un véritable tourbillon d'études bibliques, de réunions de prières, de réunions de comité, de réunions de quartier, de soirées de tous genres. Je ne voulais rien manquer. Comme une éponge, je m'imbibais de chaque goutte d'enseignement chrétien à ma portée, et cela d'autant plus que la date de mes premières vacances approchait à une allure inquiétante.

Mes parents étaient fiers et ravis d'avoir une fille à l'université. Et qui plus est, à Manchester, où nous avions cette si gentille parenté avec un fils à marier ! Je leur manquais, et ils se réjouissaient énormément à la perspective des vacances. Après une absence de plusieurs mois, ce fut avec un serrement de cœur que je revins à la maison. Je vis autour de moi tous les objets familiers à leur place habituelle, les flacons de pilules disposés côte à côte sur plusieurs rangs, les tasses renversées sur leur soucoupe et prêtes à resservir, le café froid dans la vieille cafetière métallique, prêt à être réchauffé au prochain petit déjeuner. Le chien courut à ma rencontre, frétilant de la queue. Je me baissai pour lui caresser la tête. Il resta très tranquille, et je me demandai s'il percevait ma mauvaise humeur. H valait mieux que cela sorte et que j'en finisse le plus vite possible ; mais comment le leur dire ? N'allais-je pas provoquer la dislocation de leur monde et la destruction de tous les espoirs qu'ils avaient placés en moi ?

Pendant le dîner, on me bombardait de questions. Comme allaient mon oncle et ma tante ? Comment était leur fils, celui qui étudiait la médecine ? Comment trouvais-je l'université ? M'y étais-je bien faite ?

Je répondis brièvement, les assurant que j'aimais beaucoup Manchester, puis continuai à manger. Maman eut l'air légèrement troublée, mais elle haussa les épaules et se mit à débarrasser la table.

«Maman, papa», dis-je calmement. Ma main tremblait, mais j'essayais d'en recouvrer le contrôle. «J'ai quelque chose à vous dire.»

Maman reposa la vaisselle et se rassit, tout en évitant mon regard. Mon père s'essuya la bouche avec sa serviette et la posa sur la table. «Je ... je suis devenue chrétienne.»

Personne ne parla. Je les observais et pouvais à peine supporter leur visage tourmenté. J'aurais voulu leur dire : «Mais cela ne change rien à nos relations. Je suis toujours juive, je suis toujours votre fille, je vous aime toujours», comme je me l'étais répétée une dizaine de fois, en me préparant pour cette entrevue, mais je ne pus prononcer un mot.

«Tu es allée à l'église, n'est-ce pas ? demanda enfin ma mère.

— Oui.

— Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ? Une de mes propres filles qui va à l'église !

— Ne t'affole pas, chérie, c'est la faute de ses amies. Elles l'ont influencée. Cela passera avec le temps, n'est-ce pas ?»

Je secouai la tête.

Papa eut soudain l'air tout désorienté. «En quoi avons-nous commis une erreur ou une négligence à ton égard ?»

Maman éclata en sanglots. «Pas de *Houppa* ! Jamais je ne verrai ma fille se marier sous un dais. Et moi, je serai la risée de toute la communauté.» La seule chose qui importait vraiment pour elle était le qu'en dira-t-on. L'indignation vint se mêler à ma douleur d'avoir dû faire ce que j'avais fait et m'affermir dans ma résolution de tenir bon et d'affronter la tempête.

Cette crise initiale fut suivie de beaucoup d'autres pendant ces vacances. Ma mère passa la plupart de ses journées à errer dans la maison comme une âme en peine, murmurant : «Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Elle survivra», me dis-je. J'étais plus en souci pour mon âre. Il était anormalement calme et pensif, et je l'ai souvent j'pris en train de poser sur moi un regard plein de tendresse et de douleur.

«Cela a assez duré, marmonna-t-il après une nouvelle scène, où tout le monde avait crié et pleuré, vidant toute une boîte de mouchoirs en papier. Nous n'arrivons à aucun résultat. Allons, soyons raisonnables. <Honore ton père et ta mère> est un des dix commandements, n'est-ce pas ?» J'acquiesçai d'un signe de tête, tout en me mouchant et en essuyant mes larmes. «Eh bien, si tu y croyais vraiment, je ne peux m'empêcher de penser que tu laisserais tomber toutes ces histoires de christianisme. De toute façon, je suis d'avis que cela passera avec le temps. Tu n'as pas encore tes vingt-et-un ans, et nous avons toujours notre mot à dire. Bien que nous ne puissions pas l'exiger de ta part, nous aimerions que tu nous promettes de ne pas te faire baptiser et de ne plus aller à l'église.

— Et de ne pas prendre ce pain et ce vin qu'ils mangent en

commun, ajouta maman. Nous voudrions aussi que tu ailles voir un rabbin. Je lui ai déjà donné un coup de fil. Il t'apprendra davantage sur le judaïsme et saura répondre à certaines de tes impossibles questions. Nous aimerions aussi que tu cesses de lire ta bible. Et je t'en prie, ne sors pas avec un garçon non juif.\* En disant ces mots, ses larmes se mirent à couler de plus belle.

Je soupesai soigneusement leurs arguments. Us avaient le droit de s'assurer que je les aimais encore et que j'étais prête à aller au-devant de leurs désirs. «Je me soumettrai à tout, dis-je en refoulant le sanglot qui me montait à la gorge, sauf que je continuerai de lire ma bible.

— Tu liras autant l'Ancien Testament que le Nouveau ?»  
Je fis oui d'un signe de tête. Ils poussèrent un soupir de soulagement et me serrèrent dans leurs bras.

«Bon, dit papa, reprenons la vie normale. D'accord ?»  
A mon retour à la cité universitaire de Manchester, une lettre m'attendait. Suite à la requête de mes parents, le rabbin Gold voulait avoir un entretien avec moi. Je fis part au group chrétien, qui se réunissait dans ma cité pour la prière et l'étud de la Bible, de ce qui s'était passé à la maison. Quel soulagement de pouvoir partager cela avec les autres !

«Priez pour moi, leur dis-je, car Dieu seul sait comment je vais survivre ces trois prochaines années sans aller à l'église et sans sortir avec des amis. Et que vais-je dire au rabbin ?»

J'avais le cœur serré et le souffle court et saccadé lorsque je frappai à la porte du rabbin. Sa secrétaire me fit entrer, puis asseoir à l'extérieur de son bureau. Je me ronguais la peau autour des ongles, tout en me récitant les versets de la Bible que mes amies m'avaient donnés pour m'encourager.

«Quand on vous conduira pour être jugés dans les synagogues, ou devant les dirigeants ou les autorités, ne vous inquiétez pas de la manière dont vous vous défendrez ou de ce que vous aurez à dire, car le Saint-Esprit vous enseignera à ce moment-là ce que vous devez exprimer.» (Luc 12,11.12)

Il apparut quelques instants plus tard. Tout différent de l'image que je me faisais d'un rabbin, c'était un homme grand, maigre, rasé de près, au nez proéminent et aux petits yeux

perçants. Il avait la main posée sur l'épaule d'un homme plus jeune, plutôt beau garçon, et en prenant congé de lui à la porte, il lui dit : «N'oublie pas de me donner de tes nouvelles.»

D'un premier signe de tête, il m'invita à le suivre, et d'un second, à prendre place. Assise sur le bord de ma chaise, je me préparai pour la première attaque.

«Dis-moi, pourquoi tes parents t'ont-ils envoyée chez moi ?»

Certainement, il le savait. Je n'allais pas le laisser jouer avec moi au chat et à la souris. «Je suis devenue chrétienne.

— Comment une juive devient-elle chrétienne ?» demandait-il avec lenteur et une pointe d'ironie dans la voix.

Je lui fit part de mon expérience le plus brièvement possible. Etait-ce de l'imagination ? Il me parut légèrement ébranlé.

«Le jeune homme, dit-il, celui qui était ici avant toi, m'a dit exactement la même chose.» Il se tut un moment et regarda, sans rien voir, par la fenêtre. Je priai pour qu'il me considère comme un cas désespéré et me laisse partir. «Bon, quelle question voulais-tu me poser ?» Le ton de sa voix était plutôt rébarbatif.

J'essayai de trouver une question pertinente. «Esaïe, chapitre cinquante-trois ?

— Le serviteur souffrant, n'est-ce pas ?

— Là, il est dit que le Messie serait «blessé pour nos péchés, risé pour nos iniquités». C'est une description des souffrances de Jésus sur la croix. Il est évident que c'est de lui qu'il est question ici. C'est lui qui a accompli cette prophétie. De ce fait, il est notre Messie.»

Le rabbin secoua la tête en souriant : «Je ne pense pas. Le serviteur souffrant est Israël, la nation.

— Comment Israël peut-il être «un homme de douleur, habitué à la souffrance» ? demandai-je, intriguée.

— Dans les Ecritures, on parle souvent d'Israël comme d'une personne.

— Oh !» J'étais loin d'être convaincue, mais je n'avais pas d'arguments à lui opposer. «A présent, Dieu exauce mes prières.

— Les miennes également.

— Je ne sais quoi vous répondre. Tout ce que je sais, c'est

qu'autrefois, j'étais misérable et malheureuse, alors que maintenant ma vie vaut d'être vécue.

— Et la peine que tu fais à tes parents ? Ce sera sans doute la mort de tes grands-parents, quand ils l'apprendront.»

Hochant la tête, je me levai. Il fallait que je sorte au plus vite.

«Avant que tu ne partes, il faut que je te dise que j'ai un ami qui est pasteur de P Eglise anglicane et qui pourrait t'aider à mieux comprendre ton privilège d'être juive. Es-tu d'accord d'aller le voir ?»

Je secouai la tête. Je n'en pouvais plus. Je partis en courant et me rendis à Albert Square. J'en fis plusieurs fois le tour, jusqu'à ce que j'aie suffisamment retrouvé mon calme pour prendre l'autobus. Sans le savoir, j'ai perdu une occasion prématurée de rencontrer mon futur beau-père.

Je suis toutefois allée voir un pasteur — celui de l'église que j'ai fréquentée pendant le premier trimestre. Le vicaire de Newcastle lui avait parlé de moi, et il m'a invitée à venir bavarder un peu avec lui. Une fois de plus, j'étais assise dans un bureau pastoral dont les murs étaient tapissés de livres du sc au plafond, quelque peu intimidée. Mais cet homme était de plus aimables, et très paternel.

«On m'a dit que tu as promis à tes parents de ne plus aller à l'église jusqu'à ta majorité ?

— Oui. Je veux qu'ils sachent que je suis prête à faire l'impossible pour les honorer.

— Mais tu ne peux tout de même pas t'isoler ainsi, en tout cas pas plus d'un ou deux mois.

— Il le faut, car je le leur ai promis.» Je commençais à éprouver une sensation de chaleur et de picotements dans la nuque, réaction habituelle de mon organisme à toute pression, si légère soit-elle, exercée sur moi.

«Tu as besoin de communion, de soutien, d'instruction.

— Tout cela je l'obtiens, sans manquer à ma promesse, en participant aux activités des Groupes Bibliques Universitaires.»

Le sourire aux lèvres, il se leva et m'accompagna à la porte.

«Dans un mois, me dit-il, nous nous reverrons à l'église.»

Tandis que la porte se refermait derrière moi, je pris la

décision de ne me fier qu'à ma voix intérieure. Si j'écoutais tout ce que les autres me disaient, je finirais par être déchirée en mille morceaux et éparpillée dans tout Manchester, de l'église à la synagogue.

Pendant toute la durée de mes études, je me suis arrangée pour accéder aux désirs de mes parents. Je n'étais d'ailleurs pas fâchée d'avoir une excuse pour ne pas aller à l'église. Je me sentais toujours assez mal à l'aise dans ce milieu, et il me semblait que cette privation était largement compensée par la multiplicité des réunions qui étaient au programme des Groupes Bibliques Universitaires. En fait, en prenant un peu plus d'assurance, je me rendis compte que les réunions pouvaient absorber tout le temps libre dont on disposait, et que, par conséquent, on courait le risque de voir son horizon se fermer peu à peu. Je me hasardai donc à entreprendre certaines activités non religieuses. Je m'affiliai à un groupe d'art dramatique, jouai certains rôles sur la scène du théâtre de l'université, participai aux émissions d'une radio locale estudiantine et servit de capitaine à l'équipe de tennis de table de notre cité universitaire.

Je n'avais presque plus le temps de souffler et reléguais la maison au fin fond de ma pensée. De ce fait, les vacances étaient de plus en plus pénibles.

«Oui, Samuel, elle est libre ce soir. Je suis sûre qu'elle sera ravie de sortir avec toi.» Penchée par-dessus la rampe de l'escalier, je secouai furieusement la tête en signe de protestation et de refus, mais maman avait déjà raccroché le téléphone. «Un si gentil garçon, dit maman d'un air suffisant, il semble vraiment tenir à toi. Sors donc avec lui. Ce sera bon pour toi et ça te changera un peu les idées.» Je cédaï, écrasée par le sentiment de mon impuissance. Pauvre Samuel ! S'il savait comment on voulait se servir de lui. Soudain, j'eus une idée.

«Samuel, lui dis-je ce soir-là, alors qu'après un repas plantureux, il me reconduisait en voiture à la maison. J'ai quelque chose à te dire. Je ne suis pas celle que tu penses.

— Oh ? fit-il, en se tortillant sur son siège, mal à son aise.

— Je crois que Jésus est notre Messie ou, si tu préfères, je suis chrétienne. De ce fait, je ne pense pas que tu tiennes à me revoir.

— Vas-tu t'enfermer dans un couvent ?

— Non, mais ma foi a une grande importance pour moi. Ma vie en a été complètement changée. Il y a un monde entre toi et moi.

— Tu peux croire ce que tu veux. Cela ne me dérange pas.

— Tant mieux ! A bientôt ! Merci pour cette bonne soirée.\*

Je me dépêchai de rentrer. Après avoir fermé la porte derrière moi, je poussai un soupir de soulagement. Il n'y a plus jamais téléphoné. Maman était très intriguée.

«Tu sais, me dit-elle un jour, je suis sûre que c'est parce que tu ne l'as pas embrassé en le quittant. Je vous observais de la fenêtre. Les garçons aiment ce genre de chose.\*

Pendant plusieurs années, nous avons poursuivi notre petit bonhomme de chemin en maintenant une trêve précaire. Maman m'observait anxieusement, espérant découvrir un indice que ma crise avait pris fin, puis sombrait dans la mélancolie dès qu'elle apercevait ma bible sur ma table de nuit. Je ne disais rien, et je gardais pour moi tout le côté chrétien de ma vie. A Manchester, je me suis jointe à un groupe d'étudiants qui se réunissaient pour le culte le dimanche matin. Chez eux, ils fréquentaient des assemblées de maison, car ils étaient plutôt allergiques au cérémonial des cultes officiels. Je partageais un peu leur sentiment et appréciais le côté informel et spontané de leurs réunions. Nous étions considérés comme un groupe dissident par les autres membres des Groupes Bibliques Universitaires.

«N'y va pas, m'avait-on avertie. Ce sont des extrémistes. Ils parlent en langues.\*

J'étais sur mes gardes et au début, je trouvais plutôt étrange le bruit de fond sourd et continu pendant que les uns et les autres priaient à voix basse. Leur air extatique et leurs bras levés au ciel me mettaient aussi mal à l'aise. Mais ce qui m'attirait vers eux, c'était qu'ils semblaient aimer Dieu autrement que moi. Je lui étais reconnaissante pour ce qu'il me donnait : le pardon et la paix intérieure, la vie éternelle et la promesse d'une place au ciel. Mais c'était autre chose de l'aimer uniquement pour ce

qu'il est. Je lisais chaque jour un chapitre de la Bible, mais ne réagissais plus avec la même émotion qu'au début. Mes prières aussi étaient devenues assez routinières.

«Es-tu remplie du Saint-Esprit ? me demandaient mes nouveaux amis.

— Hum ! J'ai reçu le Saint-Esprit en devenant chrétienne, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ce n'est pas tout. Il faut que tu sois remplie de lui au point de déborder.\*

Que voulaient-ils dire par là ? S'il y avait quelque chose qui me manquait, je tenais à l'avoir à tout prix. «Je n'ai pas fait tout ce chemin pour n'obtenir que la moitié des biens», me dis-je. «Remplis-moi de ton Saint-Esprit, priaï-je, pour que je t'aime comme eux.»

Il m'a exaucée au moment où je m'y attendais le moins — sans bruit, sans expérience émotionnelle fracassante. Un jour, je rencontrai Hilary dans l'escalier du bâtiment des associations. Spontanément, on décida d'aller prier ensemble dans une petite >ièce à l'étage supérieur. Et là, dans le silence, je devins nidain consciente de la présence de Dieu, comme je ne l'avais é qu'une seule fois auparavant, ce fameux jour de Noël où j'ai d laver les vitres à la maison. Mais cette fois-ci, ce sentiment de la proximité de Dieu ne s'est pas estompé. Au contraire, il est devenu de plus en plus réel. Son amour semblait déferler par vagues successives tout autour de moi, et j'ai pu me détendre et me laisser porter par les flots de cet océan.

«Je viens d'avoir un avant-goût du ciel, me dis-je, car le ciel, c'est le repos complet, la paix totale, la chaleur, le réconfort et la joie de la présence continuelle de Dieu.» Je n'avais aucune envie de revenir à la réalité et craignais de voir disparaître dans le néant ce que je venais de vivre. Mais ce ne fut pas le cas. Ma nouvelle prise de conscience de l'amour et de la grandeur de Dieu persista, transformant la routine de ma lecture quotidienne de la Bible et de ma vie de prière en un dialogue entre amoureux et faisant paraître misérable et insignifiant ce que j'avais pris pour de grands sacrifices. J'aspirais à rencontrer Dieu, et l'adorais sans la moindre contrainte.

«Participer à cette réunion du dimanche matin, ce n'est pas <aller à l'église>», me dis-je. Tu remplis toujours ton contrat.\* Ou bien ? Le doute qui s'était infiltré dans mon esprit refusait de s'en aller. J'avais vingt-et-un ans. Le moment était-il venu de rouvrir les vieilles plaies ?

Je déménageai dans un appartement à Didsbury et me mis à fréquenter l'église libre de l'endroit. L'accord conclu avec mes parents était maintenant caduc. Le cœur gros, je me rendis compte qu'il fallait que je retourne leur parler. De plus, il y avait un baptistère dans l'église. J'avais assisté au baptême de plusieurs de mes amis et je savais que pour moi, ce n'était plus qu'une question de temps. Je remettais la chose à plus tard, me disant que c'était un extra dont on pouvait se passer et qu'il n'était pas raisonnable de faire souffrir mes parents pour si peu. Un jour, en parcourant le livre des Actes, je vis soudain un verset se détacher de la page, comme s'il était illuminé : «Et maintenant, pourquoi attendre encore ? Lève-toi, sois baptisé.» (Actes 22,16) Je ne pus plus faire taire cette voix intérieure.

«D'accord, Seigneur, tu as gagné, m'écriai-je, mais je ne peux pas en parler à mes parents, du moins pas maintenant. avec mes examens de fin d'études en perspective.»

«Tu sais ce que signifie le baptême ?» Le pasteur me regarda avec sérieux et compassion. «C'est une confession publique de ton appartenance à Jésus-Christ.

— Je sais.» Je baissai la tête. Il chercha dans sa poche.

«Voici la clef du bureau de l'église. Tu peux téléphoner de là.»

Comme hébétée, je traversai l'église à moitié vide. Hélas, la clef glissa dans la serrure du bureau sans le moindre effort. La pièce sentait le renfermé. Je me laissai tomber sur le siège à côté du téléphone, soulevai le récepteur et attendis un moment que mon cœur cesse de battre la chamade. Mes doigts tremblaient sur le cadran, mais je finis par faire le bon numéro. Le téléphone sonna à l'autre bout du fil. Oh, Seigneur, je t'en prie, fais qu'ils soient absents.

«Allô ! Oh, c'est toi, ma chérie. Comment vas-tu ?

— Maman, je vais me faire baptiser.» Le silence semblait interminable. «J'ai dit...

— Je sais ce que tu as dit.» Sa voix était froide et dure. «Ne remets plus jamais les pieds chez nous. Tu n'es plus notre fille.»  
Clic.

La communication était coupée. Lentement, je raccrochai. Lorsque le pasteur apparut sur le seuil de la porte quelques instants plus tard, je levai la tête et aperçus, horrifiée, des flaques de larmes teintées de mascara un peu partout sur son beau papier à lettre blanc.

Je fus baptisée le dimanche de Pentecôte, sans beaucoup de joie et toute meurtrie. «Je le fais parce que tu me le demandes, dis-je à Dieu à voix basse, et non parce que je le désire. N'exige pas de moi que je m'en réjouisse.» Tout le monde semblait profondément ému. On s'empressait autour de moi, m'embrasait, me tapait sur l'épaule, mais moi j'étais comme engourdie. Plus tard, je rentrai dans mon petit appartement et m'assis dans l'obscurité. «Oh Dieu, chuchotai-je, pourquoi n'as-tu pas fait de moi une *goy* ? Les choses auraient été tellement plus simples !»

J'étudiais parfois mon visage dans la glace, soupirais profondément et pensais que ce ne serait pas mal d'y voir apparaître une belle blonde du genre déesse Scandinave. Mais elle était toujours là, cette noireude aux boucles rebelles, au teint olivâtre, au nez d'une grosseur exaspérante, comparé aux autres traits du visage. Pour me donner du genre, je me mettais à battre des cils et à boudier. Mais elle dans la glace boudait à son tour et me paraissait assez vulgaire et du genre plutôt continental. Cela me rendait malade d'être toujours prise pour une étrangère. Lorsqu'on m'interrogeait à ce sujet, je ne savais jamais quoi répondre.

Ma dénégation : «Vous faites erreur, je suis Anglaise» ne semblait convaincre personne, sauf une fois dans un restaurant rempli de monde. A la table voisine, un monsieur, l'air très distingué, m'examinait attentivement à travers ses lunettes qui lui avaient glissé jusqu'au bout du nez. Lorsqu'il eut terminé son repas, il se pencha vers moi et dit :

«Ma chère, permettez-moi de vous complimenter, votre teint celte est admirable.»

L'amie qui m'accompagnait pouffa de rire dans sa serviette. «Pas vraiment celte, camarade, me souffla-t-elle à l'oreille.

— Plutôt sémitique», répondis-je au monsieur en souriant poliment et continuai à manger ma mousse au chocolat.

«Ce que j'aimerais bien savoir, confiai-je à mon miroir, c'est si les gens, en me croisant dans la rue, peuvent deviner que je suis juive.

— Est-ce vraiment si important ? demanda le reflet dans la glace.

— Mais bien sûr. Soyons francs. Si au premier coup d'œil, les gens disent : <C'est une juive> leurs préjugés les auront

amenés à se former une opinion de moi avant même que j'aie ouvert la bouche.\*

Jamais je n'oublierai une expérience que j'ai faite quelques semaines après être devenue chrétienne. Avec un groupe de filles de l'école, je me rendais à une étude biblique qui avait lieu au lycée de garçons du quartier. Dans le corridor, un garçon qui passait s'arrêta et, me montrant du doigt, s'écria d'un ton railleur : «Regardez-moi cette youpine !» Dans le corridor qui, l'instant d'avant, retentissait de l'habituel bourdonnement des voix à la fin de la classe, régna soudain un silence de mort. Mes vêtements me collèrent à la peau. Je me sentis gênée, objet de tous les regards, bien trop humiliée et abasourdie pour me mettre en colère, comme si je venais de recevoir une gifle en pleine figure. Je fus incapable de réagir et, à mon grand désarroi, n'arrivai pas à articuler un mot. Après avoir ri aux éclats, le garçon et ses camarades disparurent. Mes amies reprirent leur bavardage, comme si de rien n'était.

Lorsque je devins chrétienne, le sens de mon identité fut à el point ébranlé qu'il me sembla absolument nécessaire de écouter ce que signifiait pour moi le fait d'être juive.

Auparavant, je ne m'y étais jamais arrêtée. Cela faisait partie de la vie — une réalité perçue tantôt avec joie, tantôt avec résignation.

«Bien sûr, tu es encore juive», me disaient mes amies chrétiennes. Mais quelle partie de moi-même était «encore juive» ? Comment le savoir ? C'était illogique, irrationnel, la raison n'avait rien à y voir : je savais que je n'avais pas cessé d'être juive, parce que je me sentais encore juive en mon for intérieur. C'était une réaction purement émotionnelle. Mais sans le vouloir, je venais de découvrir pourquoi le juif même le moins pratiquant s'accroche farouchement à son identité raciale, sinon religieuse. Ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on fait, mais ce que l'on ressent.

S'il est une phrase que j'ai entendue plus souvent que toutes les autres dans mon enfance, c'est bien celle-ci : «Je ne suis pas un bon juif, mais je ne suis pas moins fier d'être juif pour autant.» Et c'était dit avec tant d'assurance, voire de

plaisir, que j'en ai conclu que la fierté d'être juif doit à tel point augmenter votre crédit dans les colonnes du livre du Tout-Puissant qu'au jour de la clôture des comptes, elle contrebalancera toutes les transgressions délibérées de la loi portées à votre débit. Un jour, cela fit tilt dans mon esprit. Si certaines personnes ne cessent de répéter les mêmes choses d'une manière absolue et péremptoire, c'est qu'elles doivent faire un gros effort pour s'en persuader elles-mêmes. Les juifs ne sont pas toujours indifférents à l'opinion des autres. En leur for intérieur, ne serait-ce qu'au niveau de l'inconscient, ils ont dû être nombreux à se sentir, comme moi cette fois-là au lycée de garçons, petits et minables. Le plus terrible, ce n'est pas l'insulte, mais la crainte qu'elle pourrait être justifiée. Lorsqu'on avilit et méprise un peuple assez longtemps, il finit presque par croire qu'il le mérite. C'est cette mentalité de chien battu qui a poussé six millions de juifs dans les chambres à gaz d'Hitler quasiment sans murmures ni protestations. Nous nous sentions impuissants, vaincus d'avance. i

Aucun juif ne peut s'accommoder de son identité raciale saJ se voir obligé de composer avec l'«holocauste». Il ne suffisait pas que je le considère objectivement comme un événement historique, que je sois horrifiée par la conduite inhumaine de ses auteurs, ni même que je déplore la perte d'une parenté que je n'ai de ce fait jamais connue. Chez les juifs, les liens du sang sont très forts. Chacun semble marqué jusqu'à la moelle des os par la tragédie et les souffrances de sa race tout entière. Il ne suffisait pas que je m'imagine ce que j'aurais ressenti si j'avais moi-même vécu l'«holocauste», enfouissant ces sentiments dans les profondeurs de l'inconscient dès qu'ils devenaient trop insupportables. Une chose est certaine : si j'étais née vingt ou même dix ans plus tôt en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Tchécoslovaquie ou en France, on m'aurait internée dans un camp de concentration. Or, cela est arrivé à mon peuple et, de ce fait, c'est comme si cela m'était arrivé à moi. Il fallait donc que j'accepte d'en subir toute l'horreur infernale. Pendant des mois, les cauchemars se succédèrent, tandis que mes sentiments luttèrent désespérément pour calmer leurs remous. J'éprouvais

l'horrible incertitude qui fut vécue dans les wagons à bestiaux pleins à craquer, la douleur sourde de la séparation, l'humiliation de se voir réduit à un paquet de chair humaine sans visage ni nom, la haine et le dégoût qui émanaient, comme une odeur nauséabonde, de nos tortionnaires. Puis mes rêves cessèrent. J'avais atteint le point de totale acceptation de mon identité juive, avec tout ce que cela comportait, en particulier la prise de conscience qu'à de nombreuses époques de P Histoire, nous avons eu moins de valeur que du fumier de cheval.

La question cruciale est de savoir que faire de cette prise de conscience. Elle a produit le sioniste fervent, pour qui le seul idéal a été la création d'un Etat juif en Palestine, l'Israélien combattif, qui a découvert qu'un juif est capable aussi de lutter et de vaincre, l'entrepreneur perspicace qui pense s'assurer acceptation et sécurité grâce à ses ressources pécuniaires, et, ces dernières années, après des siècles de brimades et de rejet, l'extraordinaire réussite du peuple juif dans les domaines culturel et intellectuel. Moi aussi, j'étais placée devant un choix. Soit que je laisse ma judaïté exercer une influence néfaste sur toi, en interprétant le mot ou le geste le plus anodin comme une orme d'antisémitisme, soit que j'en fasse un bon usage, en apprenant à faire confiance et à pardonner. Curieusement, ce fut mon vécu au sein de l'église qui provoqua la crise et me força à prendre clairement position.

Pendant trois ans, par égard pour mes parents, je n'ai pas mis les pieds dans une église, mais n'ai pas pour autant fréquenté de milieu juif. J'avais remis à plus tard toute décision concernant mon identité ou mon appartenance. Je m'accrochais tenacement à mon expérience chrétienne et à mes origines juives, sans toutefois parvenir à la moindre harmonie intérieure. Je n'étais pas encore assez mûre pour cela. En m'engageant davantage dans l'église libre, d'ailleurs assez formaliste, où j'avais été baptisée, je me rendis soudain compte que, si certains chrétiens me tapaient sur l'épaule en me soufflant avec douceur à l'oreille : «Bien sûr, tu es encore juive\*», cela ne voulait absolument rien dire. En fait, bien qu'on ne me l'ait jamais dit

d'une manière explicite, je sentais que la plupart d'entre eux désiraient secrètement que je me range et devienne une *goy* le plus tôt possible. Je ne leur en ai pas voulu. Après tout, l'Eglise primitive ne savait pas trop comment résoudre les problèmes soulevés par la conversion des *goyim*, et les chrétiens d'origine juive désiraient qu'ils deviennent juifs le plus vite possible.

Je fus très tentée de m'adapter, comme le caméléon, à mon nouvel environnement, pour me sentir en sécurité et acceptée par tous, et de faire comme si je n'avais jamais connu un autre mode de vie. Cela m'aurait permis d'endormir la douleur due à mon rejet par mes parents, de me défaire de mon passé juif, le reléguant dans les recoins les plus obscurs de mon inconscient, et de recommencer à zéro, comme une personne totalement différente. Un tel processus aurait toutefois exigé une grave amputation qui, au lieu de me guérir, m'aurait laissée couverte de cicatrices, mutilée pour la vie. De plus, la simulation crée d'affreuses tensions intérieures. Le passé m'aurait hantée, comme un revenant qui fait ses apparitions aux moments les plus inopportuns. Non, telle n'était pas la vie abondante promise par Jésus-Christ. Lui-même était juif, et il m'avait acceptée en tant que juive. Pourquoi les chrétiens n'en faisaient-ils pas autant ? Etait-ce à juste titre que les gens me critiquaient, prétendant que j'étais «trop sentimentale\*, «trop indépendante», «trop franche», que je «me faisais trop remarquer» et que je «ne me conformais pas aux usages établis» ? J'en avais assez d'être prise à part et de m'entendre dire que, pour mon bien, il fallait que je sache que certains membres de l'église étaient préoccupés...

Pour la première fois, j'étais bel et bien confrontée avec l'Eglise établie, quoique sous les traits de l'église libre, et l'entente entre nous était loin d'être parfaite. C'était là la clef du problème. Aller occasionnellement à l'église ne tirait pas à conséquence, mais s'y engager, c'était tout autre chose. Soudain, je compris que je ne pouvais plus me tirer d'affaire en disant : «C'est à prendre ou à laisser !» D'une certaine manière, en accueillant Jésus et en le faisant mien, je recevais aussi l'Eglise établie, un peu comme Jacob qui avait dû prendre

Léa avec Rachel. Et j'avoue que je n'étais vraiment pas préparée à accepter cette clause du contrat.

«Les cultes d'une église libre, m'étais-je dit, seront beaucoup plus libres que ceux d'une église anglicane, bien moins formels, plus spontanés.» Mais semaine après semaine, on suivait le même ordre de service : cantique, prière, cantique, lecture, cantique, sermon, cantique : un sandwich à trois étages, avec le minimum de variété hebdomadaire dans la composition de la garniture. Le sermon était toujours très bon, mais ô combien je souhaitais ne plus avoir l'impression que pour y arriver, il fallait liquider le reste aussi rapidement que possible ! L'adoration avait aussi son importance, me semblait-il. Mais adorer, était-ce se lever, chanter, s'asseoir, se courber, conformément aux instructions données par cette voix là-devant — ces gestes rituels fades et ennuyeux, exécutés par une centaine de marionnettes, dénuées de tout soupçon de sentiment humain ? Cela me laissait froide, indifférente, incapable d'y participer. Même un sourire risquait de se glacer sur votre visage ! La religion est une chose sérieuse. Se donner une apparence de piété durant le culte, c'était à mes yeux de 'hypocrisie, ni plus ni moins.

Le décor victorien ne facilitait pas les choses. Les vitraux, montés dans des meneaux, couverts à l'extérieur de la poussière soulevée par des années de circulation dans les rues de Manchester, ne permettaient plus à la lumière du jour de pénétrer à l'intérieur. Le plafond bas, bien qu'en bois de pin, avait été enduit de ce vernis brun foncé qui était tellement en vogue au début du siècle. Dans mon imagination, je me voyais sur une échelle avec une boîte de décapot et un pinceau. Combien de mois m'aurait-il fallu pour lui rendre sa teinte dorée originelle ? Mais cela aurait valu la peine. La boiserie des murs avait également été recouverte d'une couche de vernis brun foncé. Les lames de parquet décollées craquaient et grinçaient chaque fois que quelqu'un remuait sur sa chaise. J'avais parfois l'impression d'être enfermée dans un coffre de bois brun foncé, mal aéré, et je devais lutter pour ne pas me lever et aller courir à l'extérieur, en plein soleil.

Où étaient le bruit, la couleur, le frémissement de la synagogue ? Je ne m'étais encore jamais rendu compte de la place qu'occupaient dans ma vie le rythme obsédant des psalmodies hébraïques, l'alternance naturelle de la prière, du chant et du bavardage, le scintillement éblouissant des rouleaux de la Loi que l'on sortait soigneusement de l'arche drapée de pourpre, pour les porter dans l'assistance et permettre aux hommes et aux enfants de baiser leur châle de prière, puis d'étendre la main et de les toucher. Dans l'ardeur de ma recherche de Dieu, j'étais tellement consciente des insuffisances du judaïsme que j'oubliais la joie et la beauté de ses rites, jusqu'au jour où j'en fus privée. Au beau milieu d'un culte à l'église, il m'arrivait d'être surprise par la nostalgie, qui comme une vague immense déferlait irrésistiblement sur moi et me frappait de panique.

«Qu'est-ce que je fais ici ? Comment suis-je arrivée en ce lieu ? Je ne suis pas à ma place. Je vous en prie, laissez-moi sortir.»

Et puis je me souvenais que je n'avais pas d'autre endroit où aller. Les fêtes empreintes de gaieté et de rires, les traditions familiales que j'aimais tant — c'était du passé, tout cela. Le jour de mon baptême, j'avais cru trouver une nouvelle famille, mais les choses ne s'étaient pas passées comme je m'y attendais. Dimanche après dimanche, je rentrais seule de l'église et me réfugiais dans mon petit appartement. La peine et la solitude rendaient ces journées interminables.

«C'eût été tout autre chose dans la communauté juive, me lamentais-je. Le sabbat, quelqu'un m'aurait certainement invitée.»

Plus je déplorais la perte du monde de mon enfance, plus je m'enfonçais dans le borbier de l'attendrissement sur moi-même et de l'amertume, l'église étant le principal objet de mon ressentiment. A mes yeux, les chrétiens n'étaient pas bons à grand-chose. Comme le porc-épic, j'étais tendue à l'extrême intérieurement, tandis que vers l'extérieur, je ne présentais que mes piquants.

«Dans sa lettre aux Ephésiens, déclame le prédicateur du haut

de la chaire, au chapitre deux et au verset douze, Paul rappelle à des non-juifs qu'ils n'appartiennent pas au peuple choisi par Dieu. On peut certes dire la même chose de chacun d'entre nous aujourd'hui.»

Je me tortille sur ma chaise. «Parle pour toi-même !»

«Quand les juifs crucifièrent Jésus...», poursuit le prédicateur.

Cette fois, je me fâche vraiment. Mais ce qui suit est encore pire.

«A présent, Dieu en a fini avec les juifs, et nous chrétiens sommes le peuple de Dieu, le nouvel Israël.»

«Finis avec les juifs ? Alors pourquoi suis-je assise ici ? Pourquoi avons-nous été si cruellement persécutés ? Si Dieu ne nous aime plus, qui d'autre nous aime ? Attends un peu que le culte soit terminé et je vais te dire mes quatre vérités, à toi et à ceux qui me tombent sous la main.»

Je dois avouer que mes amis chrétiens ont supporté mes sautes d'humeur, mes colères, mes crises de nerfs, quand j'étais en recherche de mon identité, avec plus de bienveillance que je ne méritais. S'ils avaient su combien je détestais mon propre comportement ! Je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi

'étais incapable de me maîtriser. J'avais envie de me couper la langue. La patience est censée être un fruit de l'Esprit. Si seulement il n'y avait qu'à se baisser pour le ramasser. Il faudra que je réagisse mieux la prochaine fois. Mais voilà que quelqu'un se croit obligé de m'exposer ses vues sur la situation politique au Proche-Orient. C'est bien gentil de sa part d'essayer de m'expliquer le point de vue des Arabes. Je veux bien qu'ils aient le leur, mais s'attend-il vraiment à ce que je le partage ? Auparavant, mon peuple n'a jamais eu de pays qui lui appartienne en propre. Nulle part nous ne sommes chez nous. Personne ne veut de nous. Au-dedans de moi, une voix se met à crier : «Et toi, un non-juif, me veux-tu vraiment, moi une juive, dans ton église ?»

Il ne semblait y avoir aucun exutoire par où épancher ma judaïté, et cela devenait de plus en plus frustrant pour moi, à mesure que je découvrais à quel point le christianisme lui-même était empreint de judaïté.

«Écoutez bien, fis-je, tout excitée, un jour que nous étudions dans une assemblée de maison le sens des paroles de Jésus : <Là où deux ou trois s'assemblent en mon nom, je suis au milieu d'eux> (Matthieu 18,20). Dans le judaïsme, aucun acte culturel n'est valable sans *minyán*, un minimum de dix hommes. Voici donc ce que Jésus voulait dire : <Pas du tout, il suffit que vous soyez à deux, et ma présence vous est assurée.\*

— Ah oui, c'est bien», fit tout le monde, en m'adressant un sourire plein d'indulgence.

Certains passages du Nouveau Testament étaient une réalité pour moi, bien plus qu'ils ne semblaient l'être pour les autres. Je ne pouvais entendre la lecture du verset : «C'est le Christ lui-même qui nous a apporté la paix, en faisant des juifs et des non-juifs un seul peuple. En donnant son corps, il a abattu le mur qui les séparait et les rendait ennemis» (Ephésiens 2,14), sans avoir envie, au comble de la joie, de sauter de ma chaise. Mais seuls des regards étonnés se posaient sur mon visage rayonnant. J'aurais voulu les secouer tous, les uns après les autres, et leur crier : «Ne voyez-vous donc pas ce que le Christ a fait ? Nous voilà réunis ensemble, alors que normalement nous n'avions rien en commun et que des années de méfiance auraient dû nous maintenir à des milliers de kilomètres les uns des autres.» Mais ils ne le voyaient pas, et je me demandais avec tristesse s'ils considéraient, non seulement le fait que j'étais juive, mais aussi l'œuvre extraordinaire de réconciliation accomplie par Jésus sur la croix comme allant de soi.

Que faire ? Je n'allais tout de même pas rester à me tourmenter sur ma chaise en me disant que j'étais capable de prêcher de meilleurs sermons que ceux que j'entendais. Je m'assis un soir dans le calme de mon petit appartement et me mis à envisager toutes les possibilités. J'avais essayé de me soumettre et d'être ce que les autres auraient voulu que je sois. Mais ce n'était pas la bonne solution. Au bout d'une semaine, j'avais dû cesser de jouer la comédie. Bien sûr, j'avais aussi la possibilité de me gâcher la vie en remâchant le passé, comme les enfants d'Israël dans le désert qui regardaient en arrière avec nostalgie, idéalisant l'Égypte dont ils étaient sortis :

«Ah ! nos repas en Egypte, quel souvenir ! Le poisson gratuit, les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail.» (Nombres 11,5)

«Regardons les choses en face, me dis-je. Si le judaïsme était si merveilleux, pourquoi en somme étais-je devenue chrétienne ?» Comme ce fut le cas des enfants d'Israël, mes plaintes continuelles m'empêchaient d'apprécier les avantages de ma nouvelle condition.

La seule alternative était d'apprendre à être pleinement moi-même, de faire l'inventaire des richesses que mon arrière-plan juif m'avait apportées et de les partager avec l'église. Excellente idée ! Mais comment la réaliser ?

«O Dieu, priai-je un soir en désespoir de cause, me voici dans un beau désordre intérieur ! J'aspire pourtant à un christianisme dynamique et efficace. Veuille donc, je t'en prie, remettre de l'ordre dans mes idées et, pendant que tu y es, fais quelque chose de valable de ma vie !» Lentement, très lentement, il m'a exaucée.

Plusieurs mois après mon baptême, je retéléphonai à la maison jour la première fois.

«Euh ! maman ? J'ai réussi mes examens.

— Ah oui ?

— Allez-vous venir à la remise des diplômes ?

— On verra cela. On te prévientra.» Clic ! Elle avait raccroché, mais elle n'avait pas dit non. Il subsistait donc un rayon d'espoir. Je m'y accrochai et ne fus pas déçue. Parmi les dernières voitures qui se garèrent sur le parking, j'aperçus la Volvo blanche si familière.

Mon cœur battait la chamade lorsque j'allai à leur rencontre. C'était une journée chaude. Je me sentais moite et collante sous ma lourde toge. D'un coup d'œil rapide, maman m'examina de la tête aux pieds, redressa mon épitoge, puis fronça les sourcils en remarquant mes cheveux bouclés en bataille. Sans mot dire, ils m'accompagnèrent dans la salle et, à la fin de la cérémonie, se placèrent à côté de moi sur les marches de l'escalier de la faculté de lettres et sourirent pour la photo officielle.

«Où sont tes bagages ?» demanda maman, lorsque tout fut terminé. Je n'en croyais pas mes oreilles. «Va chercher la voiture, cria-t-elle à papa. Il est temps de rentrer.»

«Je présume que tu es allée jusqu'au bout ?» fit maman d'une voix blanche, après une demi-heure de trajet dans un épais silence. Elle ne tourna même pas la tête.

«Oui», murmurai-je de l'arrière de la voiture.

Je la vis poser sa main sur le genou de papa. «Nous aurions été si fiers de toi en cette journée, et à présent, c'est tout le contraire. Tiens-le-toi pour dit, tu rentres avec nous comme une étrangère et non comme notre fille.»

Le premier soir, j'étais assise seule au salon. Le silence régnait dans la maison. Papa apparut soudain dans l'embrasement de la porte, sa kipa sur la tête. «As-tu un moment ? demanda-t-il.

— Bien sûr.»

Je montai avec lui dans sa chambre à coucher et vis là son livre de prières ouvert sur le lit. Il le saisit d'une main assurée.

«J'ai essayé de prier, me dit-il, la voix quelque peu étouffée par les paroles qu'il prononçait. C'est étrange, n'est-ce pas, qu'un agnostique comme moi ait envie de prier. J'ai besoin de quelqu'un qui prie avec moi, et je ne saurais à qui d'autre le demander qu'à toi. Veux-tu prier avec moi ?»

Penchée sur son livre de prières, je me mis à répéter le texte anglais avec lui. J'avais glissé mon bras sous le sien, et en relevant la tête, je vis qu'il avait les larmes aux yeux.

«Tu sais, me dit-il, tu es d'un grand réconfort pour moi.»

Peu à peu, mes parents et moi avons relevé des ruines notre relation, mais plus telle qu'elle était autrefois. A mon étonnement, elle est devenue beaucoup moins fragile, plus intense et plus stable, parce que fondée sur leur acceptation de mon choix d'adulte de vivre ma vie comme je l'entendais. Plus de rendez-vous fixés derrière mon dos, plus de disques du genre *Fiddler on the Roof* joués dans l'espoir qu'ils produiraient sur moi un effet sentimental facilitant mon retour au bercail. Ils ont relâché leur étreinte, et soudain j'ai découvert une liberté de les

aimer que je n'avais jamais connue auparavant. Je les aimais parce qu'ils m'acceptaient malgré les scrupules qui harcelaient leur conscience, je les aimais parce qu'ils n'exigeaient plus rien de moi malgré la souffrance que cela leur occasionnait.

J'éprouvais un grand besoin de me retrouver seule avec Dieu, de marcher, de réfléchir, de chercher à comprendre pourquoi il me faisait ce don tout à fait inattendu. Bien des souvenirs me remontèrent à la mémoire — des scènes de mon enfance et de mon adolescence qui m'avaient fait très mal, des paroles qui avaient laissé de profondes cicatrices qui se rouvraient périodiquement. Le sentiment de rejet que j'associais volontiers avec le fait que j'étais devenue chrétienne avait des racines bien plus profondes, enfouies dans mon inconscient.

J'avais l'impression que Dieu ouvrait une centaine de petites portes donnant sur le corridor de mon esprit, que j'avais laissées hermétiquement closes durant des années, et qu'il m'invitait à le suivre pour y faire une tournée d'inspection. Un petit groupe d'amis intimes m'entouraient de leurs prières, alors que urgissait de l'oubli un incident après l'autre de mon enfance dont je n'avais pourtant gardé aucun souvenir conscient. La douleur était presque insupportable, mais le baume que Dieu semblait alors verser dans mes plaies béantes rendait ce tourment passer infiniment profitable. Colère, ressentiment, souffrance furent emportés par le flot de mes larmes.

«Ma fille, laisse-moi t'enlever cette susceptibilité chatouilleuse, ce sentiment de rejet. Veux-tu savoir d'où il provient ?

— Oui, Seigneur, montre-le-moi.»

J'entendis une voix intérieure qui me parlait, comme si j'étais redevenue une petite fille :

«Les *goyim* ne cuisinent pas comme nous, les *goyim* ne vivent pas comme nous. Ne te fie jamais à un *goy*. Ils nous méprisent tous. Et même si tu devais un jour en épouser un, il finirait par t'appeler «sale juive».

— Seigneur, ces choses je ne les crois pas vraiment, ou bien ?»

Bien sûr, logiquement, je ne pouvais croire de telles choses, mais un peu de cet état d'esprit restait profondément ancré en

moi, comme une tumeur, m'empêchant de me sentir à l'aise dans l'église et d'y établir des relations ouvertes et confiantes.

Un dimanche matin, pendant le moment de prière — innovation passionnante et vivifiante pour la vie de l'église — j'ai d'une voix tremblante demandé pardon à Dieu pour toutes les rancunes que j'avais nourries dans mon cœur. Sans mes frères non juifs, je n'aurais jamais trouvé Jésus mon Messie. Sans leur amour et leur persévérance, ma survie en tant que chrétienne aurait été sérieusement compromise. Je ne suis pas sûre que mes excuses aient été comprises par tous, mais elles furent acceptées avec bienveillance.

J'étais décidée à utiliser à l'avenir ma judaïté de façon positive et d'en enrichir l'église dans toute la mesure de mes modestes moyens. S'il est vrai que des siècles de souffrance et de rejet sont enfouis dans le cœur de chaque juif, il s'y cache également des siècles d'adoration et de culte qui n'attendent qu'à être libérés par un tour de clef de la main du Messie. Ce que j'avais découvert, ce n'était pas une nouvelle religion ou un autre Dieu, mais le Dieu qui avait toujours été là, avec mes ancêtres, au long de leur histoire plusieurs fois millénaire, et avec moi, dans le rituel de mon enfance, sans que toutefois je l'aie reconnu ou connu. Si j'étais juive de bout en bout, l'Eglise l'était aussi, de son fondateur et ses fondations au livre dont elle s'inspire. Un jour, elle allait s'éveiller et se mettre à explorer ses racines culturelles juives dont elle s'était si longtemps désintéressée. Moi, j'aurais voulu que cela se fasse du jour au lendemain. C'était là mon erreur. Mais malgré tout, la chose finirait par se produire, et quant à moi, j'allais faire tout mon possible dans ce sens, par la célébration des fêtes et la présentation de tous les trésors de notre patrimoine juif. D'ailleurs, le changement était dans l'air. Le renouveau charismatique commençait à toucher l'ensemble de l'Eglise, et non plus seulement quelques individus en marge. Les vieux préjugés étaient ébranlés, l'ordre établi en partie renversé. On portait un nouvel intérêt à la musique et la danse hébraïques. On était mûr pour l'innovation.

A présent, je commençais à avoir assez d'assurance et de liberté pour me faire un devoir de rentrer à l'occasion des

principales fêtes religieuses. Le judaïsme était d'ailleurs en train de prendre pour moi une signification toute nouvelle. Le pain que l'on mangeait et le vin que l'on buvait le soir du sabbat était un petit avant-goût de la célébration de la Cène. L'allumage des lumières de *'Hanouca*, lors de la fête commémorant la Dédicace du Temple, était un rappel visuel que Jésus est la Lumière du monde, venue éclairer tous les hommes. Mais c'est la Pâque qui m'émouvait le plus. C'était le même service qu'à l'époque de mon enfance ; mais maintenant, tandis que nous lisions et chantions ensemble, j'imaginai Jésus notre Messie mangeant son dernier repas avec ses disciples, le cœur gros à la pensée de ce qui l'attendait, et se servant de la richesse du symbolisme de la fête comme d'un moyen audio-visuel, pour leur faire comprendre la raison de sa mort : c'était lui le vrai agneau pascal, *Vafikomen* brisé pour les péchés du monde.

«De même, il prit la coupe après le repas et dit : «Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang.»» (I Corinthiens 11,25) La coupe prise après le repas était la troisième, connue comme la coupe de bénédiction. Le sang de Jésus a été versé pour que la mort passe outre, sans jamais frapper les siens. Je considérais avec gratitude le gobelet d'Elie. Dans chaque foyer juif, on attendait en vain qu'il entre le boire. Moi, je savais que le Messie était déjà venu.

Deux places à notre table pascale étaient manifestement inoccupées, et mamie en pleurait pendant toute la durée du service. La joie nouvelle que me causaient les paroles et symboles traditionnels était quelque peu tempérée par son immense peine et la perte que nous avions subie en tant que famille. Grand-papa était mort après deux années de paralysie et de mutisme, séquelles d'une attaque qui l'avait terrassé. A la naissance tout à fait inattendue de son seul fils, Marc, dix-sept ans après ma mère, grand-papa s'était exclamé avec une profonde satisfaction : «Maintenant, j'ai mon *Kaddich*.» Seul un fils pouvait réciter les prières pour le défunt et perpétuer le souvenir de son père en portant son nom et en occupant sa place dans la synagogue. Pour les obsèques, Marc était rentré du Pérou, où il travaillait comme journaliste. Sept soirs de suite,

pendant toute la cérémonie officielle du deuil appelée *chiva* d'après le mot hébreu pour sept, sa magnifique voix avait retenti dans toute la maison alors qu'il chantait les vieilles paroles : «*Yisgadal veyiskadach chemé rabô...*» («Que le grand nom de Dieu soit glorifié et sanctifié...»)

Six mois plus tard, il est mort, lui aussi, dans un tragique accident. Il avait vingt-sept ans et n'avait pas de fils pour réciter son *Kaddich*. Son corps fut rapatrié par avion et enterré au cimetière juif de Sunderland. Seul mon père a osé soulever le couvercle de son cercueil et jeter un dernier coup d'œil sur son visage endormi, enveloppé dans le châle de prière qu'il avait si souvent porté dans la synagogue. La deuxième fois en six mois, le rabbin prit une paire de ciseaux et fit de longues entailles dans les vêtements de maman et de mamie — une tradition très ancienne remontant à l'époque où les gens déchiraient leurs habits en signe de deuil et de désespoir.

«Pourquoi ? criait mamie en regardant le plafond, pourquoi, pourquoi ? Il n'y a pas de Dieu ! Il ne peut pas y en avoir !

Les femmes s'assirent autour d'elle, essayant de la consoler tandis que, dans la chambre à côté, David dirigeait les hommes dans les prières hélas bien trop familières. Ils pleuraient une vie écourtée, un potentiel gâché, une postérité qui ne verrait jamais le jour. Alors que le bruit de leurs lamentations pénétrait à travers la cloison jusque dans notre pièce, maman se tourna vers moi, posa sur moi un long regard inquisiteur, puis me dit : «Si seulement j'avais ta foi !

— Tu peux aussi l'avoir», lui répondis-je à voix basse dans un effort désespéré de lui apporter un rayon d'espoir. Mais elle secoua la tête avec tristesse et la détourna.

Les prières prirent fin, et l'un après l'autre, nos visiteurs s'approchèrent de la famille en deuil pour présenter leurs condoléances.

«Que m'a-t-on appris à ton sujet, dis-moi ?»

Toute confuse, je me rendis compte que Geoffrey, un des cousins de maman, m'adressait la parole.

«Tu es devenue Témoin de Jéhova, ou quelque chose d'analogue ? Je sais que Marc te défendait mordicus. Il croyait

dur comme fer qu'il fallait te laisser agir selon tes convictions.»  
A ma grande surprise, je lus dans les yeux de Geoffrey un réel intérêt, et non de l'indulgence du genre paternaliste.

«En fait, je suis devenue chrétienne.

— Vraiment ? Eh bien, il faudra en parler ! Je serais ravi d'en discuter avec toi.»

Je n'aurais pas pensé qu'une telle conversation serait possible. J'étais tellement habituée à des réactions négatives qu'il me fallut un bon moment pour sortir de ma coquille.

Je commençai à éprouver un réel plaisir à être tour à tour chrétienne dans un milieu juif et juive au sein de l'église. Pour ce qui est de cette dernière, je découvris qu'il y avait de grands avantages à y entrer libre de tout préjugé confessionnel et de tout arrière-plan chrétien traditionnel. Car on pouvait distinguer avec plus d'objectivité ce qui était valable et biblique de ce qui n'était qu'adjonction d'ordre culturel.

«Cela doit être merveilleux d'être libérée du fardeau de la loi», s'exclama, pleine de bonnes intentions, une dame d'un certain âge, après avoir entendu le récit que j'avais fait de ma conversion. Une église après l'autre m'invitait pour «rendre mon témoignage», jusqu'à ce que j'en attrape la nausée et aie l'impression d'être un phénomène à mi-chemin entre le monstre forain et le caniche à pedigree.

«Oh oui !» répondis-je, soucieuse de ne pas refroidir son enthousiasme, mais confuse à cause de mon hypocrisie.

«Etre libérée du fardeau de la loi», que voulait-elle dire par là ? La loi juive n'a jamais été une lourde charge pour moi. D n'était pas possible de se souvenir de tous ses préceptes, et encore moins de les suivre tous. Si les juifs croyaient réellement que l'observance de la loi leur permettait de gagner la faveur de Dieu, ils seraient beaucoup plus scrupuleux. En observant les seuls préceptes que nous choissions de suivre et en négligeant les autres, nous avons mis la loi à notre service, plutôt que de nous mettre au sien. Comment expliquer tout cela dans les quelques secondes d'une conversation fortuite ? «Oui, merci. À l'occasion, j'apprécie de pouvoir manger une côtelette de porc.»

D'ailleurs, de tout temps, nous allions au restaurant nous en payer une. Comment pouvais-je lui faire comprendre qu'en fait, certains chrétiens avaient un système de lois bien plus terrible et tyrannique que tout ce que j'ai connu en tant que juive — une véritable Thora évangélique ?

«Tu ne souriras pas pendant le culte.»

«Tu ne te maquilleras pas.»

«Tu ne sortiras pas avec un garçon (ou une fille) si tu n'as pas l'intention de l'épouser.»

«Tu n'iras ni au théâtre, ni au cinéma, ni au bal, et tu ne feras rien qui puisse être qualifié de mondain.»

Le tout peut se résumer en un seul grand commandement :  
«Tu te conformeras aux usages établis.»

Parfois, il me semblait que l'église était une énorme machine qui englobait ses membres, les réduisait en poudre et les jetait dans un moule pour éjecter ensuite des chrétiens modèles, numérotés et codés, n'ayant plus ni personnalité ni individualité. J'ai lutté de tout mon être contre ce processus. Pourquoi aurais-je cédé à ces vestiges anachroniques du puritanisme de l'époque victorienne ?

Je ne peux m'empêcher de sourire chaque fois que je pense à un incident qui s'est produit pendant mon séjour à l'université. Un dimanche soir, je me trouvais dans la chambrette que j'occupais à la cité universitaire, en train de déballer mes affaires, après un week-end passé à la maison. J'étais en proie à un tumulte d'émotions contradictoires et tombais de fatigue. Maman m'avait acheté une jolie robe rouge vif, décolletée dans le dos. Je n'avais pas pu résister à l'envie de la porter pour le voyage de retour à Manchester. Soudain, j'entendis un coup discret à ma porte.

«Entrez.»

Elle s'ouvrit lentement, et Ruth, la responsable du groupe biblique de notre cité universitaire, jeta un regard furtif dans la pièce. «Puis-je entrer ? murmura-t-elle, en baissant les yeux.

— Bien sûr. Pourquoi tout d'un coup tant de formalités ?»

Elle ne répondit pas et ne leva pas les yeux, mais avança

timidement en traînant les pieds. Je trouvais ses vieilles savates ridicules.

«Tu veux t'asseoir ?» D'un signe de tête, je lui indiquai un espace libre sur mon lit à côté de ma valise. Elle s'assit sur le bord et se mit à examiner ses ongles.

«Michèle ?

- Oui ?

— Hum ! Sylvia m'a dit de venir. Elle a pensé, et moi aussi, qu'il fallait que je te parle... euh... de la façon dont tu t'habilles.»

Sylvia était vice-présidente des Groupes Bibliques Universitaires. Elle était sage, elle était spirituelle, elle avait rompu avec son fiancé parce qu'il n'était pas chrétien. Elle parlait, et nous obéissions. J'eus subitement très chaud et sentis mes habits me coller à la peau. «Qu'est-ce qui vous gêne en particulier ?

— Hum ! D'abord, la longueur de tes jupes. C'est à la limite du convenable. Les jeunes gens chrétiens ont toutes les peines du monde à garder des pensées pures. Avec toi dans les parages, c'est doublement difficile.»

Je regardai mes genoux. Ils n'étaient pas particulièrement attrayants. Devais-je me sentir flattée ?

«Et regarde cette robe !» Ruth s'animait peu à peu. «La broderie est des plus suggestives.»

Je remarquai pour la première fois les deux rangées de points de broderie blancs qui formaient deux cercles sur le devant de ma robe.

«Ah oui ? Y a-t-il du mal à cela ? Penses-tu que ma robe puisse provoquer quelqu'un ?

— Sylvia et moi, nous sommes d'avis que tu devrais me succéder à la tête du groupe de la cité universitaire. Mais cela dépendra de ton empressement à adopter une tenue digne d'une jeune fille chrétienne.» Elle se leva et se dirigea vers la porte. Curieusement, je l'admirai pour le courage qu'elle avait eu de me dire ce qu'elle sentait de son devoir de me dire. Cela n'avait pas été facile pour elle.

«Entendu, répondis-je, trop lasse et abasourdie pour dire autre chose, j'essaierai.

— Ah ! Et puis encore une chose.» Du pas de la porte, elle me décocha le coup de grâce. «Même ta chemise de nuit est rouge et à fronces.»

«Bon sang ! me dis-je, elle est allée jusqu'à fureter sous mon oreiller.»

Je m'affaissai sur mon lit et restai assise un bon moment à réfléchir. Je dus admettre que c'était assez osé de ma part — d'autant plus que je risquais de prendre froid — de presque montrer mes sous-vêtements. De toute façon, mes jambes étaient trop courtes. En fait, certaines des filles de notre groupe biblique étaient un peu vieux jeu, parfois même mal fagotées, et j'aimais bien les choquer. Par ailleurs, je n'avais pas encore eu d'ami masculin, comme certaines de mes amies chrétiennes. Tant de jeunes gens chrétiens étaient d'une douceur et d'une timidité effrayantes. J'en venais à les soupçonner d'avoir peur de moi. J'étais ou trop différente ou trop hardie et, en considérant la hauteur de l'ourlet de ma robe et la broderie-circulaire sur mon corsage, je n'eus aucune peine à deviner ce qui jouait contre moi. Il faudrait donc que je me range et m'amende un peu. Je pris cette décision pour maintenir de bonnes et cordiales relations, et non parce qu'on m'avait tendu l'appât de la position et de la responsabilité. Au diable l'ambition ! Contraire à l'esprit du Christ, ce n'était guère une vertu qui valût ma soumission. Ma préoccupation était de rester fidèle à Jésus-Christ, à ce que je savais être sa volonté, et à moi-même.

Dieu s'était servi de son habileté créatrice pour faire de moi ce que j'étais, avec mes points faibles et mes particularités, juive et en même temps chrétienne. Telle que j'étais, je pouvais le regarder bien en face. Peu m'importait que la femme du pasteur me dise : «Si Dieu avait voulu que tu aies des paupières vertes, il t'aurait fait naître avec.» Si Dieu n'avait pas voulu qu'elle ait le nez luisant, pourquoi n'avait-elle pas été mise au monde déjà poudrée à souhait ?

Je perdais une bonne partie du poids que j'avais en trop et me

sentis, pour la première fois de ma vie, très heureuse d'être moi-même. En fait, mon seul problème était que j'avais un diplôme, mais pas de travail. Je ne savais même pas exactement ce que je voulais faire. Mais une chose était claire pour moi.

«O Dieu, priaï-je un soir en regardant par la fenêtre diverses formes ramassées déambuler sous la bruine à la tombée de la nuit, ne permets pas que j'oublie ce que j'ai éprouvé ces dernières années et aide-moi à partager la joie et l'épanouissement que je tiens de toi avec ceux qui se sentent aussi seuls et perdus que moi à l'époque.»

Je n'avais pas l'intention de tomber amoureuse. Cela aurait conduit à des complications d'ordre émotionnel dont je me serais volontiers passée, surtout en dernière année d'université. Mais voilà, un beau jour, lors d'une rencontre des Groupes Bibliques Universitaires, il s'est trouvé en face de moi et m'a souri, ce grand gaillard flegmatique à la voix douce et aux yeux bruns et de velours. Tout se mit soudain à tourbillonner dans ma tête. Mes nobles résolutions de servir Dieu selon son bon plaisir furent gagnées de vitesse par une foule de rêveries anarchiques d'idylles sur une île déserte, de voiles de mariée et de couches séchant sur une corde à linge.

Puis vint le coup dévastateur. Je pris douloureusement conscience du fait que mes sentiments n'étaient pas partagés. Je n'arrivais pas à le croire. Comment Dieu osait-il me faire cela ? N'avais-je pas fait suffisamment de sacrifices, en quittant mon foyer, ma famille, ma communauté pour lui ? Et à présent, il me refusait encore l'homme que j'aimais ? Je hurlai et tempêtai contre le Tout-Puissant en pleurant et tapant des pieds. Ce n'était pas juste. Tout était de sa faute. Moi, je n'y étais pour rien.

«C'est un jeu d'enfant pour toi, lui dis-je. En une fraction de seconde, tu peux faire que Peter tombe amoureux de moi ou que moi je cesse de l'aimer. Alors, qu'est-ce que tu attends ?» J'ai l'impression que je le prenais pour un genre de Cupidon céleste qui, ayant mal dirigé une de ses flèches, allait me dire : «Je regrette, ma chère, c'est ma faute», puis l'arracher ou bien en décocher aussi une à Peter. Il n'y eut aucune réaction de la part du ciel. A quoi bon raconter à Dieu que nulle part, il ne trouverait quelqu'un qui aille aussi bien avec Peter que moi, que depuis des générations, la famille de Peter s'était intéressée aux

juifs, que Peter et moi avions tant de choses en commun ? Impossible de forcer la main de Dieu ou de le faire succomber au chantage. Il ne me restait qu'à lui faire confiance, à croire qu'il savait ce qu'il y avait de meilleur pour moi, même si je n'arrivais pas à comprendre et malgré le fait que Peter ait déménagé dans un appartement situé à moins de quatre cents mètres du mien et ait commencé à fréquenter la même église que moi. Il me restait au moins son amitié, sa compagnie lors de différentes rencontres et sorties d'église, sa silhouette que je pouvais regarder subrepticement chaque dimanche matin de derrière mon recueil de cantiques. Mais c'est tout ce que j'eus de lui pendant très, très longtemps.

Comme de toute évidence, il n'y avait pour moi aucun mariage immédiat en perspective, il fallait que je songe à ce que j'allais faire de ma vie. Peut-être verrais-je un jour Peter descendre l'allée centrale de l'église au bras d'une autre femme. Peut-être ne me marierais-je jamais. La seule pensée me remplissait d'horreur, mais j'étais entourée de femmes chrétiennes célibataires qui avaient dépassé la trentaine et même la quarantaine. Pourquoi Dieu n'exigerait-il pas cela aussi de moi ? Bien que ce ne fût pas facile, mieux valait envisager une telle éventualité et l'accepter que de passer des années à me tourner les pouces en attendant la venue du Prince Charmant. Après tout, le fait de vivre sans attaches et d'avoir moins de responsabilités avait aussi ses avantages.

«Chérie, va un peu t'amuser, me dit mon père en me faisant un clin d'œil.

— S'amuser ? s'exclama ma mère. Qui a besoin de s'amuser ? A son âge, j'étais mère.»

Elle avait pris l'habitude de faire de bruyants commentaires à propos de «ces jeunes et séduisantes grand-mères» et de «la bénédiction que doit être un petit-enfant», chaque fois qu'à une soirée, elle me savait à portée de voix. Au grand désespoir de mes parents, les seuls «enfants» dont je m'occupais à l'époque étaient tout sauf désirables. J'étais en effet devenue animatrice d'un club de jeunes.

Certaines de mes amies semblaient éprouver un attrait

romantique pour le travail parmi les jeunes délinquants et les drogués, mais ce n'était pas mon cas. J'avais eu l'intention d'entrer dans l'enseignement, mais j'étais encore hésitante à ce sujet. En dernière année d'université, je fis comme tout le monde et voulus m'inscrire pour préparer un certificat de pédagogie. J'établis un record dans le département de français, en essuyant un refus de la part des six écoles normales de mon choix. Si je n'étais pas destinée à l'enseignement, quelle était donc ma voie ? Je remis ma décision à plus tard et travaillai pendant deux ans à ma maîtrise, que je n'ai d'ailleurs jamais obtenue. Si passionnante que soit l'influence de Wagner sur la littérature française, je finis par en avoir assez de l'odeur de renfermé des bibliothèques et de la compagnie trop exclusive des livres.

C'était plutôt par curiosité que je me rendis un jour à l'office de la jeunesse de Manchester. Un coup de main occasionnel donné à un club de jeunes m'aiderait peut-être mieux à me réaliser que le travail de recherche.

«Quelle expérience avez-vous du travail parmi les jeunes ?

— J'ai fait des camps d'été.

— Donc pratiquement aucune.

— Un jour, j'ai empêché une fille de se suicider.

— C'est fantastique. Et si vous vous y mettiez pour de vrai, en aidant, disons, une ou deux soirées par semaine dans un club de jeunes, pour voir si cela vous plaît ?

— D'accord.»

Je sentis l'intensité du regard qui fouillait mon visage et je sus ce qui allait venir. «Dans un club de jeunes juifs ?

— Très bien.

— Il y en a un à deux pas de chez vous, et son animateur est à mon avis le meilleur de toute l'agglomération. Il vous donnera une bonne formation, si vous vous décidez à faire ce genre de travail.»

Ce soir-là, je me rendis à la synagogue du coin de la rue et m'arrêtai un moment devant l'énorme portail en fer forgé. De la fenêtre de mon appartement, j'avais souvent observé les allées et venues des fidèles et eu envie de me joindre à eux, mais je

n'ai jamais osé le faire. En les poussant un peu, les battants du portail s'ouvrirent en grinçant, et me dirigeant d'après la lumière des lampes et le bruit de la musique pop, je parvins dans une grande salle pleine d'adolescents qui cessèrent toutes leurs activités pour dévisager l'étrangère qui venait d'entrer. Mon regard fit le tour de tous ces visages, les uns basanés et typiquement juifs, les autres pâles et les yeux clairs. Certains étaient très ouverts, animés et rayonnants d'espoir, d'autres étaient hostiles, respirant l'ennui et la méfiance à l'égard de tout ce qui était nouveau. Huit années s'évanouirent en un clin d'œil. Je me sentis transportée à l'époque de ma propre adolescence et replongée dans son anxiété et son insécurité. J'avais l'impression d'être de retour au club de Newcastle et j'en éprouvais une émotion indéfinissable.

«Venez dans mon bureau, ma chère.» La voix aiguë avec son fort accent cockney me rappela à la réalité. C'était celle d'Ernest Bâtes, l'animateur de jeunesse. «Vous fumez ?

— Moi ? Non.

— C'est bien. Fumer, ça détruit les odeurs naturelles du corps. Qu'est-ce que vous avez fait jusqu'ici ?

— Hum ! Un peu d'art dramatique.»

Les petits yeux qui ne quittaient pas mon visage me faisaient penser à deux perles noires fixées sur une boule de bois sur laquelle on aurait peint des lèvres et des joues. Tout chez ce petit homme d'âge moyen, de la coupe de cheveux en brosse et du complet de tweed très ample jusqu'au porte-document, le rapetissait encore et était classique au point d'en être vieux jeu. On aurait difficilement pu trouver un non-juif plus typique que celui qui évoluait dans cette salle pourtant remplie de juifs.

«Vous savez, je suis un *goy*.

— Oui, murmurai-je, convaincue qu'il avait lu mes pensées.

— Mais je ne veux pas d'histoires. Si de jeunes non-juifs rappellent, ils n'ont qu'à garder leurs distances par rapport à l'autre sexe. Pas de mariages mixtes. Je ne voudrais pas perdre ma place pour ça.

— Alors il vaut mieux que je joue cartes sur table.

— Ah oui ?

— Je suis juive, mais depuis quelques années je suis chrétienne.

— Grand Dieu ! Encore une de celles-là. J'en ai connu d'autres de votre espèce. C'est bien ma chance d'en avoir une sur les bras ! Vous n'allez pas nous convertir tous, j'espère.» Il se mit à rire d'un rire rauque qui me semblait assez fort pour couvrir la musique dans la pièce à côté.

«Si l'on me pose des questions à ce sujet, je ne peux que dire la vérité.

— Entendu, ma chère, faites comme vous voudrez, mais ne me créez pas d'ennuis.»

Ernest Bâtes faisait honneur à sa réputation d'instructeur parfaitement capable de former de futurs animateurs de jeu nesse. Une fois habituée à son humour un peu particulier, j'ai pu apprécier avec quelle finesse et quelle honnêteté il évaluait mes progrès ou au contraire en constatait l'absence. Tous frais payés par l'Association de la jeunesse juive, je participai à un cours de formation qu'il organisa pour un certain nombre d'animateurs bénévoles.

«Où dis-tu que tu travailles ? demandèrent mes condisciples d'un ton un peu méprisant. Dans un club de jeunes juifs ? Tu ne peux pas appeler cela une œuvre sociale ! Ces jeunes ne manquent de rien. Ils appartiennent à la classe moyenne, ils ont de l'argent, même beaucoup trop. Une bonne fessée leur ferait plus de bien que toute ton aide.» Je dus penser à Simon qui luttait pour assumer sa surdité presque complète ; à Jackie, une paraplégique négligée par ses parents qui s'efforçait désespérément de se prouver à elle-même qu'elle était aussi intelligente que les autres ; à Julie, une enfant adoptive, désorientée et bouleversée, n'ayant pas du tout l'air juive quoique élevée par une famille des plus orthodoxes ; et à tous les autres, chacun avec son problème particulier, essayant de s'accommoder du fait qu'ils appartenaient à un groupe culturel minoritaire, vivant pour la plupart dans un état de tension énorme pour arriver à quelque chose, pour faire un bon mariage, pour plaire à leurs parents et à la communauté.

Comment pouvait-on être assez stupide pour prétendre que leurs

besoins étaient moindres que ceux des autres jeunes, et que le processus traumatisant de la croissance leur était épargné ?

Je commençais juste à avoir la confiance des jeunes du club et à me sentir un peu utile, lorsqu'éclata la crise. Un reporter d'un journal local juif vint enquêter sur ce qui se passait au club. «Quelles sont vos tâches particulières ? me demanda-t-il.

— Eh bien ! Il se trouve que je passe le plus clair de mon temps dans les toilettes pour dames. Les filles aiment y papoter pendant qu'elles se mettent du rouge à lèvres.»

«Une animatrice de jeunesse passe ses soirées dans les WC pour dames», lisait-on en gros titre. Les jeunes étalèrent le journal sur le bar et se tordirent de rire en lisant la manchette.

L'éditeur d'un quotidien juif rival ne trouva pas la chose aussi amusante. Il m'avait entendu parler à Radio Manchester de mon expérience chrétienne et avait noté mon nom. Lorsqu'il lut l'article, il comprit qu'il avait un scoop. Cette fois-ci, je fis la une du journal : «Une animatrice chrétienne fait du prosélytisme parmi nos jeunes.» Je n'en croyais pas mes yeux, c'était si loin de la vérité. Je courus au téléphone.

«Ah ! c'est toi ?

— Oh Ernest, je regrette vraiment !

— Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu accepté d'être interviewée par cet homme ?

— Je me suis laissée duper. Il m'a dit qu'il voulait me parler du travail parmi les jeunes.

— J'aurais pu te dire quel genre de type il était. Je présume que tu n'as pas lu l'éditorial.»

Si, je l'avais lu. Il commençait ainsi : «Combien de temps faut-il encore que nous employions un animateur non juif... ?»

«C'est moi qu'ils veulent mettre à la porte, hurla Ernest. Tant pis. J'ai essuyé des tempêtes pires que celle-ci. Mais je t'en prie, ne remets plus les pieds ici.» Quand je reçus de ses nouvelles la fois suivante, il donnait des cours sur le travail parmi les jeunes dans une école professionnelle d'enseignement technique.

J'aurais aimé prendre congé de mes jeunes et leur donner quelques explications, plutôt que de m'esquiver comme une

criminelle. Quelques jours plus tard, le téléphone sonna.

«Michèle ? C'est Julie. J'espère que tu ne m'en veux pas de t'appeler. Pouvons-nous nous rencontrer en ville ? Je voudrais te parler.»

Le surlendemain, nous étions toutes deux attablées au Café Kardomah. Elle pouffa de rire en portant sa tasse de moka à sa bouche.

«Si papa savait que je suis avec toi, il me tuerait.

— Je te crois !» Son père était un gros bonnet à la synagogue et au comité qui chapeautait les clubs de jeunes. Il ne devait guère me porter dans son cœur. J'observai Julie un moment. Elle était éblouissante avec ses longues boucles blondes et ses yeux bleus si vifs. Elle faisait des ravages parmi les garçons, qui trouvaient son type de beauté spécifiquement anglais particulièrement attrayant. C'était la fille qui semblait tout avoir, mais derrière cette façade pétillante de vie se cachait un pauvre être qui se sentait perdu et mal aimé. Soudain, elle prit un air grave, comme si elle cherchait ses mots.

«Cet article dans le journal, fit-elle en me regardant bien en face — et pour la première fois, j'aperçus sur son visage de la douleur et un peu de colère — disait-il vrai ? Ne nous as-tu apporté ton aide que pour nous convertir ?

— Qu'en penses-tu, Julie ?

— Je ne sais pas. Je suis si confuse. Les autres disent que oui et ont l'impression d'avoir été trahis. Ils sont furieux, mais moi je n'ai aucun souvenir que tu aies jamais essayé. Le soir où j'étais tellement troublée et que tu t'es assise à côté de moi, je me suis dit : <Voilà quelqu'un qui s'intéresse vraiment à moi.> Mais à présent, je ne sais plus que penser.

— Julie, l'intérêt que je vous porte est sincère. Je me suis très attachée à chacun de vous.

— Alors pourquoi toutes ces histoires ? Et puis, qu'est-ce qui t'a poussée à te convertir ?

— Hum ! Je pense que, comme le disait l'article, j'aspirais à autre chose que ce que m'offrait le judaïsme. J'en avais assez de notre hypocrisie religieuse et, comme toi, j'étais lasse de la superficialité de nos rapports sociaux. Je sentais que quelque

chose me manquait, je voulais savoir qui était Dieu. J'ai lu le Nouveau Testament, et bien que ce soit difficile à expliquer, j'ai d'emblée eu l'impression que Jésus-Christ était la personne la plus réelle et la plus honnête qui m'ait jamais été présentée. Ses paroles donnaient enfin un sens au judaïsme. Ma prise de conscience qu'il était le Messie a été le maillon manquant de la chaîne.

— Tu m'étonnes. Tu es assez jolie, tu pourrais épouser un gentil garçon juif, t'installer et mener une vie agréable et facile, et voilà que tu choisis une tout autre voie.

— Tu as raison, c'est étrange. J'en suis parfois moi-même surprise. Et pourtant, je ne changerais avec personne. Lorsqu'on trouve quelque chose qui répond à toutes les questions que l'on se pose sur le sens de la vie, on est prêt à y mettre le prix, quel qu'il soit. Et je présume que si l'un de vous m'avait interrogée à ce sujet, je lui en aurais parlé. De toute façon, je suis incapable de «convertir» qui que ce soit. Je peux raconter ce qui m'est arrivé, mais c'est à vous de décider ce que vous allez en faire. Chacun doit choisir pour lui-même.

— Je crois que je te comprends un peu mieux.» Julie souriait présent. «Pouvons-nous nous revoir ?

— J'en serais ravie.»

L'exemple de Julie fut suivi par plusieurs autres jeunes du club, qui vinrent me voir et me demander des explications. L'éditeur du quotidien juif n'aurait jamais rêvé que son article aurait de tels effets. J'en étais enchantée, mais cela ne changeait rien au fait que la bourse que j'avais obtenue pour préparer ma maîtrise était arrivée à son terme, que j'étais sans emploi et qu'il me fallait à tout prix trouver de l'argent pour payer ma nourriture et mon loyer. Chaque jour, je parcourais les petites annonces en quête d'un travail, mais ne trouvais rien qui me convienne. «Un emploi finira bien par se présenter», me dis-je, sans trop savoir si c'était la foi ou le fatalisme qui me poussait à réagir ainsi. Je penche plutôt pour la première hypothèse, car mon attitude confiante se trouva très rapidement récompensée. Deux ou trois jours après avoir abandonné mes recherches, je reçus un coup de téléphone.

«Allô ! Ici Frank White.» La voix à l'autre bout du fil était chaude et aimable, et son doux accent typiquement newcastlien me la rendit immédiatement sympathique. «Je viens d'arriver à Manchester, engagé par *Catacombs Trust*. C'est un groupe chrétien indépendant qui s'occupe des jeunes. Il bénéficie d'une subvention des autorités locales, représentées au sein du comité par Ernest Bâtes. Lorsque j'ai confié à celui-ci que je cherchais une collaboratrice, il m'a dit que vous étiez tout juste la fille qu'il me fallait.» On aurait dit une proposition de mariage !

Nous savions avant notre première rencontre qu'il y avait eu un concours de circonstances bien trop étonnant pour que je ne sois pas la bonne collaboratrice de Frank. Il était cependant nécessaire que celui-ci me voie en chair et en os pour en être pleinement convaincu. Je choisis avec soin ma toilette, ni trop moderne ni trop classique, mais j'eus l'impression de commettre un véritable anachronisme en pénétrant, ainsi vêtue, dans l'immeuble de la Mission populaire de Manchester. Aucun être humain ne s'était donné la peine d'en refaire la lugubre décoration intérieure depuis la fin du glorieux règne de la reine Victoria. La chapelle était carrelée en vert et blanc, comme les WC publics ; le bruit de voix étouffées s'échappait de minuscules bureaux et flottait mystérieusement dans l'air ; deux vieux clochards, blottis dans un coin du couloir, attendaient qu'on s'occupe d'eux. Je me demandai si Charles Dickens n'était pas venu ici puiser l'inspiration pour ses livres.

«Je suis ici en-haut.» Frank se penchait par-dessus la balustrade branlante de l'escalier en bois. «Montez, cette mansarde est notre bureau.»

Il me suivit du regard, et je vis sur sa figure la curiosité céder la place à un bref sourire d'approbation. Un visage aussi ouvert, c'était bon signe.

Le bureau était exigu, à peine assez grand pour contenir un bureau, un classeur et deux personnes. «Comment vous y prenez-vous pour recevoir ici des jeunes ? demandai-je.

— Pas question, répondit-il en souriant. Un coup d'œil là-dedans, et ils prendraient la fuite, pensant que l'endroit est hanté.»

Je m'assis sur l'unique chaise, et Frank s'installa sur le bord de son bureau. «A présent, tout ce qui me reste à faire est de convaincre le comité que j'ai besoin de vous.

— Est-ce effectivement le cas ?

— Oh oui ! La nuit, seul dans les rues de Manchester, il m'est impossible d'aborder une fille et, comme je viens tout juste de le découvrir, il m'est aussi impossible d'aborder un garçon.»

Son indignation feinte était des plus comiques, et je ne pus m'empêcher de rire. D'emblée, il me plut énormément. Il était décontracté, plein d'aisance. Avec sa casquette kaki toute dépenaillée à moitié sur les yeux, il me faisait penser à un chien abandonné, et cet aspect un peu vagabond ajoutait encore à son charme.

«Oui, je crois que c'est vraiment un problème, dis-je, et je serais ravie de pouvoir vous aider à le résoudre.»

Le comité se laissa convaincre. Quel salaire désirais-je ? N'ayant aucune idée, j'indiquai une somme minime, et tous jemblèrent très satisfaits. Personne ne savait d'où viendrait argent, mais il viendrait bien de quelque part.

Frank et moi nous sentions un peu perdus en nous dirigeant vers Piccadilly Square. C'est là que nous allions vivre, dans ce dédale inextricable de vastes bâtiments gris et de rues interminables, grouillant d'une foule anonyme houleuse et turbulente.

Au même moment, un profond soupir nous échappa, à tous les deux. Dans quelle affaire nous étions-nous embarqués ? Nous n'avions ni base, sinon ce minuscule bureau, ni club de jeunes, ni clientèle attirée, ni expérience, ni qualification professionnelle, ni autorité. Quel que soit le travail que nous allions entreprendre, nous serions obligés de partir de zéro. Il nous faudrait sortir dans la rue, contacter des jeunes à problèmes, les convaincre de leur besoin de nous et, par la suite, de leur besoin de Jésus-Christ. Ce dernier point nous semblait le plus facile, car lui au moins pouvait faire des miracles. Seigneur, montre-nous par quel bout commencer.

«La première chose que nous allons faire, déclara Frank avec

bien plus d'assurance qu'il ne semblait en avoir au premier abord, c'est de patrouiller dans les rues.

— Pourquoi donc ?

— Simplement pour voir ce qui s'y passe.»

Il devait savoir comment s'y prendre. Il avait un diplôme universitaire d'assistant social, ce qui n'était pas mon cas. Centimètre par centimètre, heure par heure, nuit après nuit, on nous vit donc battre le pavé, jusqu'à ce que la semelle de nos souliers soit usée au point que, tout compte fait, la municipalité de Manchester méritait bien les impôts locaux que nous lui payions. Rien n'échappait à notre inspection : bistrot, boîtes de nuit, discos, salles de jeux, bordels, homo-bars.

De la plupart de ces repaires du vice nous avons été mis à la porte. Nous étions heureux d'en sortir au plus vite. Chaque fois, nous rentrions chez nous abattus et souillés, sans avoir fait un pas de plus vers la création d'une œuvre durable à nous.

Un soir — ce devait être à la fin du premier automne, car notre haleine commençait à geler dans l'air glacial de la nuit — je trébuchai sur une masse humaine au milieu de la chaussée sans m'arrêter pour autant.

«Où as-tu l'intention d'aller ?»

Je me retournai. Frank s'était baissé pour examiner la forme humaine à ses pieds.

«Oh, Frank, ce n'est qu'un ivrogne. Laisse-le, pour l'amour du ciel.» J'étais lasse et irritée. J'avais horreur de tourner en rond, surtout par ce temps froid et humide qui faisait friser mes cheveux déjà naturellement bouclés.

«Nous ne pouvons pas le laisser ici, rétorqua Frank. Le prochain flic qui passera va le coffrer, et cela lui vaudra une nuit au cachot.»

Une odeur d'alcool et de vomi commençait à flotter dans ma direction. «Ce sera bien fait pour lui.» Frank me regarda d'un air surpris et peiné. J'eus honte. Mais après tout, ceci n'avait rien à voir avec le travail parmi les jeunes, un travail qui eût été romantique, héroïque, passionnant — les vaillants Gaalads chrétiens volant au secours des perdus.

«Crois-tu que Jésus serait passé à côté de lui, sans le relever de la fange ?»

Zut pour les scrupules de Frank ! Zut pour sa charité chrétienne !

«Je le prendrai par les bras, et toi par les jambes. Où veux-tu qu'on t'amène, camarade ?

— Hôtel Piccadilly, murmura la forme humaine à demi consciente.

— Pff ! siffla Frank, nous avons à faire à un monsieur très chic !»

Nous avons réussi tant bien que mal à porter ce poids mort, secoué par des sanglots et des haut-le-cœur, à travers les rues jusque devant la porte de son hôtel. Là, l'ayant remis sur ses pieds et calé entre nous deux, nous l'avons traîné, nonchalamment, entre les chasseurs et porteurs de l'hôtel jusqu'à l'ascenseur et de là dans sa chambre, où, s'étant affalé sur son lit, il se mit immédiatement à ronfler paisiblement.

Quel soulagement de sortir et de respirer l'air vif de la mit ! Je me sentais de nouveau propre.

«Frank ?

- Oui ?

— Tu ne sens pas à moitié aussi mauvais !

— Merci.»

Nous pouffions de rire. «Tu ne vas pas en chercher d'autres comme celui-là, n'est-ce pas ?

— Je ne promets rien.»

Heureusement qu'il ne fit aucune promesse. Car dans les mois qui suivirent, je perdis le compte des jeunes gens ivres ou drogués que nous avons traînés à la maison. Mais depuis cette fameuse nuit, cela ne m'a plus jamais gênée. J'avais appris une leçon. Quelle que soit la situation, les moyens nous sont donnés pour que nous fassions ce que Jésus-Christ exige de nous.

N'étant pas une bonne marcheuse et n'appréciant guère l'air tonifiant de l'hiver, je finis par me lasser de déambuler dans les rues de Manchester et trouvai un petit café-bar tranquille où je pouvais faire du crochet pour tuer le temps. Occasionnellement, un ou deux jeunes entraient pour se réchauffer, et

je commençai à reconnaître quelques visages familiers. Un jour, l'un d'eux m'observait du coin de l'œil tout en déchiquetant son gobelet en papier. Soudain, il s'arrêta, et après avoir éveillé l'attention de ses copains, il s'approcha de moi en prenant un air important.

«O.K., montre-nous comment tu fais.

— Bon, assieds-toi, je vais te montrer.»

Jamo n'apprit pas à faire du crochet, mais à partir de ce jour, Frank et moi avons eu rarement un moment à nous. Par ce seul garçon, nous sommes entrés en contact avec environ deux cents jeunes, blancs, noirs, métis, chômeurs, délinquants, sans famille ; des jeunes qui avaient tous trouvé refuge dans l'anonimat des rues et marchés de Manchester. Nous passions nos journées dans les bureaux de la sécurité sociale, les tribunaux, les tripots et les cliniques où l'on traitait les maladies vénériennes, mais surtout, comme le faisaient les jeunes, à rôder dans les coins de rue, nous déroband aux ordres de la police de «circuler». Certains trouvaient cela formidable. C'était une nouveauté pour eux d'avoir leurs propres assistants sociaux, et ils en étaient enchantés. D'autres restaient indifférents. La plupart étaient complètement désorientés.

«Qu'est-ce que vous faites en réalité ?

— Nous sommes là pour vous aider dans la mesure du possible.

— Mais pourquoi ? Personne ne s'est jamais occupé de nous jusqu'ici.

— C'est parce que nous sommes chrétiens.

— Que savez-vous à notre sujet ? Vous n'avez aucune idée de ce que l'on ressent quand on est noir et toujours en minorité.

— Moi je le sais, croyez-moi. Je suis juive, et mon peuple a été victime de préjugés plus tenaces que le vôtre.

— Fichtre ! Vous êtes vraiment à côté de la plaque.»

Au fond, nous n'étions bien vus par personne. La police se méfiait de nous, la municipalité nous trouvait gênants, les propriétaires des cafés-bars nous rendaient responsables du vandalisme des jeunes et nous traitaient de philanthropes dénués de jugeote. Certains jours, je pensais que je n'allais pas pouvoir

supporter plus longtemps cet état de choses. J'avais l'impression de n'être entourée que de violence, d'injustice, d'exploitation odieuse. Le monde m'écœurerait. Il n'était composé que de profiteurs et de leurs proies. Les jeunes étaient des proies faciles. Leurs exploitateurs les appâtaient avec l'alcool, la drogue, les jeux d'argent, les plaisirs sexuels bon marché, le tout pour de l'argent.

Et puis il nous arrivait de vivre un de ces rares moments qui donnaient un sens à tout le reste, comme à cette soirée de bebop au Bellevue. Nous étions avec un groupe de jeunes que nous connaissions bien. Ils n'avaient plus d'argent pour se payer à boire et s'ennuyaient mortellement. Etalés sur leurs chaises, les garçons discutaient d'un moyen d'égayer la soirée.

«Je pense que je vais donner une leçon à Charlie. J'en ai marre, il me pique toutes mes copines. Qui c'est qui vient ?» Lentement, Darren regarda autour de lui, mais personne ne leva la tête. Quelqu'un se mit même à bâiller.

«Pour changer, pourquoi ne pas tendre l'autre joue, Darren ?»

Les paroles calmes de Frank clouèrent celui-ci sur sa chaise.

Il sourit d'un air penaud. «Quel est l'idiot qui ferait cela ?

— Jésus le ferait certainement.»

Darren resta bouche bée et son mégot humide tomba par terre. Gary, son copain, affalé, sa tête sur ses bras croisés, se redressa lentement pour regarder Frank et se mit à cligner des paupières comme s'il voyait un fantôme.

«Frank, tu ne prends pas ces choses au sérieux, hein ?

— Est-ce qu'ils vont recommencer avec Jésus, ces deux-là ?» demanda Maggie en riant, tout en tirant sa chaise entre nous deux.

Une demi-douzaine de jeunes se rapprochèrent à leur tour, pour ne rien perdre de la conversation. Ils s'étaient subitement éveillés de leur torpeur, et les questions fusèrent de toute part. Qui était Jésus ? Qu'avait-il fait et pourquoi l'avait-il fait ? Quel changement était-il capable d'opérer ici et maintenant ? Nous avons poursuivi notre entretien jusqu'au petit matin. La musique s'était arrêtée, le bar avait fermé, la salle de danse s'était vidée, mais personne ne s'était levé de notre table. Tout

avait sombré dans l'oubli, sauf le monde nouveau qui venait de s'ouvrir devant eux.

«Jésus a dit : «Si quelqu'un te demande ta veste, laisse-lui aussi ton manteau.»

— Vraiment ? s'exclama Gary. Eh bien, Frank, donne-nous la tienne alors !»

Frank se leva, ôta sa vieille veste usée et rapiécée, et la lui passa avec son contenu : porte-monnaie, clefs de voiture et tout le reste. Mon cœur se serra. Nous ne pourrions plus rentrer chez nous cette nuit. Gary sortit en bombant le torse. Il réapparut une demi-heure plus tard, jetant à Frank un regard interrogateur, et lui rendit sa veste.

«Merci, camarade.» Frank la remit sans trahir la moindre émotion et se rassit.

«Je n'ai pas touché à ton argent.

— Formidable.

— Ni à tes clefs de voiture — ni à ta voiture.

— Formidable.»

Gary fixa Frank d'un air incrédule. «Tu m'as vraiment fait confiance, pas vrai ? Personne ne m'a jamais fait confiance jusqu'à présent. Vous avez peut-être quand même quelque chose, vous deux, que les autres n'ont pas.»

Comment ce «quelque chose» allait-il devenir une réalité dans la vie de ces jeunes ? J'ai lutté deux ans pour essayer de trouver une réponse à cette question. Bien qu'ayant la clef du problème pour ainsi dire devant le nez, j'eus nettement l'impression que ce n'était pas à moi, en tant que chrétienne individuelle, mais à l'église, en tant que corps de Christ, qu'il appartenait de s'en saisir. Livrés à nous-mêmes, Frank et moi restions impuissants devant l'immensité de la tâche. Nous étions en mesure de présenter Jésus-Christ à ces jeunes, de leur rapporter ses paroles et raconter ses œuvres, et cela pouvait avoir de l'importance pour eux. Car après tout, ne s'était-il pas mêlé à la pègre et au milieu de la prostitution et du crime qu'ils connaissaient si bien ? Les difficultés commençaient lorsqu'ils nous disaient : «Bon, je vais faire un essai et suivre Jésus.» Tant qu'ils fréquentaient leurs anciens repaires et rencontraient leurs

anciens copains, ils n'avaient aucune chance de s'en sortir. Il leur fallait absolument un nouveau cadre de vie, une communauté chrétienne prête à les aimer et à les accueillir. Hélas, peu d'églises l'étaient. C'était un vrai miracle s'ils ne lâchaient pas prise dès le premier culte. Certains ne savaient pas lire un mot, encore moins suivre les paroles d'un cantique. Ils s'ennuyaient, étaient mal à l'aise, ne se sentaient pas chez eux. Me souvenant de ce que j'avais moi-même éprouvé, je n'essayais pas de les retenir. Ma seule consolation était que Dieu est plus grand que les erreurs et les lacunes de nos institutions chrétiennes. Nous avons donné à ces jeunes tout ce que nous pouvions, et lui seul savait ce qu'ils en feraient.

Les tensions du travail et les efforts qu'il exigeait — on pouvait être tiré du sommeil à trois ou quatre heures du matin par un ou deux gosses abandonnés, trépignant devant la porte — m'obligèrent à prendre des vacances prolongées cet été-là. Sous le soleil de Corfou, il me sembla qu'une tonne de briques ne tombait des épaules. Je pouvais de nouveau respirer, vivre, sans avoir à regarder derrière moi en serrant mon sac à main. Ai à trouver les mots qu'il faut pour parer à la prochaine crise. Ayant besoin d'un peu de calme, je descendis de bon matin au bord de la mer et m'assis sur un rocher, les pieds dans l'eau. Je ne sais pourquoi, mais j'avais un pressentiment que mon travail au service de *Catacombs Trust* touchait à sa fin.

«Et après, Père ? Une autre place dans le travail parmi les jeunes ? Je n'ai ni ambition ni qualification particulières.

— Et qu'aurais-tu envie de faire ?»

La question me prit par surprise. «Eh bien, si tu veux vraiment le savoir...»

Je n'avais pas besoin de le lui dire. Je crois que si j'avais pu voir son visage, j'aurais remarqué un pétillement dans son regard.

# 9

Quatre années s'étaient écoulées depuis que je m'étais éprise de Peter, qui, pas plus aujourd'hui qu'alors, ne semblait prêt à répondre à mon affection. Il était même devenu plus froid et plus distant. Comme il n'ignorait pas mes sentiments, nos relations étaient plutôt tendues. Il prenait ses précautions pour que nos regards ne se croisent jamais à l'intérieur de l'église et évitait tout tête-à-tête prolongé avec moi.

Je trouvai un moyen très efficace, quoiqu'un peu mélodramatique, de faire face à cette situation. Dans ma chambre à coucher, j'imaginai qu'était dressé un petit autel de pierre, comme celui qu'Abraham avait bâti lorsque Dieu lui avait demandé de lui offrir son fils Isaac en sacrifice. Chaque fois qu'il me devenait trop difficile de renoncer à Peter, je courais vers cet autel et le rendais à Dieu.

\*11 est à toi, Père, et c'est à toi de décider s'il doit ou non m'appartenir un jour.» Kate et Paula, mes deux colocataires, apprirent à respecter mon fréquent besoin de me retirer, le dimanche soir, dans le sanctuaire de ma chambre.

Mais ces années furent loin d'être tristes et ennuyeuses. Kate, Paula et moi avions fait de notre appartement un foyer où l'on se sentait vraiment chez soi. De leur propre aveu, la patience de mes compagnes a parfois été éprouvée à l'extrême par mon travail parmi les jeunes. Ce fut le cas lorsque nous avons hébergé deux pauvres créatures sans feu ni lieu, et qu'à leur départ, elles nous ont laissé les deux lits de la chambre d'amis pleins de cadavres de puces. Mais Paula avait même eu la gentillesse de venir me consoler. «Ne t'en fais pas, bredouillait-elle, cachée derrière un nuage d'insecticide, ce produit qu'ils m'ont donné à la mairie fera l'affaire. Sinon, tant pis ; après tout, ce sont aussi des créatures de Dieu !»

Kate était de première force pour flirter les hommes à marier et les inviter à dîner. De ce fait, nous avions toujours beaucoup de monde. J'ai même reçu des demandes en mariage, mais mon cœur me disait que je ne pourrais jamais aimer quelqu'un comme j'aimais Peter. C'était exaspérant. Ne pouvait-il pas disparaître de ma vie, prendre un autre travail et déménager ailleurs ? Peu à peu, je me suis mise à penser que c'était peut-être à moi de le faire.

«Seigneur, ce n'est pas un ultimatum, priai-je à mon retour de Corfou, alors que le spectacle du centre-ville de Manchester n'était vraiment pas des plus attrayants. C'est juste un moyen de garder le peu de lucidité qui me reste. Si d'ici Noël, il n'y a aucun signe de dégel, je ferai mes valises et quitterai Manchester.» C'était sérieux. J'en avais assez.

Noël approchait. Les magasins regorgeaient de gâteries, et les jeunes ne pouvaient résister à la tentation de se servir. Je ne quittais plus le tribunal. Cette période de générosité et de bienveillance, je l'appréhendais au plus haut point et me sentais toujours déracinée et seule, comme à aucune autre époque de l'année.

«Décorons un peu notre appartement, cela nous mettra en gaieté.» Kate s'activait à quatre pattes autour du feu, démêlant le fouillis d'ornements et de guirlandes entassé devant elle. Le téléphone sonna. «J'y vais, dit-elle en se redressant. On ne sait jamais, le Prince Charmant a peut-être fini par me trouver.»

«C'est pour toi, fit-elle en arborant un large sourire. Devine qui c'est.»

Je vacillai sur mes jambes en sortant dans le corridor. Kate me suivit. «Allô ? Oui ? D'accord, je serais ravie d'aller prendre un repas avec toi. Le vingt-trois ? Oui, je suis libre.»

Paula apparut au haut de l'escalier de l'attique, attirée irrésistiblement par quelque chose qui flottait dans l'air. Elle se tenait là, bouche bée. Je posai le combiné. Nos regards se rencontrèrent, et pendant un bon moment, personne n'osa rompre le silence, comme si chacune voulait prendre le temps d'apprécier l'ampleur de ce qui venait de se produire. «Il m'a demandé de sortir avec lui au restaurant, chuchotai-je, comme

si le Prince de Galles en personne m'avait donné rendez-vous. Ce genre de chose n'est pas dans ses habitudes, n'est-ce pas ?»

En chœur, nous avons éclaté de rire et nous sommes mises à cabrioler dans le corridor, jusqu'à ce que les coups de balai de la propriétaire contre le plafond nous rappellent sa présence à l'étage inférieur. Kate courut vers mon armoire et se mit à fouiller parmi mes habits. «Que vas-tu mettre ? Tu devras sans doute t'acheter quelque chose.»

Paula était assise sur une marche de l'escalier, toujours sous l'effet du choc. «Eh bien, ma chère, dit-elle en secouant la tête d'un air incrédule, on dirait qu'il y a de l'espoir pour nous toutes maintenant.»

En l'espace de quelques semaines, il était officiel que nous allions nous fiancer. Une fois sa décision prise, Peter fonçait avec la même rapidité et la même détermination que celle qui avait permis à ses ancêtres de gagner des millions en fabriquant de la bière. \*

«J'ai vu que je devais être amoureux, me dit-il, car jamais dans ma vie je n'avais dépensé une telle somme en une seule soirée.

— Mais comment cela s'est-il produit ? Je t'ai à peine aperçu ces derniers mois.

— Je n'en sais rien. J'étais gêné de te voir chaque semaine à l'église. Je savais que tu avais des sentiments à mon égard, et je me disais souvent : <La pauvre fille est en train de perdre son temps.> C'est pour cela que je t'ai ignorée. Je voulais t'aider à prendre le dessus. Mais voilà, il y a quelques semaines, j'en ai soudain eu assez de ma vie de vieux garçon. J'en ai parlé à Dieu et lui ai demandé s'il avait quelqu'un en vue pour moi. D'abord, ce fut le vide ; puis je me suis mis à penser à toi, et n'ai cessé de le faire, au point que, vers la fin de la semaine, j'en perdais presque la tête. Il m'est venu à l'esprit qu'il n'était pas exclu que tu n'éprouves plus les mêmes sentiments envers moi, mais j'étais prêt à tenter ma chance.

— Moi, ne plus éprouver les mêmes sentiments !» Quelle idée ! J'étais dans un tel état d'euphorie que je n'avais plus la tête à ce que je faisais. Je mangeais mal, je dormais mal, je

faisais mal mon travail parmi les jeunes. La seule ombre au tableau : mes parents. Comment allaient-ils réagir ? Avais-je déjà commis le crime capital, ou allais-je le perpétrer en épousant un *goy* ?

«Pauvre maman, pensai-je, alors que mon train franchissait en se trémoussant le pont sur la Tyne, quelques mètres avant l'entrée de la gare centrale de Newcastle. Lorsqu'il s'agit de moi, les choses ne semblent jamais s'arranger comme elle le voudrait.» Voici déjà les cinq ponts. J'étais presque arrivée, mais cette fois, malgré l'appréhension habituelle, tout était différent. J'avais quelqu'un, là-bas à Manchester, qui pensait à moi, qui m'attendait. Je n'étais plus seule.

«Alors, ma chère, toujours en train de retirer tes voyous de la fange pour les y replonger un peu plus tard ?

— Oui, papa.»

La conversation à table n'avait guère changé ces deux dernières années. Mi-désenchanté, mi-amusé, mon père secoua la tête. «Si seulement tu étais devenue médecin, comme moi. Tu aurais fait un excellent praticien.

— Pour en venir au cœur du sujet, interrompit maman, pas garçon à l'horizon ? Pas un gentil garçon ?» Je retins mon juffle. Le moment semblait venu de leur en parler.

«Si, il y en a effectivement un. Un garçon très spécial, le garçon que je vais épouser.

— Ma chérie, ne t'énerve pas, dit mon père, en caressant le bras de maman, avant même qu'elle ait eu le temps de réagir.

— Il n'est pas juif, n'est-ce pas ? La question est sans doute superflue.» Elle avait pâli et pinçait les lèvres, mais restait très calme. «Je ne peux pas le nier, je m'y attendais. Epouse-le, tu n'as pas besoin de notre autorisation, mais ne t'attends pas non plus à recevoir notre bénédiction. Quand je pense à tous les rêves que j'ai faits à ton sujet !»

Papa attendit qu'elle se lève de table, puis il se tourna vers moi. «Donne-lui le temps, me souffla-t-il à l'oreille. Elle est prête, elle l'acceptera.»

Je hochai la tête, étonnée de voir comme elle semblait en effet s'y être préparée.

«C'est étrange comme les événements s'enchaînent, pour suivit papa. Sais-tu que j'avais l'intention de te parler ce week-end ? J'avais résolu de te dire : <Ne reste pas célibataire à cause de nous. S'il y a un gentil garçon non juif que tu voudrais épouser, épouse-le. Il faudra que tu vives ta vie encore longtemps après que nous soyons morts et enterrés. Ne te sacrifie pas pour nous.» Juste un détail : pourquoi fallait-il que tu tombes sur un membre *pauvre* de la famille Guinness ?» Maman revint dans la pièce, et je les serrai tous deux dans mes bras.

«Nous ne pourrons pas participer à la cérémonie religieuse, cela va de soi, dit-elle. Mais nous viendrons à la réception.»

C'était plus que je n'osais espérer.

«Hum ! Comment en informerai-je la parenté ?

— Tu veux que je l'amène ici pour qu'il apprenne à connaître la famille ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Non, je crains que ce ne soit pas possible. Je dois penser à ton frère et à ta sœur. Si je te laisse faire sans marquer ma désapprobation, ils vont se dire qu'ils peuvent eux aussi épouser un non-juif, s'ils en ont envie, sans que cela nous affecte le moins du monde. Un châtement exemplaire s'impose.»

Mais lorsque maman vit ma mine déconfite, elle se reprit. «Une fois qu'il sera ton mari et qu'on ne pourra plus rien y changer, tu l'amèneras à la maison. D'ici là, il faudra trouver un lieu de rencontre adéquat, quelque part à mi-chemin entre Newcastle et Manchester.»

Quelques semaines plus tard, un dimanche matin, Peter et moi nous sommes glissés hors de l'église avant la fin du culte et avons sauté dans la voiture pour aller prendre le repas de midi avec mes parents à Harrogate. Il bavardait en cours de route, comme si de rien n'était, tandis que moi, j'étais tendue et mal à l'aise. «Si seulement il les connaissait comme moi, me dis-je. Ou bien ils l'aimeront, ou bien ils le détesteront, il n'y aura pas de demi-mesure.» De toute façon, ses chances de gagner leur faveur étaient minimes.

Ils étaient déjà là, en train de boire un verre au bar, lorsque

nous sommes arrivés un peu en retard. Je les embrassai avec quelque raideur, puis leur présentai assez solennellement mon fiancé. A mon grand soulagement, ils le saluèrent avec chaleur. «Quelle taille !» s'exclama maman. Je m'amusais à observer Peter qui se pliait presque en deux, pour qu'elle n'ait pas à s'étirer le cou en lui parlant.

«Combien mesurez-vous ?

— Deux mètres quatre, me semble-t-il. Tout le monde est grand dans ma famille, mais ne vous en faites pas, fit-il en souriant, le mariage avec la vôtre nous fera descendre d'un cran ou deux.»

On passa à table. Au menu, il y avait du jambon fumé à l'ananas, le plat préféré de Peter. Je me demandai ce qu'il allait faire et observai attentivement son visage.

«Je prendrai du gigot», dit-il. Il n'en crut pas ses oreilles et resta bouche bée, lorsque papa se tourna vers la serveuse et lui dit : «Pour moi, ce sera une côtelette de porc.»

«Zut ! me souffla-t-il à l'oreille après le repas. J'aurais pu avoir du jambon fumé, mais j'y ai renoncé par égard pour eux.»

Ce n'était rien en comparaison de ce qui l'attendait encore.

^u moment du café, mes parents se mirent carrément à parler affaires. Ils avaient économisé une certaine somme d'argent pour le mariage de leur fille, pas exactement une dot, mais une petite «aide». Et Peter, qu'avait-il à offrir ? Quel était le montant de ses économies, que gagnait-il actuellement et quelles étaient ses perspectives d'avenir ? J'aurais voulu disparaître dans un trou. Je savais que pour la plupart des parents juifs, le mariage de leurs enfants comportait un arrangement financier. Mais la pensée ne m'avait jamais effleurée que cela pourrait s'appliquer à notre cas. Peter avait l'air ébahi, mais il se reprit rapidement.

«J'ai pu épargner cinq cents livres, dit-il avec fierté.

— Donc pratiquement rien, soupira maman. Et quelles sont les perspectives d'avenir d'un professeur de lycée ?» Elle secoua la tête. «Hum ! Vous n'êtes pas exactement le parti que nous aurions souhaité pour notre fille, mais je pense que vous ferez l'affaire.»

Quelques mois plus tard, nous nous sommes mariés à l'église libre que nous fréquentions. J'étais déçue que ma famille n'ait pas été présente, et surtout que je n'aie pas fait mon entrée à l'église au bras de mon père, mais toute l'assemblée nous a portés dans son cœur et a veillé à faire de la cérémonie de mariage un événement très spécial. Le temps était maussade, mais nous avons quitté l'église mari et femme, aux sons de *Hatikvah* («l'Espérance»), l'hymne national israélien.

Au désespoir de nos deux mères, nous avons acheté une petite maison toute délabrée à Didsbury, l'avons entièrement retapée et passé les premières années de notre vie conjugale à prouver à tous que nous étions capables d'en faire un logis douillet et agréable. Mes parents sont souvent venus y passer quelques jours, surtout après la naissance de leur premier petit-enfant.

«Tu sais, me dit maman un soir, je n'avais nullement l'intention d'aimer Peter, et encore moins d'éprouver pour lui une affection durable, mais je ne sais pourquoi, il a su gagner mon cœur.» A ce moment-là, je ne me doutais pas à quel point son amour allait être mis à rude épreuve dans les mois à venir.

Nous avions tout juste fini de peindre la dernière plinthe lorsque Peter m'annonça une nouvelle qui ébranla à fond mon petit monde bien confortable.

«Ma chérie, je pense être appelé à exercer un ministère pastoral au sein de l'Eglise anglicane.» Il était étendu sur le lit, les mains jointes sous sa tête, fixant le plafond d'un regard sans expression. Moi, j'étais en train de réfléchir à une nouvelle façon de capter l'attention de notre bébé d'un an, que rien n'arrivait à fasciner plus de deux minutes.

«Formidable, mon chéri, fis-je d'un air distrait. En tant que diacre d'une église libre, ils vont sûrement t'accueillir les bras ouverts !

— Je suis sérieux. J'y pense depuis des années. Tu sais bien qu'après notre mariage, je t'ai dit que je pensais un jour m'engager dans un service chrétien à plein temps.

— Oui, mais tu n'as pas parlé de l'Eglise anglicane. Tu m'as dit que tu ne savais pas ce que tu allais faire, mais qu'en tout

cas, nous ne serions jamais très riches. C'était le fameux jour où tu es allé m'acheter la machine à coudre.»

Ne recevant aucune réponse, je commençais à ressentir une certaine inquiétude.

«Nous n'allons tout de même pas quitter notre église et tous ces gens que nous aimons tant ? Il y a huit ans que nous en faisons partie, et quand je pense à tout ce qui s'y est produit durant ce laps de temps, j'ai de la peine à la reconnaître.»

Peter ne disant toujours rien, je laissai vagabonder mon esprit dans le passé. Ces dernières années avaient vraiment été enrichissantes. Nous étions à présent une communauté étrangement hétéroclite, venant d'horizons totalement différents : darbystes, pentecôtistes, réformés, charismatiques, baptistes — ayant chacun sa propre opinion sur l'organisation de l'église, et aussi le droit de l'exprimer. Différentes personnes rédigeaient un exposé sur des thèmes allant de «La vie au sein d'une communauté chrétienne» à «L'administration et la structuration d'une église modèle». On les a tous lus et étudiés, puis on en a discuté en assemblée générale pour décider en fin de compte de ne pas se prononcer sur les points où la Bible ne donnait pas de directives précises. Des liens se sont forgés, dont certains furent soumis à de fortes tensions, sans entamer pour autant le remarquable sentiment d'appartenance réciproque qui régnait parmi nous. On opéra certains changements plutôt inhabituels dans une église libre. La Cène devint le point fort hebdomadaire de notre culte, au lieu de n'être qu'un extra mensuel. On institua un moment prolongé de prière auquel chacun pouvait participer librement. On apprit à tenir compte les uns des autres, à choisir des cantiques appropriés, à faire la différence entre le silence gênant et celui de l'adoration. La spontanéité et le frémissement auxquels j'aspirais tant étaient devenus réalité parmi nous. Comment pouvais-je tourner le dos à ce qui m'avait coûté tant de larmes, et me faire à la liturgie anglicane et à tout cet ensemble de traditions culturelles qui n'avaient aucun sens pour moi ?

«Bon ! fis-je à voix haute. Nous leur dirons tout simplement : Merci pour ces huit dernières années. Nous vous

apprécions tous énormément, mais nous venons d'avoir une révélation subite : nous sommes destinés à devenir anglicans !>

— Mais, ma chérie, me dit Peter de ce ton suppliant qui voulait dire en fait : <Ma décision est prise, essaie de l'accepter> et qui me mettait chaque fois dans tous mes états, j'ai exploré les besoins en pasteurs des églises libres, et aucune porte ne semble s'y ouvrir. J'ai trente ans et ne peux rester à attendre, surtout après que l'Eglise anglicane nous ait adressé un appel aussi cordial.

— Ah oui ? Je ne suis pas au courant.

— Mais si. Tu ne t'en souviens plus ?>

D'abord, je tombai des nues, puis soudain il me revint ce week-end à Rugby. Nous nous absentions rarement en fin de semaine. Peter était le diacre responsable de l'entretien du bâtiment, et c'est lui qui devait s'assurer que tout y était en bon état. Un samedi après-midi, d'excellents amis m'avaient invitée à parler dans leur église à Rugby, et nous en avons profité pour rester le dimanche. Or, justement ce jour-là, on lut du haut de la chaire de toutes les églises anglicanes un appel de la part du Dr. Coggan, archevêque de Canterbury, demandant à des hommes de s'engager dans le ministère pastoral, et nous étions présents dans une de ces églises.

S'il en est un qui dressa l'oreille, ce fut Peter. Son attention soutenue me mit quelque peu mal à l'aise. Après tout, il était le fils d'un clergyman anglican, et j'ai toujours su où se trouvaient ses véritables racines.

«Quelle coïncidence !» me dit-il alors que nous rentrions chez nos amis pour le repas de midi.

Je feignis l'étonnement. «Quoi donc ?

— Mais le fait que nous ayons entendu la lecture de la lettre de l'archevêque. !

— Oui, une ironie du sort.» J'en ris, puis effaçai l'incident de ma mémoire.

«Mais je ne suis pas anglicane, m'écriai-je, tout en prenant pour la première fois conscience que mon mari en savait peut-être plus que moi sur la volonté de Dieu pour notre vie, et je refuse de devenir femme de pasteur.» J'eus des visions d'habits

démodés, de chapeaux ridicules, de réunions de dames à présider et de ventes de charité à organiser.

«De plus en plus, il me semble que telle est notre voie, ma chérie. Il nous faudra, bien sûr, commencer à fréquenter l'église anglicane du quartier, mais nous y avons des amis, et la chose ne devrait pas être trop difficile. Ainsi, nous aurons le temps de réfléchir et de voir comment tu t'y fais.»

Les jours suivants, j'errai dans la maison comme une âme en peine, incapable de penser à autre chose. Je voyais devant moi, encastré dans le mur de la cuisine, le buffet de bois de pin, de style victorien, que nous avions décapé avec tant de soin et d'amour ; dans la salle à manger, la fenêtre à guillotine dont Peter avait refait tous les joints à la main ; et dans la pièce de devant, la petite cheminée en briques que nous avons nous-mêmes conçue et construite, laissant pendant la nuit prendre la maçonnerie de briques, maintenue par une tringle à rideaux recourbée. Le matin, nous étions descendus l'escalier quatre quatre pour voir si elle avait survécu à la nuit. Comment pouvais-je abandonner tout cela pour vivre dans des intérieurs nus et décorés par quelqu'un d'autre, sans plus jamais avoir la maison à nous ? C'était si facile de suivre Jésus-Christ là où il nous disait d'aller, lorsqu'il n'y avait rien à perdre.

Soudain, je découvris que, malgré mes bonnes intentions, le matérialisme m'avait gagnée sans que je m'en rende compte. Comme tant de chrétiens, que je ne manquais pas de critiquer, je me sentais bien dans mon ornière douillette et confortable. Le renoncement à notre maison, à nos amis et à un salaire raisonnable pouvait sembler de la folie, mais du moins il nous sauverait de l'ennui.

«Ça y est, Peter, nous partons», lui annonçai-je quelques jours plus tard à son retour du lycée. Il écarquilla les yeux et les fixa sur moi d'un air surpris. «Dépêche-toi de prévenir l'archevêque, avant que je ne change d'idée. Après tout, la maison n'est qu'un amas de briques et de mortier. Dieu saura bien nous donner un autre tas de pierres ailleurs. Il n'y a qu'une chose qui me tracasse. J'essaierai de devenir anglicane, mais que faire si je ne réussis pas ?»

Il me prit dans ses bras. «Tu y arriveras, j'en suis sûr, dit-il en me souriant du haut de ses deux mètres. Ce n'est pas la première fois dans ta vie que tu dois t'adapter à une nouvelle situation.

— Bon, alors, je ferais peut-être bien d'aller me faire faire un tailleur violet à jupe plissée. N'est-ce pas ainsi que s'habillent les femmes de clergymen ?

— Je te défie de le répéter, dit-il en riant.

— Oh, attends\*, criai-je après lui. Il était déjà à moitié hors de la maison, arborant un large sourire sur son visage. «Tu peux en parler à mes parents.» Son sourire s'estompa en un clin d'œil. Nous nous sommes regardés un moment en silence, puis il hocha la tête en soupirant profondément.

Mes pauvres parents réagirent bien mieux à la nouvelle que nous osions l'espérer.

«Je le savais, je le savais, je savais que vous me joueriez un tour de ce genre, fit maman, folle de rage.

— Après tout, un clergyman est un personnage en vue, dit mon père, comme pour se rassurer.

— Mais pas le genre de personnage en vue que des parents juifs souhaitent pour leurs enfants», répliqua maman d'un ton sec.

Puis peu à peu, malgré la peine, l'élasticité de leur amour prévalut et leur permit d'encaisser ce nouveau coup en douceur. Le visage de maman se détendit, et elle esquissa un sourire.

«Hum ! Mon gendre, le pasteur ! Qui l'eût cru ? Je serai peut-être un jour la belle-mère de l'archevêque de Canterbury. Qu'en dirait le rabbin ?»

Quelques mois plus tard, après que Peter ait été accepté comme candidat au ministère pastoral et que nous ayons fait nos plans pour les deux ans de formation théologique, mes parents nous invitèrent à passer quelques jours avec eux au bord de la mer. La voiture était chargée, et nous étions sur le point de partir, lorsqu'il me vint une idée.

«Mon chéri, va me chercher la bague de grand-mère dans sa cachette. Je voudrais la porter pendant notre voyage.

— Peter, ordonna ma mère, tu as entendu ce qu'a dit la femme

du pasteur. Elle désire porter ses diamants.» Chaque fois que maman appliquait son humour juif à une situation, c'était bon signe. «Ah, à propos, dit-elle, tandis que j'allais vers la voiture, à ma mort, tu hériteras de mes magnifiques fourrures que j'ai si soigneusement thésaurisées, et j'espère que tu les porteras à vos fêtes paroissiales, n'est-ce pas ?

— Mais maman, que veux-tu que je fasse avec tes fourrures ?

— Tu ne vois donc pas où je veux en venir ? Surtout ne les vends pas aux ventes de charité, sinon gare ! Il y a des chances que je revienne hanter ta maison.»

# 10

Il m'arrive de me pincer le bras pour m'assurer que tout cela n'est pas un rêve. Me voici, à la fois anglicane, libriste et juive-messianique ou judéo-chrétienne, mariée à un clergyman. *Je* suis pour beaucoup, moi y compris, une énigme théologique. J'ai de plus en plus de peine à convaincre les gens que je ne me réclame d'aucune confession particulière. J'ai beau être femme de pasteur, je maintiens fermement que c'est la personne de Jésus et non l'Eglise anglicane ni aucune autre confession, qui est la réalisation de mon judaïsme. Et si l'on me forçait à préciser le type de christianisme auquel je me rattache, je le qualifierais sans doute de «juif». Le bon sens et l'Histoire attestent d'ailleurs qu'en cas d'antisémitisme généralisé, c'est ainsi qu'on me cataloguerait. Au début de ce siècle, il existait en Europe d'importants groupes de chrétiens d'origine juive. Après la guerre, ils avaient tous disparu. Leur conversion ne les a pas mis à l'abri de la persécution. Néanmoins, je suis heureuse de l'occasion qui m'est donnée de prendre position, dans la faible mesure de mes moyens, contre les querelles confessionnelles parce qu'elles nuisent si souvent à la crédibilité de l'Eglise. C'est une chose de préférer telle ou telle forme de culte, car le choix engendre la variété, c'est une autre chose de penser qu'il n'y a qu'une seule façon d'être vraiment chrétien — la sienne. Des amis juifs me disent souvent : «Comment as-tu pu accepter le christianisme ? Les chrétiens eux-mêmes n'arrivent pas à se mettre d'accord et à vivre en bonne intelligence les uns avec les autres.» Et je ne peux que baisser le nez. Inutile de répliquer que les juifs ont aussi leurs querelles. Ils en ont, mais ce n'est pas pareil.

Lorsque mon père se mit à flirter de plus belle avec le judaïsme libéral, la famille le harcela sans pitié de taquineries.

«Allons, papa, disait David en plaisantant, tu sais bien que ce n'est pas la bonne façon de faire les choses.

— Surtout pas avec leurs services en anglais, enchaînait maman d'un ton enjoué.

— Personne dans la famille ne s'est jamais joint aux libéraux. Pour moi, c'est presque comme une église.» Il y avait plus qu'un brin d'indignation dans la voix de mamie. Elle pensait être allée à la limite de l'effronterie, mais papa ne se laissa pas décontenancer. Certaines de nos conversations avaient éveillé en lui un intérêt à la religion.

«A présent, je sais au moins ce que je prie», murmura-t-il. Personne ne pouvant réfuter cet argument, on le laissa tranquille.

Les différences entre le judaïsme libéral et orthodoxe, ainsi que le large éventail d'opinions au sujet de la façon de pratiquer le judaïsme orthodoxe, ne sont pas comparables avec les divergences entre les différentes confessions chrétiennes. Depuis des siècles, la discussion et le débat comptent parmi nos méthodes pédagogiques les plus traditionnelles. Ils font partie égrange de notre mode de vie. Les juifs peuvent discuter ment, même sur la religion, ils peuvent se battre et fulminer s uns contre les autres, tout en restant très liés. Cela provient Je ce qu'ils ont un sens très poussé de leur identité en tant que peuple. Le sentiment d'être en quelque sorte «choisis», à part, et de ce fait vulnérables, sentiment auquel viennent s'ajouter des millénaires d'insécurité et de souffrance, ont produit chez eux une très forte prise de conscience de leur appartenance réciproque et de leur interdépendance.

J'aimerais tant que les chrétiens aient eux aussi ce sens de leur destinée. Car il n'est de vocation plus spécifique ni de privilège plus grand que de suivre Jésus-Christ. Cela confère aux chrétiens tous les droits de se sentir «choisis». Mais avec quelle rapidité, hélas, l'émerveillement se dissipe-t-il, pour ne laisser qu'un relent de banalité, voire de platitude au sein de l'église.

Une ou deux marques distinctives seraient certes de mise, mais celle par laquelle Jésus voulait que ses disciples se démarquent du monde, l'amour, est justement celle qu'un confessionnalisme

trop rigide a tendance à jeter par-dessus bord. Personne ne le souhaite, mais j'ai parfois l'impression qu'à moins d'être obligés de faire face au même genre de harcèlement auquel les juifs ont de tout temps été soumis, les chrétiens ne comprendront jamais qu'ils ne peuvent pas se payer le luxe de continuer à s'affirmer eux-mêmes en soulevant d'incessantes controverses sur l'orthodoxie des autres. Sous la menace de la persécution, chacun perd un peu de sa confiance en soi. Certains particularismes s'estompent et les points faibles des autres ne sont plus tellement pris au tragique. La faculté de rire de soi et d'autrui a toujours été pour les juifs une soupape de sûreté. L'humour maintient en effet l'intégrité et l'équilibre de la personne. Dans l'église, certaines attitudes et priorités devraient être sérieusement remises en question. Ainsi elle gagnerait à se détacher un peu plus de son lieu de culte et à redécouvrir l'importance du culte en famille.

Lorsque les communautés juives ont été dispersées et leurs synagogues détruites, leur foi n'a pas faibli pour la bonne raison que pour survivre, elle n'a besoin ni d'un édifice ni même d'un rabbin. Un foyer juif, c'est tout ce qu'il lui faut. Les chrétiens prônent la vie de famille, parce qu'à leurs yeux, elle est la clef de la sauvegarde de la société. Les juifs prônent la vie de famille, parce qu'à leurs yeux, elle est la clef de la survie du judaïsme. Tel est le secret de leur succès.

Après que Peter eut reçu l'ordination, les fatigues et contraintes du ministère nous surprirent assez désagréablement. Pendant qu'il étudiait à la faculté de théologie, nous nous étions faits à l'idée que la vie serait passablement trépidante, que Peter s'absenterait souvent le soir, que je deviendrais une sorte de veuve pastorale cherchant une consolation dans le tricot et la broderie, ce qui avait aussi son charme. Ce que je n'avais pas prévu, c'était la menace suspendue sur notre vie de famille. Nous n'étions d'ailleurs pas les seuls à en souffrir. L'Eglise célèbre les joies de la vie familiale et en mine les fondements, du même souffle. La famille est rarement au complet à l'église. Pendant le culte, les enfants sont expédiés à l'école du

dimanche, et les époux vont séparément à d'interminables réunions du soir, à moins de faire appel à un flot continu de baby-sitters.

«Maman, tu sors de nouveau ? demanda un soir Joël, en me jetant un regard désespéré. Où vas-tu cette fois-ci ?

— Eglise», dit notre petite de deux ans, qui commençait tout juste à parler.

«Cela ne peut pas continuer ainsi, m'exclamai-je, en m'adressant à Peter un peu plus tard. Je ne veux pas que les enfants grandissent avec l'idée que l'église leur enlève leurs parents. C'est la meilleure façon de soulever leur ressentiment. Une fois qu'ils seront plus âgés, je veux qu'ils associent Dieu à leurs bons, et non à leurs mauvais souvenirs.»

Aujourd'hui, je ne peux pas davantage qu'à l'époque de mon adolescence accepter les choses comme elles sont sous prétexte qu'elles ont toujours été ainsi, la différence étant qu'autrefois j'avais à faire au judaïsme, et maintenant à l'église. Faut-il donc que, pour la majeure partie de ses activités, l'église en vienne à considérer les enfants comme une entrave à la liberté de leurs parents, que l'on tolère un peu comme un mal nécessaire jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour se tenir tranquille et se taire ? Et en ce qui concerne mes propres enfants, qu'en était-il de leur patrimoine juif ? A l'allure où nous vivions, il y avait de fortes chances qu'il se détériore peu à peu.

Un jour, mamie rapporta à Joël une kipa magnifiquement brodée d'un voyage en Israël.

Il en était ravi. «Maman, me dit-il en l'examinant soigneusement, suis-je vraiment juif, comme mamie le prétend ?»

Je hochai la tête. Il mit la kipa. Elle lui allait très bien. Il avait l'air d'un vrai petit juif. «Oui, Joël, tu es juif, parce que ma famille l'est, et c'est le côté maternel qui compte.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?»

Soudain, je me rendis compte combien il était important qu'il assiste à la *Bar-Mitsva* de ses cousins et qu'il occupe sa place à la synagogue avec aisance et assurance. Ce ne serait pas juste de le priver de son patrimoine. Peter et moi serions donc obligés de repenser les besoins de la famille et de trouver le moyen

d'équilibrer nos deux cultures si différentes, transmettant à nos enfants ce que les deux avaient de meilleur.

Heureusement, j'ai épousé un homme qui était plus convaincu que moi de la valeur de mon patrimoine juif. Depuis plusieurs générations, sa famille aimait le peuple juif et avait essayé de persuader chrétiens et juifs de la judaïté du Messie.

«A la maison, on parlait des juifs au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner, me dit Peter le jour de nos fiançailles. C'est le sujet de conversation préféré de mon père. Jamais je n'aurais imaginé que cela continuerait toute ma vie.\*

Dès le début, et plus encore après sa décision de se faire ordonner, Peter a tenu à ce que nous nous cramponnions à ma judaïté, pour l'explorer et la savourer nous-mêmes, tout en faisant tout notre possible pour appliquer à l'Eglise certaines de ses forces vives.

«Il est tellement important de maintenir la culture juive, me dit-il un jour d'un air très sérieux, qu'en principe, je suis contre le mariage d'une juive avec un non-juif.»

Je ris. «C'est pourtant ce que tu m'as fait faire.

— Je le sais, fit-il avec un pétitement dans son regard. Heureusement, je ne suis pas toujours conséquent avec mes principes.»

Encouragée par son attitude, je me mis à réexaminer les expériences de mon enfance pour essayer de voir quelles traditions étaient adaptables à notre vie de famille. Je rejetai le système complexe de lois judaïques, y compris les règles diététiques. Il y en avait beaucoup trop, et elles étaient bien trop compliquées pour qu'on les observe avec tant soit peu de fidélité. De plus, j'avais l'impression qu'elles étaient périmées. A cause de la mort de Jésus, Dieu nous accorde sa faveur comme un don, et non comme une récompense. Mais je me rendis compte à quel point j'avais apprécié la soirée du sabbat, passée en famille, et combien cela avait dû coûter à mes parents de refuser bon nombre d'invitations intéressantes pour rester avec nous ce soir-là. Leur présence, un repas un peu spécial, le rituel familial, la lueur des bougies conféraient sécurité et rythme à notre existence. Malgré notre hilarité, chacune de nos

dimanche, et les époux vont séparément à d'interminables réunions du soir, à moins de faire appel à un flot continu de baby-sitters.

«Maman, tu sors de nouveau ? demanda un soir Joël, en me jetant un regard désespéré. Où vas-tu cette fois-ci ?

— Eglise», dit notre petite de deux ans, qui commençait tout juste à parler.

«Cela ne peut pas continuer ainsi, m'exclamai-je, en m'adressant à Peter un peu plus tard. Je ne veux pas que les enfants grandissent avec l'idée que l'église leur enlève leurs parents. C'est la meilleure façon de soulever leur ressentiment. Une fois qu'ils seront plus âgés, je veux qu'ils associent Dieu à leurs bons, et non à leurs mauvais souvenirs.»

Aujourd'hui, je ne peux pas davantage qu'à l'époque de mon adolescence accepter les choses comme elles sont sous prétexte qu'elles ont toujours été ainsi, la différence étant qu'autrefois j'avais à faire au judaïsme, et maintenant à l'église. Faut-il donc que, pour la majeure partie de ses activités, l'église en vienne à considérer les enfants comme une entrave à la liberté de leurs parents, que l'on tolère un peu comme un mal nécessaire jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour se tenir tranquille et se taire ? Et en ce qui concerne mes propres enfants, qu'en était-il de leur patrimoine juif ? A l'allure où nous vivions, il y avait de fortes chances qu'il se détériore peu à peu.

Un jour, mamie rapporta à Joël une kipa magnifiquement brodée d'un voyage en Israël.

H en était ravi. «Maman, me dit-il en l'examinant soigneusement, suis-je vraiment juif, comme mamie le prétend ?»

Je hochai la tête. Il mit la kipa. Elle lui allait très bien. Il avait l'air d'un vrai petit juif. «Oui, Joël, tu es juif, parce que ma famille l'est, et c'est le côté maternel qui compte.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?»

Soudain, je me rendis compte combien il était important qu'il assiste à la *Bar-Mitsva* de ses cousins et qu'il occupe sa place à la synagogue avec aisance et assurance. Ce ne serait pas juste de le priver de son patrimoine. Peter et moi serions donc obligés de repenser les besoins de la famille et de trouver le moyen

d'équilibrer nos deux cultures si différentes, transmettant à nos enfants ce que les deux avaient de meilleur.

Heureusement, j'ai épousé un homme qui était plus convaincu que moi de la valeur de mon patrimoine juif. Depuis plusieurs générations, sa famille aimait le peuple juif et avait essayé de persuader chrétiens et juifs de la judaïté du Messie.

«A la maison, on parlait des juifs au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner, me dit Peter le jour de nos fiançailles. C'est le sujet de conversation préféré de mon père. Jamais je n'aurais imaginé que cela continuerait toute ma vie.»

Dès le début, et plus encore après sa décision de se faire ordonner, Peter a tenu à ce que nous nous cramponnions à ma judaïté, pour l'explorer et la savourer nous-mêmes, tout en faisant tout notre possible pour appliquer à l'Eglise certaines de ses forces vives.

\*11 est tellement important de maintenir la culture juive, me dit-il un jour d'un air très sérieux, qu'en principe, je suis contre le mariage d'une juive avec un non-juif.»

Je ris. «C'est pourtant ce que tu m'as fait faire.

— Je le sais, fit-il avec un pétitement dans son regard. Heureusement, je ne suis pas toujours conséquent avec mes principes.»

Encouragée par son attitude, je me mis à réexaminer les expériences de mon enfance pour essayer de voir quelles traditions étaient adaptables à notre vie de famille. Je rejetai le système complexe de lois judaïques, y compris les règles diététiques. Il y en avait beaucoup trop, et elles étaient bien trop compliquées pour qu'on les observe avec tant soit peu de fidélité. De plus, j'avais l'impression qu'elles étaient périmées. A cause de la mort de Jésus, Dieu nous accorde sa faveur comme un don, et non comme une récompense. Mais je me rendis compte à quel point j'avais apprécié la soirée du sabbat, passée en famille, et combien cela avait dû coûter à mes parents de refuser bon nombre d'invitations intéressantes pour rester avec nous ce soir-là. Leur présence, un repas un peu spécial, le rituel familial, la lueur des bougies conféraient sécurité et rythme à notre existence. Malgré notre hilarité, chacune de nos

fêtes, si riches et si pittoresques, célébrées autour de la table de la salle à manger, nous remplissait d'un sentiment de respect et d'émerveillement. Nous n'avons jamais fermé les yeux ou joint les mains de la façon formelle dont l'église apprend à prier aux enfants, mais d'une manière ou d'une autre je savais que Dieu était présent dans les rires, les chants, les récits familiers et les symboles, ce Dieu que j'étais bien résolue à découvrir en grandissant.

Je suppose que je ne pourrai jamais me faire à la façon dont les chrétiens séparent le spirituel du temporel, comme s'il fallait avoir honte de son humanité. Cela me paraît toujours étrange qu'il faille se mettre dans le bon environnement, la bonne ambiance, la bonne posture, si l'on veut prier de la bonne façon. Le jour de notre mariage, on nous a dit, à Peter et à moi, qu'il fallait que nous apprenions à prier ensemble. Après avoir passé une bonne heure à discuter l'un avec l'autre, nous disions : «Prions à ce sujet», puis nous fermions les yeux et répétions toute la conversation, comme si la fermeture de nos yeux et l'utilisation d'un langage plus formel éveillait l'attention de Dieu et l'incitait à nous écouter. D'instinct, je sentais qu'il fallait que la prière soit plus naturelle, comme je l'avais connue dans mon enfance. On enseigne aux enfants chrétiens que pour prier, il faut le calme complet et une parfaite concentration d'esprit. Une fois grands, ils excluent les enfants des réunions de l'église, parce qu'ils font du bruit.

Bien sûr, le silence et la solitude ont leur place dans nos rapports avec Dieu. C'est une chose admirable que de dépasser le stade où les mots sont nécessaires et d'en arriver au point où l'on se borne à s'asseoir en la présence de Dieu. Mais la réunion à l'église n'est pas l'endroit idéal pour cette forme d'adoration. Chaque fois que j'observe une assemblée de chrétiens recueillis sur leur banc, enfermés dans leur monde de prière personnel, totalement inaccessible à leurs voisins, je comprends un peu mieux et apprécie un peu plus le bruit et le bavardage de la synagogue. Là, ce qui importe n'est pas l'adoration individuelle, mais l'adoration en commun. La présence physique des uns et des autres, loin d'être un mal nécessaire

dont il faut s'accommoder, est un élément vital de la vie communautaire. Mon besoin personnel de silence et de calme, lorsque je luttais pour sentir la présence de Dieu, avait relativement peu d'importance. Je pouvais avoir mon tête-à-tête avec Dieu à la maison, si c'était ce que je recherchais. Pour le juif, la notion de vie religieuse personnelle n'existe pas. Son existence tout entière se déroule dans le cadre plus large de la communauté. Chaque anniversaire, chaque événement de la naissance à la mort, heureux ou malheureux, est célébré en public par toute la communauté. Aucune affaire ne concerne qu'une seule personne.

Le plus grand plaisir de mon grand-père, vers la fin de sa vie, était de s'asseoir sur un banc au sommet des falaises de Roker qui surplombent la mer.

«Ta journée a été bonne, papa ? lui demandait maman sur le chemin du retour.

— Bof ! Personne n'est venu s'asseoir à côté de moi», répondait-il parfois, désappointé. Mais à d'autres occasions, son visage s'empourprait d'excitation. «Tu sais qui j'ai rencontré ? Quelqu'un de très intéressant. Il est plombier et a six enfants. Sais-tu combien il gagne ?»

Tous les hommes étaient ses amis. Les années qu'il avait passées à la synagogue lui avaient appris à faire des gens son «hobby». Il est impensable que deux juifs, assis côte à côte pendant le service à la synagogue, se séparent pour rentrer chez eux sans tout savoir sur l'état des affaires de l'autre, sur son dossier médical, sur son équipe de football préférée et sans connaître certains détails intimes de la vie de la plupart des gens de sa parenté.

J'aimerais tellement que l'église devienne davantage une communauté, connaissant ces moments de joie ou de tristesse collective capable de bannir tout sentiment de solitude ou d'isolement. Certaines assemblées sont en train de se réchauffer, mais bien trop lentement, surtout lorsqu'elles ont derrière elles une longue tradition de retenue et de raideur.

Après tout, ce n'est qu'à l'église que deux personnes qui se connaissent vont s'asseoir côte à côte et peut-être chanter dans

chaque foyer juif, est-elle devenue une cérémonie aussi froide, rigide et formelle ? Jésus n'a jamais dit : «Dorénavant, vous organiserez un service spécial une fois par semaine.\* D a dit tout simplement : «Quand vous faites ceci, souvenez-vous de moi.»

Je me demande souvent ce qu'il pense de notre Eglise institutionnalisée, de nos cathédrales gothiques, de notre jargon religieux et de nos attitudes victoriennes. Réagit-il un peu comme moi ? Enfant, tout en sachant que Jésus était juif, je n'ai jamais pu vraiment le croire, du moins pas qu'il était juif comme moi. Nombre de chrétiens le dissocient complètement de sa judaïté, pensant qu'il s'est élevé contre elle. Mais il était pleinement, réellement juif, car il a observé l'esprit de la loi à la perfection. C'est l'hypocrisie religieuse qu'il a combattue, et non le judaïsme. Et j'ai idée que l'hypocrisie chrétienne l'irriterait aujourd'hui tout autant que l'hypocrisie juive à cette époque.

Plus on replace le christianisme dans son contexte juif, plus on l'enrichit. Le judaïsme éclaire le christianisme, et le christianisme complète le judaïsme. Les deux n'ont aucune raison de s'opposer l'un à l'autre. Ce qui ne veut pas dire que je n'apprécie pas la grande richesse de tradition historique dans laquelle l'Eglise anglicane plonge ses racines. Je ne pense pas que son *Prayer Book* éveillera jamais en moi les mêmes émotions que le *Chema*, le *Kiddouch* ou même le *Yisguedal* — les complaintes funèbres ; peu à peu je commence cependant à apprécier sa liturgie. Il est bon aussi d'avoir part à l'histoire de l'Angleterre. Mais ce n'est pas une raison pour refuser le retour aux sources, refuser de découvrir la signification réelle de l'enseignement de Jésus et de le dégager de tout ajout culturel.

Des années ont passé depuis le temps où je m'imaginai être la seule juive devenue chrétienne. A présent, il existe de nombreux groupes de juifs-messianiques dans le monde entier, surtout aux Etats-Unis et en Israël, mais aussi en Grande-Bretagne et en France. Parfois je les envie. Il me serait tellement plus facile de maintenir le cachet juif de notre vie culturelle en groupe plutôt

que toute seule. Mais pour des raisons géographiques, cela ne semble jamais marcher. De plus, j'aime ma famille spirituelle non juive. Grâce à la croix, les différences raciales ne font plus obstacle à notre fraternité profonde. Et il ne m'est pas désagréable d'être parfois l'écharde dans la chair de l'église. L'apôtre Paul s'est senti appelé à travailler parmi les non-juifs. J'espère que ce n'est pas présomptueux de ma part de penser avoir reçu une vocation semblable. Me voici donc, à l'époque de la Pâque, faisant la queue aux caisses du supermarché avec le reste de la communauté juive, nos caddies pleins de boîtes de pain azyme, les leurs devant durer huit jours, les miennes, un soir seulement — pour un *Seder*, dans une église ! Ce genre d'expérience ne me paraît plus schizophrénique. Au contraire, je la trouve doublement fascinante. En moi, deux cultures cohabitent côte à côte, créant parfois des tensions, mais inséparables, chacune trouvant son complément en l'autre.

J'aimerais pouvoir me considérer comme une image réduite, de ce que l'église devrait être. On me demande sans cesse dans les milieux chrétiens pourquoi le peuple juif ne reconnaît pas en Jésus son Messie, alors que la chose semble si évidente. Mais elle n'est pas évidente pour les juifs, et elle ne le sera pas avant qu'ils se rendent compte que judaïsme et christianisme, loin de s'exclure, se complètent et s'enrichissent mutuellement. Pour un temps, leur Messie est caché à leurs yeux. Ce n'est évidemment pas pour les punir d'une faute qu'ils auraient commise, comme le croient certains, mais parce que Dieu a tant aimé le monde créé par lui, qu'il a décidé de donner l'occasion à des hommes de toutes races de devenir ses enfants par une Alliance éternelle. Mais il n'oublie pas la première Alliance qu'il a faite avec son vieil ami Abraham. Il a promis au peuple juif de lui réserver une part spéciale dans son plan. Quel jour merveilleux ce sera ! L'Eglise ferait bien de s'y préparer.

# Petit glossaire

Roch Hachana  
Yom Kippour  
Souccoth  
Pessa'h  
Pourim  
'Hanouca

Chabbat  
Abba  
Afikomen

Bar-Mitsva  
Beth Din

Cacher  
Chema

Chiva  
Chofar  
Chuckele  
Cohanim  
Fromm  
Gcfullte Fish

Goy, goyim

Haggadah  
Hatikvah  
'Halla  
'Hanoukia  
'Harosseth  
'Hassidim

Nouvel an juif («la tête de l'année»)  
Jour du Grand Pardon  
Fête des Cabanes et de la moisson  
Pâque juive  
Fête d'Esther  
Fête des lumières, commémorant la Dédicace du Temple sous Judas Maccabée  
Repos du sabbat, du vendredi soir au samedi soir  
Mot araméen signifiant «Papa»  
Morceau de pain azyme utilisé au cours du service de la Pâque pour symboliser l'agneau pascal  
Cérémonie au cours de laquelle un garçon juif de treize ans devient «fils du commandement» et accède à la majorité religieuse  
Organisme central dictant les règles concernant l'alimentation etc.  
En accord avec les règles de pureté alimentaires et autre.  
Profession de foi d'Israël, désignée par son premier mot : «Ecoute...» (Deutéronome 6,4)  
Sept jours de deuil après un décès  
Corne de bélier rappelant le sacrifice d'Isaac  
Terme yiddish exprimant l'affection («mon petit chat»)

Pluriel de Cohen signifiant sacrificateur ou prêtre  
Mot yiddish signifiant orthodoxe ou religieux  
Croquettes de poisson haché, plat traditionnel du soir du sabbat  
Mot hébreu, puis yiddish, désignant le(s) non-juif(s) ou habitant(s) des nations  
Rituel de Seder, le service pascal («le récit»)  
Hymne national israélien («L'espérance»)  
Pain tressé du sabbat  
Chandelier à neuf branches utilisé pendant les huit jours de la fête de 'Hanouca (huit lumières, plus une pour les allumer)  
Mélange de vin, de pommes et de noix qui ressemble au mortier utilisé en Egypte. Il figure dans le service de Seder, la Pâque juive.  
Mouvement juif orthodoxe

'Heder  
'Houppa

Kaddich  
Kiddouch

Kipa

Menorah  
Minyan

Pain azyrne  
Seder  
Sheitel  
Siddour  
Sim'ha  
Tefilline  
Yechoua  
Yisguedal

Ecole primaire juive  
Dais de tissu sous lequel les juifs se marient (tradition remontant à leur séjour dans le désert)  
Prière récitée aux obsèques et dans la maison du défunt  
Prière de reconnaissance et de sanctification, particulièrement avant le sabbat et les fêtes  
Petit chapeau porté par les hommes durant la prière, parfois même tout le jour  
Chandelier à sept branches du Temple de Jérusalem  
Dix hommes nécessaires pour célébrer un service religieux  
Pain sans levain  
Ordre du rituel de la nuit de la Pâque juive  
Perruque portée par les femmes juives orthodoxes  
Livre de prière  
Fête («Joie\*»)  
Petit étui contenant une reproduction de paroles essentielles de la Loi que les juifs attachaient à leur bras gauche et sur leur front (autre nom : phylactère)  
Nom hébreu de Jésus, signifiant «l'Etemel sauve»  
Premier mot du Kaddich

Il existe différentes manières de transcrire les mots hébreux. Celle qui a été retenue dans ce glossaire correspond à l'usage de la communauté juive en France.

# Des chrétiens entre KGB et FBI :

Dallas L. Barnes

## La danse de la liberté

Livre de poche ebv n° 203, 144 pages

Sasha Rollins, 28 ans, Américaine née de parents russes, avait quatre dollars sur elle. Elle n'avait jamais rien acheté au centre commercial Broadway, mais elle prenait plaisir à y faire les rayons. George, son mari, cheveux longs, bandeau au front et jeans délavés, justifiait sa barbe en disant : « Jésus avait une barbe. Si c'était bon pour lui, c'est aussi bon pour moi. »

Alors qu'elle était dans les rayons de vêtements femme, Sasha entendit soudain parler en russe. Elle se retourna et vit un bel homme, aux yeux noirs comme de l'ébène, qui devait avoir la trentaine. La jolie femme blonde à ses côtés semblait plus jeune. Sasha se demandait ce qui l'attirait vers cette inconnue. C'est alors qu'elle remarqua un autre homme — costaud, le cou épais. Il se tenait près du couple ... et observait. Ses yeux pénétrants se fixèrent sur Sasha. Elle se détourna, l'estomac soudain noué.

Qui était cet homme ? Qui étaient ces deux jeunes Russes ? Quel était le lien qui allait leur donner, à eux et à Sasha et George, le courage d'affronter les intrigues et les dangers qui les attendaient ?

Une histoire palpitante, au suspense digne des plus grands romans d'espionnage, qui met aux prises les agents du KGB, du FBI... et un jeune couple chrétien ! Un récit époustouffant, presque incroyable, et pourtant authentique !

### Collection

# La foi chrétienne vécue :

Max Sinclair

## A mi-chemin du ciel

Paperback ebv n° 609, 192 pages

En une fraction de seconde, un matin de juillet, la vie de Max Sinclair connut un changement dramatique. Lors d'un accident de la route, il eut la nuque fracturée. Evangéliste, père de trois enfants, jusqu'alors optimiste quant à son avenir, il eut soudain à faire face à la terrible éventualité de rester paralysé à vie. Des centaines de personnes se mirent à prier pour lui. Des espoirs de guérison naquirent, puis s'écroulèrent avant de se voir miraculeusement réalisés.

Ben Forde

## Les bombes ne tuent pas l'espoir

Paperback ebv n° 616, 128 pages

L'Irlande du Nord — terre de peur, de suspicion, de larmes, de ressentiment... et d'espoir ?

Ben Forde est agent de la police judiciaire de Belfast. Il a vu la haine se déchaîner. Il a eu peur. Il a pleuré. Les bombes ont tué nombre de ses collègues. Mais elles n'ont pas tué l'espoir. Car il a aussi vu l'amour et la réconciliation vaincre la haine dans la vie d'hommes qui ont été touchés par la grâce de Dieu.

## Collection

## Dans la série *Perspectives chrétiennes* :

Andrew Knowles

### **Découvrir la foi**

Manuel ebv n° 551, 128 pages

Qui suis-je ? Pourquoi suis-je là ? Où va notre monde ? Y a-t-il un Dieu ?

Quiconque s'interroge sur le sens de sa vie en vient tôt ou tard à se poser ces grandes questions.

Ce livre les aborde ouvertement. Il est honnête, critique, logique avec lui-même et va jusqu'au bout des réponses, même de celles auxquelles on ne s'attendait pas.

Chris Wright

### **A l'écoute de la Bible**

Manuel ebv n° 552, 128 pages

Comment la Bible a-t-elle été écrite ? En quoi me concerne-t-elle ? Faut-il lire à partir de la première page ?

*A l'écoute de la Bible* répond à ces questions, et à bien d'autres. Mais, s'adressant à celui qui veut «écouter» la Bible, la lire et la comprendre, il se veut un guide.

Chaque partie en effet se rapporte à des passages précis de la Bible que le lecteur est invité à lire pour qu'il fasse ses propres découvertes.

*A l'écoute de la Bible* l'entraîne ainsi dans un voyage qui le conduit de la Création à la fin des temps, avec même un coup d'œil au-delà.

Collection **ebv**

## Autres ouvrages de la collection ebv :

### Paperbacks

Scheffbuch K.	Condamnés au succès ?	ebv 601
Lewis C. S.	Tactique du diable	602
Lechler A.	Les maladies nerveuses et leur guérison	604
Stafford T.	Une histoire d'amour	605
Lewis C. S.	Dieu au banc des accusés	606
Hartfeld H.	Irina	607
Zink J.	Approches	608
Ten Boom C.	La petite maison aux portes grandes ouvertes	610
Lewis C. S.	Démo(n)cratiquement vôtre	612
Gerber S.	Mourir s'apprend	613
Irwin J.	Plus que de simples terriens	614
Daube O.	J. S. Bach, sa vie — son œuvre	615
Horie M.	Vers la libération	617

### Livres de poche

Busch W.	Jésus notre destin	ebv 101
Heiner W.	Pourquoi suivre Jésus seul ?	102
Lechler A.	Confiez à Dieu vos nerfs fatigués	103
Lechler A.	Libéré de l'angoisse	104
Anders L.	La femme du bon Dieu	105
Anders L.	Noël, avec ou sans Jésus ?	106
Anders L.	C'est ici qu'habite le Seigneur Jésus	107
Anders L.	Jésus garde l'incognito	108
Bergmann G.	Croire, à quoi bon ?	109
Adams J.	Au point mort ?	111
Ten Boom C.	Une grande voyageuse devant le Seigneur	112
Schaffer U.	T'aimer — oui je le veux	113
Schaffer U.	Seigneur, je suis rires et pleurs	114
Menzies S.	Guide du voyageur de la mort à la vie	115
Morey R. A.	Peut-on se fier à son horoscope ?	116
Normand A.	Sens dessus dessous	117
Pfeifer S.	La santé à n'importe quel prix ?	201

### Collection

**ebv**

Quand en plein cours d'hébreu, Michèle demanda innocemment à son rabbin : «S'il vous plaît, Monsieur, qui était Jésus-Christ ?» un silence de mort tomba sur la classe. «Aucun moment et pour aucun motif, répliqua le rabbin d'une voix sifflante, je ne veux entendre ce nom sur les lèvres d'un fille juive.»

Que signifiaient toutes ces lois et traditions qu'on l'obligeait à observer ? Qu'impliquait pour elle l'appartenance au «peuple élu» ? Et Dieu, qui était-il donc et que fallait-il faire pour l'atteindre ? Les nombreuses questions de Michèle restèrent sans réponse jusqu'au jour où Mary, une de ses camarades de classe, l'invita aux réunions d'un groupe de jeunes chrétiens. Là, elle comprit peu à peu que Jésus-Christ était l'accomplissement de la loi d'Israël, le Messie promis tant attendu.

Pendant un bon moment, Michèle mena une double vie. Mais la situation finit par devenir intenable. Quand enfin elle annonça à ses parents : «devais me faire baptiser», la réponse vint, froide et dure : «Ne remets plus jamais les pieds chez nous. Tu n'es plus notre fille.»

C'est d'une manière très vivante et avec beaucoup d'humour que Michèle Guinness raconte l'histoire de sa vie, de ses relations avec les milieux juifs et chrétiens et de son mariage avec le fils d'un pasteur anglican qui lui annonça un jour à brûle-pourpoint qu'il avait décidé de suivre les traces de son père.

***ebv202***

ISBN N 3-7655-7202-0

